

**La représentation de la violence sexuelle faite aux femmes dans l'œuvre
de Guy de Maupassant**

Jean-Lou David

**Thèse soumise à la Faculté des études supérieures et postdoctorales dans le cadre
des exigences du programme de maîtrise en lettres françaises**

Département de français, Faculté des arts, Université d'Ottawa

© Jean-Lou David, Ottawa, Canada, 2019

Résumé

La thèse porte sur la représentation de la violence sexuelle faite aux femmes dans l'œuvre complète de l'écrivain Guy de Maupassant. En adoptant une approche empruntant aux méthodes de l'histoire culturelle et de la critique féministe, le travail vise à montrer qu'il y aurait dans la société de la fin du XIX^e siècle français une transformation des sensibilités par rapport aux violences sexuelles ainsi qu'autour des notions de consentement, de besoin et de misère sexuelle masculine qui s'incarnerait particulièrement dans la littérature naturaliste et dont l'œuvre de Maupassant, par les contradictions qu'elle donne à voir sur ces questions, serait caractéristique. En s'intéressant notamment aux régimes discursifs qui tendent à condamner ou à problématiser la violence sexuelle, mais aussi à ceux qui visent plutôt à la banaliser, à l'érotiser, ou à l'occulter, la recherche se propose d'observer les modalités de la mise en récit du viol en régime naturaliste et les cohérences et contradictions qu'elles entretiennent avec le discours social.

Remerciements

Pour ma mère et pour Jess, infiniment.

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

DE

GUY DE MAUPASSANT

Contes de la Bécasse

Illustrations de JACQUES HARBUT

*Gravure sur bois
par
G. LEMOINE*



Éditions citées tout au long

Comme nous travaillons avec un corpus primaire composé de plus de 200 contes et nouvelles, nous les citerons indépendamment de leur recueil de publication, entre guillemets, et en se référant à l'ensemble publié par Louis Forestier chez Quarto Gallimard (Paris, 2014, 1817 p.) Les huit romans de Maupassant seront cités à partir de l'édition de la Pléiade, également présentée par Louis Forestier (Paris, Gallimard, 1987, 1705 p.)

Table des matières

Introduction	p. 1
Chapitre 1 : La Violence sexuelle faite aux femmes. Trois sujets médiatiques	p. 14
Chapitre 2 : Dénonciation de la violence sexuelle faite aux femmes	p. 23
Chapitre 3 : Érotisation et banalisation de la violence sexuelle	p. 54
Chapitre 4 : Virilité problématique et invention du besoin sexuel masculin	p. 78
Conclusion	p. 143
Bibliographie	p. 152

La soi-disant « culture du viol » qui imprégnerait nos villes et nos campagnes est une construction idéologique.

Lysiane Gagnon, *La Presse*, 29 octobre 2016

Parmi les sondés, 21 % croient que les femmes peuvent prendre du plaisir à être forcées – un sentiment qui se trouve renforcé chez les jeunes, puisque le taux d’approbation grimpe à 31 % chez les 18-24 ans. De même, 19 % des personnes interrogées jugent que « lorsque l’on essaye d’avoir des relations sexuelles avec elles, beaucoup de femmes disent “non”, mais ça veut dire “oui” ». Il y a également 42 % de gens qui considèrent que, dans le domaine sexuel, les femmes savent beaucoup moins ce qu’elles veulent que les hommes.

Vincent Destouches, *L’Actualité*, 16 mars 2016

<http://www.lactualite.com/societe/un-sondage-hallucinant-pour-mieux-comprendre-la-culture-du-viol/>

Introduction

Existe-t-il une « culture du viol » ? Difficile de prétendre répondre simplement à cette question qui amorçait un débat douloureusement polarisant au Québec, brièvement sans doute dans l'opinion publique¹, mais de façon beaucoup plus retentissante auprès de la jeunesse universitaire et militante², il y a deux ans à peine alors que nous entamons notre modeste recherche. Quelques-uns ont soutenu publiquement, et il s'en trouvera certainement toujours pour le faire, que le terme lui-même, essentiellement militant, procède d'un raccourci idéologique féministe un peu malhonnête et alarmiste. Si l'expression, il faut peut-être le concéder d'entrée de jeu, semble un peu choquante – mais n'est-ce pas quelque part le but d'un lexique militant de susciter la réaction ? – elle suppose assurément, en amont, un consensus sur une certaine vision de l'histoire qu'il faudrait admettre à priori et partager avec un interlocuteur pour supposer l'existence d'une chose telle que la « culture du viol ». Si, par *culture*, il faut d'abord entendre un ensemble d'*habitus* et de référents communs se modifiant dans l'histoire, il faudrait donc censément, et ce n'est pas une tâche aisée, se pencher tout à la fois sur les modes d'être, les productions intellectuelles et artistiques et les mentalités d'une société donnée. En admettant que l'étude d'un état antérieur, donc historique, d'une société puisse servir partiellement à retracer la persistance, la transformation ou la disparition de certaines

¹ Il faut relire, notamment, certains articles du *Journal de Montréal* datant d'octobre et novembre 2016 pour saisir le contexte que nous évoquons ; ceux de Lise Ravary : « Pas de culture du viol au Québec » dans le *Journal de Montréal* du 23 octobre 2016, de Denise Bombardier : « L'Euphorie anti-viol » dans le même journal le 28 octobre 2016. Ceux aussi de Michèle Ouimet : « La Culture du viol, prise deux » dans *La Presse* du 17 février 2017 et de Lysiane Gagnon « La Culture du viol, vraiment ? » dans le même journal le 29 octobre 2016.

² Les termes de « culture du viol » ont notamment été utilisés lors des scandales entourant les initiations dans les universités de la région de la capitale fédérale, à l'Université d'Ottawa en octobre 2016 et à l'UQO également. Et beaucoup plus encore dans le mouvement suivant les vagues d'agressions sexuelles survenues sur le campus de l'Université Laval à Québec.

données culturelles, nous nous donnons, avec le peu de moyens que nous avons à notre disposition, il est vrai, un outil comparatif pour comprendre un peu mieux notre société actuelle et une méthode pour remonter à l'origine d'une « culture du viol ». En s'intéressant donc à un ensemble très réduit d'un patrimoine culturel donné, ici la littérature française de la fin du XIX^e siècle et, plus précisément encore, l'œuvre de l'écrivain Guy de Maupassant, c'est un tout petit bout de fenêtre que nous aimerions ouvrir sur la question.

Qu'est-ce que serait une culture *du viol* ? Ferait-elle la promotion du viol ? Aurait-elle plutôt tendance à le banaliser, à l'invalider, à l'occulter, l'érotiserait-elle, le tournerait-elle en dérision³ ? C'est sans oublier, bien entendu, que le discours social n'est en rien univoque : il est constitué d'une multitude de discours, bien qu'il soit aussi travaillé par une hiérarchie informelle⁴. C'est dire qu'une société aux prises avec une « culture du viol » a peut-être aussi tendance, en marge des discours hégémoniques, à problématiser le viol; peut-être s'y intéresse-t-elle de façon critique ou s'y oppose-t-elle même directement parfois, comme une autre culture qui serait enkystée dans *la culture* et qui tenterait d'en rejeter une partie jugée indésirable. Un même groupe ou une même personne peuvent-ils aussi produire des discours immédiatement contradictoires, jouant d'un flou conceptuel autour d'une notion constamment changeante, peut-être en pleine

³ De façon assez étonnante, nous avons retrouvé exactement ces grandes lignes d'analyse que nous prioriserons dans notre développement dans l'essai de Marlène SCHIAPPA, *La Culture du viol*, Paris, Éditions de l'Aube, 2018.

⁴ Au sujet de la dynamique du champ littéraire, il faut lire évidemment Bourdieu et cet article synthèse en particulier : Pierre BOURDIEU, « Le Champ littéraire », dans *Actes de la recherche*, n° 89, 1991, p. 3-46, disponible sur Persée.fr. Au sujet de la théorie du discours social à laquelle nous emprunterons certaines réflexions, notamment le souci d'envisager les productions écrites comme relevant essentiellement de stratégies discursives, il faut se référer aux travaux de Marc Angenot, notamment *Le Cru et le faisandé. Sexe, discours social et littérature à la Belle Époque*, Bruxelles, Labor, 1986.

transformation⁵ ? Ces contradictions ont-elles un intérêt particulier, sont-elles symptomatiques d'une modification des sensibilités, d'une forme de coexistence conflictuelle de deux états de pensée, dont l'un est peut-être appelé à disparaître progressivement et l'autre à s'imposer ? Il nous faudra envisager ces différentes possibilités, au moyen, donc, d'une démarche qui empruntera aux méthodes de l'histoire culturelle.

Cette perspective critique, qui forme une école historienne aux contours un peu flous⁶, et dont les représentants les plus connus seraient, en ce qui concerne l'étude de la fin du XIX^e siècle français, Alain Corbin, Georges Vigarello et Anne-Marie Sohn, prétend retracer, au moyen de matériaux très variés et étonnants, l'histoire des *mentalités* – c'est là un autre de ses noms – et cherche à reconstituer et comprendre les « attitudes devant la vie » adoptées par les acteurs d'un état de société donné. Profondément hybride, la démarche culturaliste, selon Pascal Ory, qui en fut un praticien et un théoricien, ne traque pas précisément des faits, « tout juste, de temps à autre, des événements, ce qui n'est pas synonyme, mais [s'intéresse plutôt aux] formes⁷ ». Elle est au carrefour, en quelque sorte, de l'histoire des idées et des sensations⁸. Elle aurait quatre grandes

⁵ Voici ce qui nous rapproche également de quelques-unes des grandes interrogations de la sociocritique. Sans en mobiliser nécessairement le lexique, notre démarche n'est pas complètement étrangère à la nature « sociogrammatique » des représentations. Il faut lire à ce sujet les travaux de Claude DUCHET et Patrick MAURUS, *Un cheminement vagabond. Nouveaux entretiens sur la sociocritique*, Paris, Honoré Champion, 2011.

⁶ Tous ne se réclament pas de cette bannière et les appellations varient : histoire des sentiments, des sens, du sensible ou encore des émotions. Pour s'initier à ces notions, on peut consulter : Pascal ORY, *L'Histoire culturelle*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je », 2007, 128 p.

⁷ *Ibid.*, p. 13

⁸ L'histoire des sensations est justement une des grandes trouvailles des historiens culturalistes. Voir notamment Alain Corbin qui s'intéresse à des objets historiques aussi originaux que le rapport aux odeurs, à la sensibilité au temps qu'il fait, aux sons des cloches des églises, aux rapports intimes au corps.

obligations méthodologiques : à l'évidence, d'abord, une exigence de *neutralité*, une nécessité aussi de *situer* précisément d'où émane sa propre parole et celle de ses sources (notamment en s'intéressant au « degré de notoriété et de radicalité par rapport aux normes contemporaines » de la source), elle aurait également, pour injonction, le devoir de *distinction* (qui consisterait à délimiter la source au moyen de la génétique textuelle, mais aussi de la sociocritique du texte, « soucieuse de repérer les pactes de lecture préalables », et de l'herméneutique des « horizons d'attentes⁹ ») et enfin, elle aurait aussi l'exigence de *temporalité*, c'est-à-dire, pour faire simple, de recontextualiser véritablement la source et de tâcher de s'affranchir, le plus possible, des médiations et des distorsions inhérentes au regard historien. L'histoire culturelle est surtout originale dans le choix de ses sujets et dans la sélection de ses sources pour les appréhender. Loin de niveler les différentes sources sur un pied d'égalité, mais n'en négligeant pratiquement aucune¹⁰, elle offre une très large place aux écrits fictifs et littéraires dans la mesure où ceux-ci modifient et font partie intégrante d'un climat d'idée et d'une *culture*, s'il faut revenir encore à ce mot. Sans étonnement, cette approche a produit d'abondants travaux

⁹ Dans le contexte et pour donner un cas précis, cela pourrait vouloir dire, pour l'historien culturaliste qui s'intéresserait à la sexualité, se questionner sur la place à accorder, par exemple, à un manuel médical expliquant la sexualité conjugale aux époux. Qui parle, à partir d'où, en adoptant quelle position et à qui ? Dans quels buts ? Avec quelles visées perlocutoires ? Ce discours prétend-t-il parler du réel ? Quelle est son influence concrète sur la sexualité conjugale ? Par qui est-il lu et comment est-il reçu ? Quelle est sa place, en termes d'influence, par rapport aux autres discours sur le même sujet ? Prend-il position par rapport à d'autres discours antagonistes ou complémentaires ? De quelle tradition se réclame-t-il ?... Ce sont autant de questions à poser à une source qui, on le voit bien, ne s'éloignent pas beaucoup d'une certaine démarche sociocritique.

¹⁰ On remarque chez plusieurs une tendance marquée pour le document judiciaire : témoignage, plainte, rapport de police, plaidoirie, qui offrent, au moins pour la question du viol (encore faut-il qu'il soit judiciairisé), des sources essentielles. Les autres sources, sans être exhaustives, vont des écrits journalistiques jusqu'aux journaux intimes, en passant par les écrits médicaux, religieux, discours politiques, publicitaires, littéraires, pornographiques, épistolaires... Encore peut-on élargir, et surtout en histoire contemporaine, hors des balises du seul medium écrit : beaux-arts, cinéma, performance, matériel audio, numérique.

savants au sujet de la sexualité, attendu qu'elle est l'une des seules méthodes historiques rigoureuses pouvant tenter de percer, au moins superficiellement, une pratique aussi intime, vécue à l'abri de la grande Histoire, derrière le secret des portes closes. Regarder par le trou de la lorgnette, pour l'historien, consiste donc à dénicher les bribes d'une réalité souvent décrite de façon elliptique – rapportée imparfaitement ou fantasmée – et le matériau littéraire, à plus forte raison encore s'il entretient des prétentions réalistes, offre une voie d'exception, quoique sujette à bien des nuances, pour mieux cerner cette réalité¹¹. Notre contribution, sans grande prétention, visera en quelque sorte à établir des ponts entre un certain nombre de documents d'histoire culturelle et un échantillon, que nous avons voulu le plus vaste possible, de textes littéraires de l'époque¹², traitant de violences sexuelles faites aux femmes et parmi lesquels nous avons voulu que l'œuvre complète de Maupassant¹³, en raison de son caractère unique et profondément contradictoire sur la question, occupe une place centrale. Comme nous venons de le dire, la méthode de l'histoire culturelle suppose déjà un grand apport de textes littéraires et

¹¹ Alain Corbin défend cette vision du travail historien dans un article. « L'attitude simpliste qui consiste à disqualifier la littérature romanesque sous prétexte qu'elle relève de l'imaginaire et ne renvoie qu'à elle-même se révèle désormais passéiste. Il n'est plus temps de cantonner l'histoire sociale dans l'étude des distributions : l'analyse des représentations, la quête du symbolique et des rituels tendent à se faire une place aux dépens de la bonne vieille physique sociale. » Dans « Archéologie de la ménagère », *Le Temps, le désir et l'horreur*, op. cit., p. 85

¹² Notre période d'étude correspond, à peu près, aux trois dernières décennies du siècle avec quelques rares incursions au début du XX^e siècle. La pertinence de cette division, depuis longtemps établie comme une unité historique cohérente, peut se passer de longues explications. On rappellera néanmoins qu'elle est inaugurée dans les traumatismes de l'après-guerre Franco-prussienne et de la Commune, et se poursuit dans l'avènement et la consolidation de la Troisième République, qui s'accompagne de profondes mutations sociétales, en passant par le tournant du siècle et l'affaire Dreyfus jusqu'au premier grand conflit mondial. Pour des raisons qui se sont imposées naturellement, nous nous sommes un peu interrompus à mi-chemin dans la Belle-Époque car il semble que l'essentiel du climat de réflexion sur la violence sexuelle (et la sexualité plus généralement) s'épuise momentanément, et de façon plutôt intéressante, au-delà de la fin-de-siècle, comme si le phénomène eut été lié, d'une façon ou d'une autre, à l'angoisse crépusculaire que suscita celle-ci.

¹³ Notre corpus principal comprend l'entièreté de son œuvre, excepté ses correspondances qui ne sont encore que partiellement publiées. Voir notre bibliographie.

nous ne procéderons, en somme, qu'à une forme d'excroissance littéraire et sociocritique du cadre culturaliste pour souligner l'importance accrue que prend la littérature dans un contexte, du moins c'est ce que nous tenterons de prouver, marqué par une redéfinition des idées au sujet de la violence sexuelle faite aux femmes. La masse quelque peu disparate, mais vaste de notre corpus littéraire secondaire était un mal – et un plaisir – nécessaire dans la mesure où le viol, bien qu'il soit plutôt abondamment représenté dans la littérature fin-de-siècle, et tout particulièrement chez Maupassant, n'est pas non plus omniprésent. Certaines de nos questions périphériques nécessitaient alors d'aller puiser ailleurs que chez le seul conteur normand. La présence susceptible de scènes de violence sexuelle, ainsi que le hasard des lectures, ont principalement guidé notre sélection d'œuvres. Il importait aussi pour nous de *ratisser large*, ne serait-ce que pour nous conforter personnellement dans notre postulat initial, qu'il nous semble avoir eu l'occasion de vérifier le plus objectivement possible, à savoir qu'il existait bel et bien, à tout le moins dans le corpus que nous avons exploré, une forme de culture du viol à cette époque¹⁴ – et qui peut-être persiste encore, ne serait-ce justement que dans les *matériaux culturels* qui sont devenus les classiques de l'histoire littéraire.

À notre avis, c'est bien aussi à une culture du viol que semble participer certains des produits culturels que nous consommons quotidiennement. En conclusion, nous explorerons quelques comparaisons possibles entre l'époque contemporaine et la fin-de-siècle. Mais, avant de vouloir tenter cette comparaison, il nous faudra bien comprendre

¹⁴ Différents travaux tendraient à montrer un état de fait similaire à d'autres époques. Pour une réflexion au sujet de la violence sexuelle dans la littérature au XVIII^e siècle, il faut consulter notamment le récent mémoire de Roxane DARLOT-HAREL, que nous remercions au passage, à propos de *La Culture du viol dans la littérature libertine du XVIII^e siècle*, mémoire présenté à l'Université Paris 3 – Sorbonne nouvelle sous la direction d'Erik Leborgne, 2016, disponible sur demande. On peut consulter également les travaux de Geneviève BOUCHER et Jean-Cristophe ABRAMOVICI (voir bibliographie).

comment se construit la représentation de la violence sexuelle dans les discours littéraires du XIX^e siècle et les résonances que ceux-ci entretiennent avec leur société et leur contexte.

Nous entamerons d'abord cette thèse avec quelques remarques d'ordre général sur les liens entre littérature et sexualité à l'époque, puis exposerons trois angles particuliers à partir desquels la société française de la Troisième République pense la violence sexuelle faite aux femmes.

Ceci nous amènera au cœur de notre analyse, qui visera à montrer la nature contradictoire de la représentation de la violence sexuelle dans l'œuvre de Maupassant, qui s'y montre alternativement opposé, notamment en dénonçant le viol en temps de guerre, en illustrant la misère sexuelle des prostituées et des domestiques, ainsi qu'en dénonçant les violences conjugales et sexuelles des maris. À l'inverse, nous verrons aussi que l'écrivain, par une entreprise qui vise à décrédibiliser *la Femme* (l'Éternel féminin), mine son libre arbitre sexuel et postule son inconstance ontologique, la duplicité de sa *nature* changeante, instable et sur laquelle l'homme audacieux, le séducteur, ferait bien de ne pas buter inutilement. Chez Maupassant, *non* veut souvent dire *oui*. La fréquence des viols qui se « terminent bien » n'est pas loin non plus de développer une esthétique érotique de la chasse amoureuse qui érotise le viol ou le banalise. Dans un registre misogynne parfois plus extrême, l'idée que les femmes seraient, quelque part, attirées par la domination violente et souhaiteraient secrètement se faire violer, revient avec une fréquence inquiétante.

Cette violence sexuelle omniprésente dans la littérature fin-de-siècle, il serait vain de tenter de l'expliquer sans s'intéresser à la sexualité masculine, dont elle appelle déjà une conception en creux. C'est d'abord l'homme qui *performe* la violence sexuelle. Pourquoi ? La fin du XIX^e siècle est sans doute l'inventrice des différents angles d'explication de cette question. L'homme viole car il est ainsi fait, dirait un naturaliste fin-de-siècle. Certains s'accommodent plutôt bien de cette « vérité », d'autres la déplorent, tous presque en parlent. Nous commencerons d'abord par contextualiser notre réflexion dans ce qui nous apparaît comme une époque charnière dans la modification des sensibilités au sujet de la sexualité et des rôles de genre : supposée « crise de la masculinité », émergence des premiers féminismes, mais aussi de leur versant misogyne réactionnaire qu'est la pensée protomasculiniste, *guerre des sexes*.

Il nous faudra surtout nous pencher sur la représentation littéraire d'une virilité traditionnelle qui semble devenue, pour plusieurs écrivains alors, problématique. Non pas qu'elle ne soit reconduite souvent telle quelle, car c'est souvent le cas, mais que sa nature soit devenue incertaine et qu'il faille la redire constamment, parle assez d'une tension qui travaille l'édifice précaire de la masculinité d'alors. Nous nous intéresserons à différents angles de cette représentation à commencer par la promotion d'un modèle viril du séducteur audacieux et de l'homme à femmes, dont le *surmâle* normand constitue l'aboutissement fantasmatique. Nous observerons également l'élaboration d'un discours sur l'instinct de prédation du mâle, de sa sexualité essentiellement violente, mais, surtout irrépressible, incontrôlable. L'invention aussi, sans doute complètement nouvelle à l'époque, d'un discours sur le *besoin sexuel* envisagé comme une exigence vitale – et dont la métaphore avec le pain et l'eau structure la représentation – invente aussi du

même coup, ou met singulièrement en lumière, le sevré sexuel, l'affamé. Ce qui expliquerait le recours fréquent aux figures littéraires du prêtre, du marin et du vagabond dans cette littérature. La misère sexuelle masculine, enfin, est omniprésente dans la pensée finisécular, obsession dont témoignerait l'invention du « roman célibataire ».

L'homme de ce siècle, à tout bien considérer, est peut-être de ce « sexe en deuil » dont parlait Baudelaire, et le spectre de la décadence fait aussi planer, à sa suite, l'angoisse que suscite le crépuscule du Patriarcat. L'inconfort suscité par les conclusions pessimistes qui sont reconduites sur la virilité traditionnelle parcourt les mentalités de ce temps et l'œuvre de Maupassant s'en fait un témoin, encore une fois, exceptionnel. Son rapport contradictoire à la virilité est visible, notamment, dans la façon avec laquelle il se réapproprie de façon très originale – et c'est ce sur quoi nous terminerons notre analyse – le mythe platonicien de la réunion androgyne auquel croyait la génération romantique, mythe qui fut perverti et longuement mis à mal dans la littérature fin-de-siècle et auquel Maupassant assènera une singulière tournure, liée directement à la violence sexuelle entre les sexes.

Notre conclusion, comme nous l'avons dit, sera l'occasion pour nous de tenter des rapprochements entre cette époque et la nôtre, de mieux saisir peut-être des permanences et ruptures dans nos attitudes et nos sensibilités contemporaines, face aux violences sexuelles faites aux femmes.

La sexualité dans la littérature fin-de-siècle. On date généralement l'entrée du naturalisme au-devant de la scène littéraire autour des années 1876 à 1880¹⁵. Très rapidement, la nouvelle école sera accusée, à tort ou à raison, de donner dans le pornographique pour faire scandale. S'il y a certainement une volonté de provocation chez Zola, l'entreprise naturaliste et sa méthode expérimentale à prétention scientifique, supposant le primat du biologique, de l'hérédité et des tempéraments, devait inévitablement aboutir à l'omniprésence de la thématique sexuelle dans la littérature. Inspiré par la démarche médicale de Claude Bernard et des physionomistes, Zola se propose de dresser « l'étude du tempérament et des modifications profondes de l'organisme sous la pression des milieux et des circonstances¹⁶ ». À ce titre, les comportements sexuels des personnages du roman naturaliste acquièrent une importance significative dans la compréhension de leur tempérament et s'expliquent souvent par l'hérédité. Nana, fille de Gervaise dans *L'Assommoir*, a, comme sa mère avant elle, « des dispositions » à l'amour vénal¹⁷. La scène qui consiste à montrer l'enfant en bas âge assistant aux ébats de la mère, véritable motif naturaliste, agit à ce titre comme une forme de passation symbolique des *tares* héréditaires; on pense ici encore à la jeune Nana, « enfant vicieuse » qui assiste, derrière « la porte vitrée du cabinet » à l'accouplement extraconjugal de sa mère avec Coupeau, « (les yeux) allumés d'une curiosité

¹⁵ La première date renvoie à la publication de *L'Assommoir* dans la presse et la seconde à la consécration de Zola en tant que chef de file de la jeune génération naturaliste, dont il théorise à ce moment l'esthétique dans le *Roman expérimental* et qu'il groupe autour de lui à l'occasion de la publication des *Soirées de Médan*, qui feront découvrir Maupassant au public lettré. À noter que le tournant de la décennie marque aussi pour Zola la publication de *Nana*, succès de scandale et jalon majeur dans l'établissement de la thématique prostitutionnelle.

¹⁶ Émile ZOLA, *Thérèse Raquin*, Paris, Gallimard, 2010, p. 16

¹⁷ Émile ZOLA, *L'Assommoir*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1987, p. 424.

sensuelle¹⁸ ». L'héroïne du *Journal d'une femme de chambre* d'Octave Mirbeau explique, elle aussi, son parcours de vie par l'imitation du modèle maternel : « À dix ans, je n'étais plus chaste. Initiée par le triste exemple de maman¹⁹ ». C'est dire que l'obsession héréditaire de l'esthétique naturaliste appelait déjà, peut-être à elle seule, une omniprésence du sexuel.

L'attention particulière portée aux *classes laborieuses*, dont la dissipation sexuelle est présumée à l'antithèse du conservatisme bourgeois, permet également aux romanciers naturalistes de traiter de comportements sexuels, la distance de classe aidant, sous couvert de réalisme descriptif. La figure repoussoir du paysan vicieux, déjà présente chez Balzac²⁰, aura une belle postérité chez Zola (dans *La Terre* tout particulièrement) et chez Maupassant surtout. Avec l'industrialisation de la société française, c'est bientôt aussi la description de la sexualité ouvrière qui prendra l'avant-plan dans la production romanesque de la fin de siècle. Les romans urbains de Huysmans décrivent avec une certaine complaisance les mœurs sexuelles des ouvriers de la périphérie parisienne, les affres de la prostitution à bon marché et du célibat. En bref, le postulat héréditaire naturaliste et la sélection d'un nouveau personnel romanesque motivent aussi, ou supposent en grande partie, l'entrée massive de la thématique sexuelle en littérature.

¹⁸ *Ibid.*, p. 324. Dans *Charlot s'amuse...* de Paul Bonnetain, le sens de cette scène *primitive* apparaît encore plus clairement dans les troubles sexuels que développera le protagoniste. Traumatisé par le viol de sa mère, une alcoolique nymphomane, auquel il assiste alors qu'il est encore très jeune, Charlot honore son héritage génétique en devenant homosexuel, violeur de fillettes et masturbateur compulsif. Paul BONNETAIN, *Charlot s'amuse...*, Bruxelles, Kistemaeckers éditeur, 1883.

¹⁹ MIRBEAU, *Journal d'une Femme de chambre*, Paris, Le livre de Poche 2015, p. 164

²⁰ On peut consulter à ce sujet la préface d'Emmanuel Le Roy Ladurie de *La Terre* dans l'édition Folio Classique.

La libéralisation des discours littéraires au sujet de la sexualité s'explique donc partiellement par des éléments de nature esthétique, que nous n'avons esquissés que très rapidement ici, mais il va sans dire que le contexte social, politique et légal, y est sans doute aussi pour beaucoup. La fin de l'autoritarisme impérial et l'écrasement de la Commune par les troupes versaillaises d'Adolphe Thiers président à la naissance d'une Troisième République encore instable et tentée par un retour au monarchisme et au conservatisme moral. L'élection à la présidence du maréchal de Mac Mahon de 1873 à 1879 marque un net recul des libertés individuelles et un retour de la censure littéraire et journalistique. La période qui succèdera immédiatement à l'« ordre moral » du maréchal, dont la présidence est ébranlée par la Crise du 16 mai 1877, appelée le *Triomphe de la Troisième République*, voit la consécration des idées républicaines sur le plan social et légal. La *Loi du 29 juillet 1881 sur la liberté de la presse* sera à l'origine d'une nouvelle ère dans la publication, autant littéraire que journalistique. La nouvelle loi engendre notamment la suppression de l'autorisation préalable à laquelle devait se soumettre toute production écrite et instaure le principe du contrôle répressif à posteriori pour les potentielles poursuites. Il faut souligner que cette nouvelle loi ne signe pas la disparition des procès littéraires, mais fait basculer la répression légale du jugement correctionnel à la cour d'assises, ce qui, en d'autres mots, signifie que l'écrivain se voit accusé, quoique beaucoup plus rarement, d'outrage aux bonnes mœurs au même titre qu'un délinquant sexuel. Dans les faits, la nouvelle loi donnera aux écrivains les coudées franches pour traiter de sexualité de façon plus décomplexée; elle permettra également l'émergence d'une presse spécialisée dans le récit grivois (notamment *Le Gil Blas*), créant du même

coup un terrain de prédilection et un gagne-pain stable pour certains nouvellistes parmi lesquels Maupassant s'illustrera²¹.

Tous les historiens s'entendent pour le reconnaître, la fin de siècle apparaît comme le moment où se redéfinissent en profondeur les sensibilités par rapport à la sexualité. Comme notre propos vise à illustrer cette réalité en explorant plus particulièrement la transformation des opinions quant au libre arbitre sexuel de la femme, nous relèquerons conséquemment les explications plus générales à notre conclusion partielle. Nous nous contenterons pour le moment d'exposer trois angles à partir desquels la fin de siècle envisage le problème de la violence sexuelle faite aux femmes dans l'espace public. Sujets d'abord journalistiques, ils sont aussi traités et reconfigurés dans d'autres champs discursifs de la pensée de l'époque : littéraires, médicaux, religieux, légaux... En croisant, même superficiellement, quelques-uns de ces matériaux, il apparaît clairement qu'il y avait alors débat autour de ces questions particulières.

²¹ Sur la censure à l'époque du roman naturaliste, il faut lire l'article de René-Pierre COLIN, « Chatouiller le dragon du bon usage des procès littéraires : Louis Desprez et Paul Bonnetain en Cour d'assises », dans *Qu'est-ce qu'un événement littéraire au XIX^e siècle ?*, Paris, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2008, p. 267-275.

Chapitre premier : La Violence sexuelle faite aux femmes dans la société française de la fin du XIX^e siècle. Trois sujets médiatiques

Si l'existence du droit de cuissage, entendu en tant que privilège sexuel que le seigneur pouvait s'octroyer sur les femmes de ses serfs est plus qu'incertaine dans sa véracité historique au Moyen-âge, celui que le XIX^e siècle condamne dans les usines et la domesticité semble indéniable²². Avec la crise de *la traite des blanches* et la fascination journalistique et littéraire pour les attentats aux mœurs sur les jeunes filles, le droit de cuissage forme sans doute le principal ensemble discursif autour duquel s'articulera la réflexion sur la violence sexuelle faite aux femmes dans l'espace public de la fin de siècle.

D'abord, le terme même de *droit de cuissage* s'inscrit dans une lecture historique républicaine qui « forge son identité sur le thème de la Révolution libératrice, destructrice des anciens privilèges y compris pour les femmes » et réengage le lexique féodal dans la nouvelle donne capitaliste : les bourgeois et les patrons sont les « nouveaux seigneurs », « valets et chiens couchants du capital²³ ».

Certains journaux ouvriers, de tendance libertaire ou syndicaliste, se font une spécialité de dénoncer les services sexuels qu'exigent les patrons dans les usines ou les bourgeois dans le foyer auprès des domestiques. *Le Père Peinard*, *Le Libertaire*, *L'Ouvrière*, *La Fronde*, *L'Humanité*, *La Bataille Syndicale*, sont autant de périodiques,

²² Dans *Le Droit de cuissage : la fabrication d'un mythe XIIIe-XXe siècle*, Alain Bourreau expose de façon très savante la construction de ce mythe dans l'histoire de France. *Élément de langage* du discours républicain, le droit de cuissage servirait surtout à diaboliser l'Ancien Régime et participe à la construction de la figure repoussoir de *l'aristocrate violeur* dont Sade est le plus illustre représentant. Alain BOURREAU, *Le Droit de cuissage : la fabrication d'un mythe XIIIe-XXe siècle*, Paris, Albin Michel, coll. « L'Évolution de l'humanité », 1995.

²³ Marie-Victoire LOUIS, *Le Droit de cuissage, France, 1860-1930*, Paris, Éditions de l'Atelier, 1994.

majoritairement situés au nord de la France en zones industrielles, qui ouvrent leurs colonnes aux dénonciations des femmes du peuple. L'ouvrage de Marie-Victoire Louis sur *Le Droit de cuissage* en forme un florilège saisissant.

Le caractère endémique de ces pratiques, si répandues qu'elles apparaissent banales aux observateurs de l'époque, soulève plusieurs réflexions d'ordre systémique sur la société française de la fin du siècle. Comme le note Marie-Victoire Louis, « au XIX^e siècle, les femmes sont entrées dans le salariat sans avoir conquis préalablement la libre disposition de leur corps²⁴ »; en découle un assujettissement sexuel à l'employeur, qui les engage parfois plus pour leurs services sexuels que pour leur force de travail. En compétition directe avec les employés masculins, les ouvrières sont présentées par la presse ouvrière elle-même (lorsqu'elle n'a pas d'acointance particulière avec le milieu féministe ou libertaire) comme une compétition déloyale qui les aliène auprès de leurs confrères d'infortune. Soupçonnées de « parvenir en couchant », les ouvrières seront longtemps déconsidérées par les partis de gauche qui militeront plutôt pour les garder au foyer, loin du salariat, ou elles ne risquent pas de se « dévaluer » avant le mariage. Comme elles sont moins bien payées, effectuant des tâches plus répétitives, le patron exerce sur elles, et particulièrement sur leur corps, un contrôle disproportionné par rapport aux hommes : droit de regard sur l'uniforme et la coiffure (notamment dans les grands magasins où l'on interdit les cheveux courts), fouille à nu injustifiée, examens médicaux en présence du patron, vestiaire surveillé et voyeurisme des supérieurs, avances sexuelles à répétition, grossièretés fréquentes à leur endroit, renvoi ou diminution des

²⁴ *Ibid.*, p. 24.

heures ou des salaires lorsqu'elles « n'obtempèrent pas ». « Couche ou crève²⁵ », partout règne le même mot d'ordre, brillamment synthétisé par certains écrivains et chansonniers populaires : la femme du peuple est essentiellement de la « chair à travail » sinon de la « chair à patron²⁶ ».

Avec la multiplication des « tribunes des abus » dans les journaux socialistes autour des années 1885-1890, le mouvement contre le droit de cuissage prendra une ampleur considérable jusqu'à devenir, au début du siècle suivant, un des chevaux de bataille du mouvement ouvrier sur lequel s'arrimeront les revendications politiques et syndicales, les grèves et les émeutes populaires. En Russie comme en France, les grèves de « dignité » foisonnent partout en Europe. Celle qui aura lieu à Limoges en 1905 dans les usines de porcelaine marquera les esprits comme l'une des plus violentes de la Belle Époque²⁷.

Le scandale de la *Traite des blanches* qui éclata d'abord à Londres et Bruxelles au tournant de la décennie 1880 agira durablement sur les sensibilités françaises jusqu'au début du XX^e siècle. Autre sujet autour duquel « il est malaisé de démêler le mythe de la

²⁵ Victor MARGUERITE, *Le Compagnon*, Paris, Flammarion, 1923, p. 17.

²⁶ « À quinze ans, ça rentre à l'usine / sans éventail / Du matin au soir, ça turbine / Chair à travail. / Fleur des fortifs, ça s'étiole / Quand c'est girond / Dans un guet-apens, / Ça se viole / Chair à patron. » Poème de Jules Jouy, chansonnier engagé, publié dans *Le Père Peinard* en mai 1894 et reproduit dans Marie-Victoire LOUIS, *op. cit.*, p. 44-45. Une expression toute semblable revient chez Zola dans *Pot-Bouille* lorsqu'une domestique accouche d'un enfant et que l'on constate son sexe, avec déploration : « C'était une fille. Encore une malheureuse ! de la viande à cocher ou à valet », *Pot-bouille*, Paris, Garnier Flammarion, 1969, p. 426.

²⁷ Vincent BROUSSE, Dominique DANTHIEUX, Philippe GRANDCOING, 1905, *le printemps rouge de Limoges*, Limoges, éditions Culture et patrimoine en Limousin, 2005. Nous tirons principalement nos informations à ce sujet du chapitre X de l'ouvrage de Marie-Victoire Louis.

réalité²⁸ », particulièrement sensible aussi, car il voit s'affronter les tenants des différentes idéologies critiques à propos du système prostitutionnel en place, le débat autour de cette question, propice à toutes les formes de dérapages et d'affirmations invérifiables, apparaît comme le terrain où s'affronteront, en sous-main, les agendas politiques et sociaux des néo-réglementaristes et des abolitionnistes²⁹.

L'affaire commence en 1881 à la chambre des Lords de Londres, lorsqu'un politicien expose un réseau qui permet aux maisons closes de la nation insulaire de se pourvoir en femmes provenant du continent et de la capitale belge plus précisément. Une enquête d'État est alors lancée en Belgique pour faire la lumière sur ce trafic et les journaux français commencent eux aussi à couvrir les événements. Rapidement, la presse française met au jour un réseau similaire à l'échelle nationale qui approvisionne les maisons closes de provinces en jeunes femmes et qui assure une « rotation » des filles d'une maison à l'autre. Plus scandalisant encore aux yeux de l'opinion, on découvre que de jeunes Françaises sont envoyées ailleurs en Europe et aux États-Unis pour les mêmes raisons. Très vite relayées et instrumentalisées par les milieux abolitionnistes, les informations se multiplient et se contredisent. Des associations internationales se créent contre la traite des blanches, la plupart stimulées par les activistes d'outre-Manche regroupés autour de Joséphine Butler. Des congrès sont organisés sur la question

²⁸ Alain CORBIN, *Les Filles de noce. Misère sexuelle et prostitution au XIXe siècle*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1982, p. 512.

²⁹ Pour les distinguer superficiellement, les néo-réglementaristes sont pour le maintien, avec ou sans modification, du système prostitutionnel français tel qu'il existe encore, du moins légalement, à la fin du XIX^e siècle (c'est-à-dire celui de la maison close et des « filles en cartes »). Les abolitionnistes, qui formeront momentanément un front commun sur la question de la traite des blanches, sont d'origines idéologiques très diverses : néo-malthusiens, conservateurs moraux ou religieux, libertaires... Ils ont en commun de vouloir abolir le système réglementariste soit parce qu'ils jugent immoral que la prostitution soit permise, qu'ils militent pour une prostitution non-judiciarisée ou qu'ils luttent pour l'amélioration des conditions de vie du prolétariat sexuel...

auxquels sont conviés différents spécialistes; s'en suit une abondante production journalistique, médicale et même religieuse sur la question. Au tournant du siècle, des journaux ont même une chronique quotidienne titrée « traite des Blanches³⁰ ».

Ce qui choque particulièrement l'opinion autour de la question de la traite des blanches, c'est le jeune âge des filles (quelquefois même le trafic de leur virginité) et la commercialisation à l'extrême du corps de la femme, qui apparaît plus outrancièrement encore dans les dessous de l'industrie que dans les maisons closes où il est admis et banal que les femmes se vendent. Les *colis* de femmes sont décrits et détaillés de façon suggestive dans la correspondance entre les souteneurs (les proxénètes) : âge, poids, mensurations, teinte des cheveux, *savoirs* particuliers ou *spécialités*. Les femmes sont envoyées, souvent contre leur gré et forcées par les souteneurs, dans des lieux dont elles ignorent la langue d'usage, isolées de leur famille, fragilisées et laissées à elles-mêmes. Les souteneurs touchent une bonne commission auprès des acheteurs et ont avantage à recruter des filles toujours plus jeunes en quantité toujours plus grande.

La Maison Philibert (1904) de Jean Lorrain, « roman de la prostitution » tardif, offre au lecteur un parcours inédit dans le monde de la pègre parisienne où se trafiquent les jeunes filles jusqu'à leur arrivée dans les maisons closes de provinces. Sur fond d'enlèvement de jeunes ouvrières, de règlements de comptes entre *mômes* des faubourgs parisiens et de frasques dans le monde interlope de la haute prostitution décadente (et souvent homosexuelle), ce roman brosse un portrait original sur le sujet, tout en réemployant les principaux lieux communs du *roman de filles*, et intercale au sein de la

³⁰ Corbin, *Les Filles de noce*, *op. cit.*, p. 541. Pour lui, « le mythe » de la traite des blanches « va assumer en partie l'anxiété suscitée par la prise de conscience d'une certaine libération sexuelle de la femme et du développement des conduites de débauche », p. 540.

narration des faits divers (fictifs) rédigés dans le style journalistique de l'époque. Cette innovation formelle, qui a pour fonction d'ancrer l'histoire dans un régime réaliste, nous montre aussi à quel point les journaux, lus entre amis, en famille, au café, entre filles au bordel, servent de courroie de transmission à ce genre de *faits divers* qui passionnent l'opinion et courent sur toutes les lèvres³¹. Le roman, non sans intérêt, se met lui-même en scène comme une structure composite faite de faits divers et d'entrefilets journalistiques, ne reniant pas ses prétentions naturalistes à coller au plus près du réel.

Si les deux précédents exemples attestent une sensibilité émergente pour la violence sexuelle faite aux femmes dans le regard du public, ou du lectorat des journaux, c'est sans contredit le crime sexuel commis sur les enfants³² qui attire le plus l'attention. C'est sans doute qu'il est plus immédiatement identifiable et moins sujet à la banalisation ou à la remise en question judiciaire, dans les mentalités de l'époque, que le viol des femmes adultes. Dans son *Histoire du Viol*, Georges Vigarello suggère une forme de « hiérarchie du sang » dans le nivellement de la gravité des crimes et retrace le lent avènement juridique du crime sexuel, longtemps marqué par l'incohérence entre la loi et l'application de ses mesures punitives.

Le sujet étant trop vaste et trop bien documenté pour prétendre en parler rapidement, le traitement judiciaire de la violence sexuelle faite aux femmes d'alors n'est

³¹ La chose est également brièvement mentionnée dans *Pot-Bouille* de Zola (*op. cit.*, p. 226) lorsqu'un protagoniste, journaux en mains, évoque « un scandale qui passionnait Paris, toute une prostitution clandestine, des enfants de quatorze ans livrés à de hauts personnages ».

³² En vaste majorité de sexe féminin, selon les études d'Anne-Marie SOHN, « Les Attentats à la pudeur des fillettes en France », dans Alain CORBIN (dir.), *Violences sexuelles*, Paris, Imago, 1989, p. 123.

pas encore marqué par le renouveau des sensibilités dont l'intolérance pour les crimes violents, particulièrement sanglants, semble faire une nette avancée. Le viol d'une femme adulte, si elle n'est pas mariée, s'il ne laisse pas de trace visible, ne semble pas choquant outre mesure, ne déclenche pas tellement de réactions passionnées, au contraire de celui de l'enfant qui, lui, suscite son lot de discours en tous genres. Tout se passe comme si (et c'est vrai aussi pour la dénonciation du droit de cuissage et le scandale de la traite des blanches) les sujets quelque peu *périphériques* occultaient la question de fond que constitue plus largement la violence sexuelle faite aux femmes, comme reliquat d'une société inégalitaire au point de vue des rapports entre les sexes.

La popularité d'une affaire médiatique comme celle qui rendit célèbre Louis Menesclou en 1880 illustre bien notre propos. Trouvé coupable du viol et de l'assassinat sauvage d'une fillette, guillotiné puis autopsié en long et en large³³, il devint un sujet médiatique inépuisable. Paul Bonnetain fait explicitement de son célèbre Charlot, le masturbateur compulsif, un émule de Menesclou lorsque celui-ci, par désœuvrement, viole une fillette. Ici encore, le roman naturaliste puise directement aux faits divers et ne cache pas sa ressemblance avec les histoires qu'on rapporte dans les « canards sanglants ». Même chose dans les *Sœurs Vatard* de Huysmans, où les ouvriers, autour d'un journal, s'insurgent d'une histoire de viol sur une fillette à laquelle chacun apporte

³³ Dans une démarche caractéristique du naturalisme médical, on tente alors des analyses sur son cerveau, à la recherche des traces physiologiques du dérèglement. La thèse du « violeur né », qui s'accorde aux travaux de Lombroso sur celle du criminel, s'offre une vitrine dans les romans de Zola, notamment dans *La Bête Humaine* avec le personnage de Lantier et dans *La Terre* avec Jésus Christ, où les personnages portent les tares physiques caractéristiques du violeur. Voir aussi la quatrième partie « Inventer le violeur » de Georges VIGARELLO, *Histoire du viol, XVI^e-XX^e siècle*, Paris, Seuil, 1998, p. 201 et « Portrait du satyre en meurtrier » d'Anne-Claude AMBROISE-RENDU, *Histoire de la pédophilie, XIX^e – XXI^e siècle*, Paris, Fayard, 2014, p. 58.

sa petite explication³⁴. De fait, l'accroissement des discours journalistiques sur la violence sexuelle faite aux enfants est une réalité quantifiable. Dès la création du *Petit Parisien* en 1876, les récits d'attentats et de viols sur les enfants font leur entrée sur la scène publique : « un récit tous les six jours d'abord, un tous les deux ou trois jours dès 1880 et jusqu'au début des années 1890, un tous les jours ou tous les deux jours en 1910³⁵ ». En bref, on voit bien comment le discours journalistique alimente directement les angoisses populaires, dont la littérature se fait souvent le relais.

En ce qui concerne les condamnations juridiques de viols commis contre les enfants, elles sont sans commune mesure avec l'inefficacité du système lorsqu'il s'agit de femmes adultes. Anne-Marie Sohn consacrait, en début de carrière, un article fort intéressant au sujet du viol des fillettes au XIX^e siècle en milieu rural, et concluait, elle aussi, à une sorte de canalisation des réactions émotives contre cette forme de violence qui apparaissait, aux gens d'alors, plus immédiatement choquante³⁶.

Comme on le voit bien avec l'exposition rapide de ces trois « sujets d'actualités » de la fin du siècle, la violence sexuelle faite aux femmes s'impose, hors du champ littéraire, comme un sujet qui partout affleure dans les angoisses de l'époque. Les

³⁴ On juge la chose commise, alternativement, par un aristocrate, un jésuite, un agent de police et on spéculé sur les possibles manipulations médiatiques et politiques de l'événement; Joris-Karl HUYSMANS, *Les Sœurs Vatard*, dans *Romans I*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2005 [1879], p.100.

³⁵ AMBROISE-RENDU, *Histoire de la pédophilie*, op. cit. p. 52.

³⁶ On pourrait retracer conjointement l'émergence plus large d'une sensibilité pour l'enfant à travers plusieurs phénomènes sociologiques propres à l'époque : droit de l'enfance et droit du travail, « invention de l'adolescence », intérêt pour la pédagogie, regard scientifique portée sur l'enfance et le développement.

écrivains, et Maupassant tout particulièrement, se placent donc en résonance avec le climat intellectuel du temps lorsqu'ils évoquent cette réalité.

Chapitre II : Maupassant, allié problématique et ennemi bienveillant

La fille patriote et le viol en temps de guerre. « Boule de Suif » est tout à la fois l'œuvre qui lancera la carrière de Maupassant, celle qui l'établira, à tort ou à raison, en tant qu'écrivain sensible à la condition féminine et celle qui deviendra, dans l'histoire littéraire, la plus étudiée de son corpus réaliste. Sans prétendre apporter un éclairage nouveau sur celle-ci, il nous a semblé pertinent de l'utiliser comme point de départ parce qu'elle synthétise déjà l'essentiel de la problématique en matière de violence sexuelle faite aux femmes et offre un exemple typique de la manière réaliste de Maupassant.

Fable simple dénonçant l'hypocrisie bourgeoise, opérant sur un renversement des positions morales (du moins, celles auxquelles le lecteur contemporain était en droit de s'attendre), le sacrifice de Boule de Suif, souhaité par tout le monde, mais répudié sitôt qu'il est consenti, joue sur un registre patriotique qui exalte la pureté des sentiments de la prostituée, supérieure à la médiocrité et l'hypocrisie de ses compatriotes. Par une symbolique plutôt limpide et qui se passe d'explication, la possession ou le saccage du corps de la *femme de l'ennemi* agit métaphoriquement comme le parachèvement de la prise de possession d'un territoire vaincu. Le corps de Boule de Suif, exigé par l'ennemi qui occupe le territoire, abdiqué héroïquement pour le salut des siens, est à la fois un signe humiliant de défaite nationale et exemple d'abnégation pour la patrie. La possession de la femme vaincue est ici concédée par consensus social, et c'est la fille qui est sacrifiée, car, après tout, « c'est [son] métier [...] de faire ça avec tous les hommes », sans droit de regard même, selon Mme Loiseau, petite-bourgeoise, qui juge « [que Boule de Suif] n'a pas le droit de refuser l'un plutôt que l'autre ». Véritablement sacrifiée au

nom des autres femmes, elle est prise à la place des épouses honnêtes, délicatesse de l'officier prussien « qui [les] aurait sans doute préférées » à elle, mais qui « se contente de celle à tout le monde [sic] ». Il n'y a pas jusqu'à Cornudet, le « démocrate à longue barbe », qui ne se croit légitime d'« insist[er] avec vivacité » auprès d'elle³⁷. Le corps de la fille appartient à tout le monde et, en temps de guerre, sa possession, de part et d'autre de la ligne de front, agit comme un brevet de puissance, celui qui possède un pays en possède les femmes. « À nous [...] toutes les femmes de France ! » s'exclame Mademoiselle Fifi³⁸.

Aux « victoires sur la France » répondent « les victoires sur les cœurs » et, dans l'enthousiasme de l'occupation, les Prussiens célèbrent leur victoire en allant prendre possession des femmes, en s'en « empar[ant] comme d'une chose familière », comme un honneur dû aux vainqueurs. En dépeignant les attouchements brutaux et cyniques d'un « tout petit » officier prussien efféminé, on peut d'abord se dire que Maupassant se sert dans « Mademoiselle Fifi » d'une figure de repoussoir toute désignée pour endosser un vice sadique qu'on n'oserait prêter à un Français ni à un homme à la masculinité « normale ». Le petit marquis, qui cumule les traits stéréotypés de l'homosexuel³⁹, a des « grâces de chatte, des cajoleries de femme, des douceurs de voix de maîtresse affolée » et est décidément à l'antithèse d'une virilité traditionnelle plutôt incarnée dans ce récit par le capitaine des Prussiens, « paon militaire », « géant, large d'épaules, orné d'une

³⁷ Au passage, Maupassant ne manque pas de souligner la duplicité nymphomane de l'honnête femme (grande-bourgeoise), qu'il présume excitée d'avoir échappé de justesse à un viol : « Les yeux de la jolie Mme Carré-Lamadon brillaient, et elle était un peu pâle, comme si elle se sentait déjà prise de force par l'officier » (p. 112). MAUPASSANT, « Boule de Suif », p. 92-119.

³⁸ MAUPASSANT, « Mademoiselle Fifi », p. 268.

³⁹ « Tournure coquette », « taille fine », « figure pâle », pilosité rare et blonde, léger zézalement. » *Ibid.*, p. 262-270.

longue barbe », solennel et froid, « brave homme autant que brave officier » qui punira ses hommes pour leur déboire nocturne⁴⁰. *Inverti* aux mœurs sexuelles sadiques, le petit Prussien est animé par « un besoin de ravage », brise des objets, brutalise les filles et blesse, en la mordant à la lèvre, la prostituée qu'on lui avait assignée. Le texte, plutôt sobre, euphémise autour de violences sexuelles *légères* à défaut, semble-t-il, de détails plus graphiques : « soudain il la mordit [à la lèvre] si profondément qu'une trainée de sang descendit sur le menton de la jeune femme et coula dans son corsage⁴¹ ».

Ici encore, la prostituée, dont le corps brutalisé métaphorise le pays conquis, maltraitée par une soldatesque barbare, fait preuve d'héroïsme en tuant l'officier. La conclusion du récit, qui la voit se marier à « un patriote sans préjugé qui l'aima pour sa belle action », consacre sa grandeur morale et son sacrifice patriotique. Plutôt originale, la thématique de la fille patriote soulève des questions intéressantes sur la violence sexuelle que subissent les femmes en temps de guerre et semble assez clairement dénoncer le viol comme une pratique martiale répandue, mais jugée inhumaine par l'auteur.

Dans les mentalités de l'époque, la campagne militaire – et particulièrement coloniale – évoque le souvenir sexuel⁴² : virées au bordel entre soldats, dépucelage du jeune troupier timide, largesses prises avec les femmes vaincues et prostitution

⁴⁰ « On ne fait pas la guerre pour s'amuser et caresser les filles publiques ». *Ibid.*, p. 270.

⁴¹ *Ibid.* p. 267.

⁴² D'ailleurs, le recueil des *Soirées de Médan* qui porte justement sur la mobilisation de 1870, comprend trois nouvelles sur cinq qui traitent directement de prostitution.

ambulante⁴³... Le militaire, à cause notamment des carences de sa vie sexuelle et affective, est souvent dépeint comme un mâle aux passions brutales : « Ses fureurs amoureuses rappellent souvent les violences du rapprochement de certains animaux⁴⁴ ».

Dans *La Terre* de Zola, lors d'une veillée paysanne dans une grange, les personnages se racontent des légendes anciennes et des récits locaux. On évoque le temps où circulaient encore dans le pays des bandes « d'hommes noirs », vagabonds étrangers, vivant « de vols, de meurtres et de débauches ». Lancés sur cette idée, deux hommes racontent leurs campagnes en Afrique et se souviennent

[...] des Bédouines à la peau frottée d'huile, pincées derrière les haies et tamponnées dans tous les trous. Jésus-Christ [surnom du personnage] surtout répétait une histoire qui enflait de rires énormes les ventres des paysans : une grande cavale de femme, jaune comme un citron, qu'on avait fait courir toute nue, avec une pipe dans le derrière⁴⁵.

Assez unanimement dénoncée dans les romans naturalistes, la guerre semble appeler, parmi ses conséquences immédiates, le viol des femmes. Dans « Mohammed Fripouille », Maupassant raconte une expédition punitive de seigneurs arabes dirigée contre des peuples nomades; les femmes y font office de « dessert » après la bataille⁴⁶. Semblablement, dans ses souvenirs d'Algérie au temps des campagnes coloniales, il se souvient qu'« on recueillait à tout moment [sur les routes] de grandes et belles filles nues, violées et ensanglantées⁴⁷ ». Au demeurant, cela ne l'empêche pas non plus de considérer

⁴³ Le chapitre sur « L'Armée et le brevet de virilité » de Jean-Paul BERTAUD offre un développement très intéressant autour de la sexualité des militaires. Dans Alain CORBIN (dir.), *Histoire de la virilité 2. Le triomphe de la virilité. Le XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2011, p. 63-79.

⁴⁴ Edmond de GONCOURT, *La Fille Élisabeth*, dans *Un joli monde : romans de la prostitution*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2008, p. 105.

⁴⁵ Émile ZOLA, *La Terre*, *op. cit.*, p.116, p.120.

⁴⁶ MAUPASSANT, « Mohammed Fripouille », p.1154.

⁴⁷ *Idem*, *Au soleil et Sur l'eau*, Lausanne, Société coopérative éditions Rencontre, 1962, p. 52.

l'Orient, dans ses fictions comme dans ses récits journalistiques, comme une terre exotique, dont l'ardent soleil « embestialise », propice à tous les fastes sexuels. Du fantasme du sérail (pédophile d'ailleurs) de « Châli », à la réduction animale de la femme orientale « sorte d'être inférieur et magnifique », éternellement offerte, dans « Marroca », jusqu'à la complaisante enquête journaliste sur les bonnes adresses à Alger pour rencontrer les fameuses *Oulad-Nails* dont avait parlé Flaubert avant lui dans son *Voyage en Orient* (1849-1851)⁴⁸, pour Maupassant aussi les souvenirs coloniaux riment avec explorations sexuelles⁴⁹.

Toutefois, vers la fin de sa vie, Maupassant devint extrêmement critique envers la guerre et le colonialisme, la violence sexuelle faite aux femmes revient encore dans ses portraits à charge contre la barbarie humaine : « entrer dans un pays, égorger l'homme qui défend sa maison [...], brûler les habitations de misérables qui n'ont plus de pain, casser des meubles, en voler d'autres, boire le vin trouvé dans les caves, violer les femmes trouvées dans les rues...⁵⁰ ». En associant le viol à une forme de pratique martiale, il semble que Maupassant veuille, quelque part, l'associer à la barbarie.

⁴⁸ Plusieurs contes orientaux de Pierre Loti, parmi lesquels *Les trois dames de la Kasbah*, s'ancrent dans une ambiance similaire d'exotisme et de sexualité et proposent des visites nocturnes de la Kasbah, le quartier de la prostitution à Alger. Pierre LOTI, *Les Trois Dames de la Kasbah*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2006.

⁴⁹ Dans la même logique, François Tassart, fidèle serviteur de l'écrivain, évoque dans ses *Souvenirs sur Guy de Maupassant* une discussion entre hommes à bord du Bel-Ami (le navire de l'écrivain) où chacun des convives relate une expérience sexuelle en terre étrangère. Raymond, le matelot au service de Maupassant, épate la compagnie en racontant une expédition commerciale en Asie lors de laquelle « trente-six femmes japonaises » furent amenées à bord « pour charmer les loisirs de l'équipage », à quoi il ajoute qu'il avait bien du mal à différencier les femmes entre elles, car « tous ces museaux couleur de citron se ressemblaient », dans François TASSART, *Souvenirs sur Guy de Maupassant*, Paris, Plon-Nourrit, 1911, p. 207. Il y en aurait long à dire sur le fantasme du sérail, auquel Dottin-Orsini consacre un développement fort intéressant dans *Cette femme qu'ils disent fatale*, Paris, Grasset, 1993.

⁵⁰ Bien qu'il fasse preuve, plus jeune, d'une opinion s'apparentant à celle de la gauche de l'époque qui entend civiliser les Arabes, il est surtout très véhément dans sa critique du « gouvernement, qui selon lui,

La fille héroïque. L'intérêt romanesque pour la prostituée n'est pas une trouvaille de la fin de siècle : on la retrouve incarnée déjà chez Balzac en 1838 dans *Splendeurs et Misères des courtisanes*. Cependant, c'est sans contredit le naturalisme qui fera éclater le cadre traditionnel du *personnel romanesque* pour s'intéresser aussi bien aux « filles » de la haute que de la basse prostitution. Inauguré par *Marthe, histoire d'une fille* de Huysmans, ce qu'il est possible de considérer, selon Mireille Dottin-Orsini et Daniel Grojnowski, comme le *genre prostitutionnel*, s'ancrera comme un savoir-faire particulier aux naturalistes et dans lequel Maupassant règnera en maître⁵¹. Véritable canevas à la structure identifiable et reproductible, le *roman de filles* s'articule d'abord autour d'une progression narrative commune : première *faute* qui mène à la prostitution, arrivée à Paris, débuts prometteurs, illusion de la vie libre et luxueuse, *collage* avec un *amant de cœur*, contamination syphilitique, début de la dégringolade jusqu'au trottoir, souci avec la police, décomposition physique et mort atroce dans la solitude ou internement à l'hôpital... À quoi s'ajoutent certaines scènes typiques, immortalisées par l'un ou l'autre des classiques du genre et repris par la suite : *le coup de filet* de la police à Montmartre et la fuite des *filles insoumises* dans *Nana*, la visite de santé obligatoire dans *La Fille Élisa*, la journée de sortie en campagne pour les filles en maisons closes dans *La Maison Tellier* de Maupassant... La prostituée elle-même, en tant que construction littéraire, repose sur

emploi vis-à-vis des Arabes, des moyens absolument iniques », MAUPASSANT, *Au soleil et Sur l'eau*, p. 75 et 171.

⁵¹ « [U]n 'monde' de la prostitution [...] apparaît aussi nettement défini que peuvent l'être des genres familiers comme le film policier ou le western. » Préface d'*Un joli monde, romans de la prostitution*, *op. cit.*, p. VII. Notons qu'à l'époque déjà on parle d'« Écrivains de filles » comme le veut le titre d'un article publié dans le *Mercure de France* en 1890 par E. Raynaud. Voir aussi Éléonore REVERZY, « Les écrivains de filles ou la pornographie sérieuse », *Médias 19* [En ligne], Guillaume Pinson (dir.), Presse, prostitution, bas-fonds (1830-1930), Chroniques et littératures de la prostitution, Publications, mis à jour le : 09/06/2013, URL : <http://www.medias19.org/index.php?id=13399>.

une somme de clichés repris et recomposés inlassablement : voix rauque⁵², goût pour les sucreries et les boissons alcoolisées, passion pour les petites bêtes de compagnie⁵³, tendance marquée au *tribadisme* et dégoût des hommes, sentimentalisme et mièvrerie romanesque, amour de la campagne, langage ordurier et verbiage incessant...

Comme nous venons de le voir avec la représentation de la prostituée en temps de guerre, ici aussi existe un registre qui héroïse la fille, mais cette fois en martyre du besoin sexuel masculin. D'utilité publique, le rôle de la fille est depuis longtemps dans l'histoire occidentale comparé à celui des égouts⁵⁴. Par une explication qui a beaucoup à voir avec l'invention de la misère sexuelle masculine et du discours sur la sexualité envisagée comme un besoin vital, notions dont nous reparlerons plus longuement, les hommes, animés d'un désir irrépressible, ont véritablement besoin de prostituées « pour avoir la paix [...] et moyennant quarante sous, se dévers[er] dans une fille sale comme un déversoir public⁵⁵ ». Dernier rempart contre le viol, le tenancier de *La Maison Philibert* estime que son établissement « maintient l'ordre et la paix, [...] défend la santé nationale » et « sauvegarde la Morale française⁵⁶ ». Dans les circonstances, la fille,

⁵² Cette caractéristique leur viendrait de la pratique répétée de la fellation. Alain CORBIN, *Les Filles de noce*, op. cit., p. 27.

⁵³ Par une sorte de régression animalière, la fille, comme toutes les femmes d'ailleurs, « éternelles enfants », aime cajoler les bêtes et s'amuser avec elles. Voir Mirelle DOTTIN-ORSINI, *Cette femme qu'ils disent fatale*.

⁵⁴ C'est l'idée, notamment, de Saint-Augustin. Le tout premier spécialiste du phénomène au XIX^e siècle, Parent-Duchâtel, célèbre pour ses essais de sociologie statistique sur la prostitution, fut aussi responsable du service des égouts à Paris.

⁵⁵ Charles-Louis PHILIPPE, *Bubu de Montparnasse*, dans *Un joli monde : romans de la prostitution*, op.cit., p. 663.

⁵⁶ Jean LORRAIN, *La Maison Philibert*, dans *Un joli monde : romans de la prostitution*, op.cit., p. 725.

lorsqu'elle mérite la compassion des écrivains, fait office de sublime sacrifiée, mais pas systématiquement...

On observe une grande disparité d'opinions dans la prise en charge narrative des malheurs qui nous sont racontés dans ces romans. Certains entendent clairement bousculer les idées admises sur les prostituées, dénoncer leurs misères et la violence sexuelle qu'elles subissent. D'autres se contentent de l'exposer ou de la problématiser; d'autres encore, et parfois les mêmes simultanément, la minimisent, la tournent au ridicule, en font porter la faute sur les filles⁵⁷. Mais invariablement, chacun de ces romans y va d'une tirade sur la misère sexuelle des prostituées, comme ici dans *Marthe*, premier roman de Huysmans :

Elle n'avait pu oublier encore, dans le morne abrutissement des ripailles, cette terrible vie qui vous jette, de huit heures du soir à trois heures du matin, sur un divan ; qui vous force à sourire, qu'on soit gaie ou triste, malade ou non ; qui vous force à vous étendre près d'un affreux ivrogne, à le subir, à le contenter, vie plus effroyable que toutes les géhennes rêvées par les poètes, que toutes les galères, que tous les pontons, car il n'existe pas d'état, si avilissant, si misérable qu'il puisse être, qui égale en abjects labeurs, en sinistres fatigues, le métier de ces malheureuses⁵⁸ !

La Fille Élisa d'Edmond de Goncourt, premier grand roman de la prostitution, de quelque mois seulement postérieur à *Marthe* de Huysmans, raconte la déchéance d'une fille qui se retrouvera en prison pour avoir tué son amant alors que celui-ci tentait de la violer dans un cimetière. Conçu comme un « roman à thèse 'anti-auburn'⁵⁹ », dénonçant

⁵⁷ Dottin-Orsini et Grojnowski tirent un développement qui va tout à fait dans le sens général de notre présupposé initial dans leur préface des *Romans de la prostitution* : « pour les écrivains la prostituée est *a priori* digne d'intérêt, de compassion, mais aussi de respect, voire d'admiration. [...] Leur parti pris n'exclut cependant pas une grande variété de regards, d'autant qu'un même auteur peut adopter des positions diverses, comme le fait Maupassant, premier des 'écrivains de filles' par le nombre et de la diversité ». Et un peu plus loin : « l'intuition et la sensibilité des écrivains abolissent la distance à l'égard de leurs personnages et les affranchissent des considérations souvent médiocres qu'ils expriment quand ils commentent leurs visites au bordel. » Préface, p. XXX-XXXI.

⁵⁸ HUYSMANS, *Marthe, histoire d'une fille*, dans *Romans I*, *op.cit.*, p. 21.

⁵⁹ GONCOURT, *La Fille Élisa*, *op.cit.*, p. 59.

les rigueurs inhumaines du système correctionnel qui enferme les filles-criminelles et les contraint au mutisme et aux travaux forcés, l'auteur ne se « cache pas d'avoir, au moyen permis du roman, tenté de toucher, de remuer, de donner à réfléchir⁶⁰ ». Oscillant entre une misogynie caractéristique de la manière Goncourt, liant volontiers la « féminilité » à une tendance naturelle au vice⁶¹, et une dénonciation des difficultés que doivent subir les prostituées, ce premier classique du genre offre une représentation contradictoire de la réalité de ces nouvelles héroïnes romanesques.

Les filles dépeintes dans ces histoires se plaignent systématiquement de la brutalité sexuelle des *michets* (les clients). Un développement narratif intéressant expose, au chapitre XIII de *La Fille Élisa*, que la différence entre la prostitution urbaine et provinciale tient au fait qu'à Paris les hommes recherchent « l'humiliation et la douleur de la créature achetée », ils veulent « le contact colère, comme dans un viol ». « Moins hanté[s] de lectures cruelles », les hommes de province, eux, au contraire, se « montr[ent] humains à la femme⁶² ». Les filles ont aussi à craindre pour leur sécurité et sont parfois victimes d'attaques physiques ou de vols dans leur modeste propriété, comme Lucie Tirache dans *Chair molle*⁶³, qui est suivie jusque chez elle par deux clients, insultée, battue puis volée, expérience qui la laissera « très craintive »; rare occurrence d'une

⁶⁰ *Ibid*, p. 61

⁶¹ *Id.* Dans son journal, Goncourt fait sienne l'affirmation de Baudelaire sur la nature féminine : « La femme a faim et elle veut manger. Soif, et elle veut boire. Elle est en rut et elle veut être foutue. Le beau mérite ! La femme est *naturelle*, c'est-à-dire abominable ».

⁶² Ici encore revient l'idée de l'influence néfaste des livres sur la sexualité. Goncourt fait allusion, fort probablement, à Sade, *ibid.*, p. 81.

⁶³ ~~Paul ADAM~~~~dam PAUL~~, *Chair molle*, roman naturaliste, dans *Un joli monde : romans de la prostitution*, op.cit., p. 459.

forme de traumatisme chez la prostituée victime de violence⁶⁴. Les romans, peu friands d'affects ou de séquelles psychologiques, sont plus enclins à s'en tenir au cliché qui consiste à s'épancher sur le dégoût des hommes que développent inévitablement les filles. La sympathie de la voix narrative épouse rarement les pensées intimes de la prostituée⁶⁵ de sorte que les malheurs psychologiques qui découlent de leur métier procèdent souvent d'une réduction abusive.

Un viol est souvent à l'origine de leur passage à la prostitution, à l'instar de cette Émilia, personnage secondaire de *Chair Molle* de Paul Adam, qui eût été « très austère et très pieuse » si « son oncle ne l'avait violée un jour de soûlerie⁶⁶ ». Même parcours aussi chez les collègues de la *Fille Élis*.

La visite médicale, lieu commun du *roman de filles*, est aussi vécue comme un « viol médical » et une humiliation par les prostituées qui y sont contraintes par la loi : on en parle comme de « la chiennerie du spéculum, un supplice pour la plupart, et, pour l'interne et sa suite [le personnel médical masculin], un moyen de domination⁶⁷ ». Il faut d'abord se souvenir que les médecins, à l'époque, ne procèdent que très rarement à des

⁶⁴ À l'exception notable de Sophie dans *La Turquie, Roman parisien* d'Eugène Montfort, dont le viol est raconté (sur le mode indirect libre) d'abord comme un événement traumatique : « Un matin, le patron bouscula Sophie dans la cave, sur un sac de charbon. Alors elle oublia tout, elle ne voulut plus se souvenir d'elle-même ; elle eut une folie, vécut dans un vilain rêve. [...] Sophie était seule : elle avait honte ». Eugène MONTFORT, *La Turquie, roman parisien*, dans *Un joli monde : romans de la prostitution*, op.cit., p. 917.

⁶⁵ Aucun de ces romans n'est d'ailleurs écrit en focalisation interne sur la fille, à l'exception encore de *La Turquie, roman parisien*, œuvre très avant-gardiste et d'une sensibilité véritablement unique pour l'époque, et sur lequel nous reviendrons en conclusion.

⁶⁶ Paul ADAM, op.cit., p. 387.

⁶⁷ Adolphe TABARANT, *Virus d'amour*, dans *Un joli monde : romans de la prostitution*, op.cit., p. 550.

examens médicaux approfondis sur le corps des femmes. Presque exclusivement réservé aux prostituées, ce traitement est perçu comme attentatoire à la dignité des femmes⁶⁸.

Une nouvelle comme « L'Odyssée d'une fille » de Maupassant serait à placer du côté des réquisitoires plus larges contre l'assujettissement sexuel des femmes. L'héroïne, qui est au départ harcelée par son maître lorsqu'elle est encore domestique, lui résiste courageusement, mais, à cause d'une *faute* avec le garçon de magasin qui l'engrosse et l'abandonne, elle est chassée par son maître puis, errante sur les chemins pour Paris, se fait violer, à tour de rôle, par des gendarmes qui profitent de sa déchéance. « Il n'y avait plus à dire non » pour cette fille à la *morale déjà entachée*, sa condition de fille *déshonorée* la rend désormais disponible au premier venu, qui prend « ce qu'il a voulu » et s'en va⁶⁹. C'est d'abord cette disponibilité sexuelle des prostituées qui nous semble dénoncée dans plusieurs œuvres de l'époque. Les pensionnaires de « La Maison Tellier », durant leur escapade à la campagne, sont harcelées par le cocher, archétype de l'homme du peuple lubrique, toujours plus ou moins ivrogne et grossier, à tel point qu'« elles serraient leurs jupes entre leurs jambes comme si elles eussent craint des violences⁷⁰ ». Le même un peu plus tard, après une veillée bien arrosée, « à moitié dévêtu, essayait, mais en vain, de violenter » une des filles en s'accrochant à sa jupe et en lui criant : « Salope, tu ne veux pas ? ». La prostituée, même hors des murs de son lieu de

⁶⁸ CORBIN, *Les Filles de noce*, *op.cit.*, p.167.

⁶⁹ MAUPASSANT, « L'Odyssée d'une fille », p. 724.

⁷⁰ MAUPASSANT, « La Maison Tellier », p. 180. Une scène exactement semblable se produit dans les premières pages de *Chair molle* (1885) de Paul Adam lorsque l'héroïne Lucie Tirache, en journée de sortie, se fait conduire par un cocher, à la « mine enflammée [de] vieux mâle » et qui en profite pour « se serr[er] à elle, érotique ». Paul ADAM, *op.cit.*, p. 373. Systématiquement harcelée et maltraitée par les hommes qu'elle croise, « salie par toutes les lèvres, avilie par tous les contacts », son sort, tel qu'il nous est présenté, illustre bien aussi ce que nous avançons ici.

travail, reste marquée par le stigmate de l'amour vénal; elle doit sans cesse repousser les avances des hommes qui la voient à travers le seul prisme de la disponibilité sexuelle⁷¹. Elle doit, comme Nana, rappeler à tous qu'elle « veut qu'on [la] respecte ».

La longue nouvelle de Maupassant « Yvette », malgré ses contradictions, constitue un plaidoyer contre l'asservissement sexuel des jeunes filles qui ne sont « ni du monde, ni de la bourgeoisie, ni du peuple, [et qui ne peuvent donc] entrer par une union dans aucune de ces classes », celles qui sont, en d'autres mots, condamnées par leur naissance à « la prostitution dorée ». La jeune Yvette, fille d'une courtisane en vue (*demi-mondaine*)⁷², « liseuse de romans enragée », âme élevée et sensible, est demeurée inexplicablement étrangère à la sexualité, mais devient, à l'approche de sa maturité, le centre d'intérêt du salon de sa mère où circule tout un régiment d'aventuriers et de faux marquis séducteurs attirés par cet endroit où « les femmes sont faciles » et où se tient une sorte de « marché aux jeunes filles ». L'élégant Jean de Servigny, devenu son préféré, mène une campagne patiente et délicate auprès d'elle pour en obtenir des faveurs sexuelles, mais en vain, jusqu'au jour où, invité dans leur maison de villégiature, celui-ci tente une manœuvre hardie et qu'Yvette, jusqu'alors évasive sur les raisons de son refus, lui déclare qu'il doit s'adresser à sa mère s'il souhaite la marier. Cette naïveté laisse stupéfaite jusqu'à sa mère, qui tente de la raisonner et de lui faire comprendre que

⁷¹ Dans la nouvelle « Le Pain maudit », Anna, une prostituée, doit rester sans cesse sur ses gardes, même avec la famille de son beau-frère : « M. Sauvetanin ne quittait pas Anna de l'œil, poursuivi sans doute par cette ardeur, par cette attente qui remuent les hommes, même vieux et laids, auprès des femmes galantes, comme si elles devaient par métier, par obligation professionnelle, un peu d'elles à tous les mâles » (p. 595).

⁷² Corbin sur le *demi-monde* et les *demi-mondaines* : « ces termes désignaient à l'origine des femmes devenues libres (veuves, séparées, étrangères) mais marginales et dont on connaît mal le statut matrimonial ; bref, un milieu séparé du monde et des épouses honnêtes par le scandale public, des courtisanes par l'argent et composé de femmes qui se donnent à qui leur plaît mais ne se vendent pas. Très vite, c'est-à-dire dès la chute de l'Empire (...) le qualificatif de *demi-mondaines* désigne dès lors une prostituée de haut vol »; *Les Filles de noce*, *op.cit.*, p. 236.

Servigny est « un viveur et un égoïste » et qu'il est « trop...trop... parisien pour se marier ». Bientôt, elle comprend tout :

Je sais que nous recevons des gens mal famés, des aventuriers, je sais aussi qu'on ne nous respecte pas à cause de cela. Je sais autre chose encore. Eh bien, il ne faut plus, entends-tu? Je ne veux pas. Nous allons partir, tu vendras tes bijoux; nous travaillerons s'il le faut, et nous vivrons comme des honnêtes femmes⁷³.

La réponse de sa mère donne lieu à l'une des dénonciations les plus claires de Maupassant contre l'assujettissement sexuel des femmes, moment paroxystique du récit avant le suicide raté d'Yvette :

— Eh bien ! oui, je suis une courtisane. Après? Si je n'étais pas une courtisane, tu serais aujourd'hui une cuisinière, toi, comme j'étais autrefois, et tu ferais des journées de trente sous, et tu laverai la vaisselle, et ta maîtresse t'enverrait à la boucherie, entends-tu, et elle te ficherait à la porte si tu flânais, tandis que tu flânes toute la journée parce que je suis une courtisane. Voilà. Quand on n'est rien qu'une bonne, une pauvre fille avec cinquante francs d'économies, il faut savoir se tirer d'affaire, si on ne veut pas crever dans la peau d'une meurt-de-faim ; et il n'y a pas deux moyens pour nous, il n'y en a pas deux, entends-tu, quand on est servante ! Nous ne pouvons pas faire fortune, nous, avec des places, ni avec des tripotages de bourse. Nous n'avons rien que notre corps, rien que notre corps.⁷⁴

Complètement décontenancée par la soudaine compréhension de son état social auquel elle « ne peut rien changer », Yvette tente de se tuer afin, écrit-elle dans sa lettre d'adieu, « [de] ne pas devenir une fille entretenue ». La chute de l'histoire, radicalement cynique et désabusée, nous montre sa mère et toute sa petite cour dans la chambre d'Yvette inconsciente, tentant de la réanimer, « les hommes, les yeux fixés sur [elle] » et qui proposent de « la déshabiller ». Resté seul à son chevet, Servigny la réveille et lui plaide une ultime fois sa cause (« il faut prendre son parti des choses les plus pénibles »), à quoi elle consent maintenant doucement. Servigny sort sur le balcon pour savourer sa victoire

⁷³ MAUPASSANT, « Yvette », p. 1123.

⁷⁴ *Ibid.* p. 1124.

annoncée, regarde la nuit, pensif, et se met à chantonner : « Souvent femme varie, / Bien fol est qui s'y fie⁷⁵ ».

Que cette pointe finale soit à prendre comme une morale grinçante ou comme un retournement misogyne de l'auteur, rien n'est moins certain. Mais la nouvelle, dans sa polyphonie complexe, pose l'injustice de la condition féminine à son lecteur avec une rare acuité. Le cul-de-sac moral sur lequel elle aboutit, quant à lui, ne laisse rien présager de bon du côté des solutions, le pessimisme de Maupassant l'y oblige : « Allons, mignonne, c'est comme ça, que veux-tu. On n'y peut rien changer maintenant. Il faut prendre la vie comme elle vient⁷⁶ ».

Remarquons, finalement, que ce n'est pas tellement la prostituée, la *fille vulgaire*, qu'on défend ici, dans le sens où Yvette n'appartient pas à la culture et au mode d'être du prolétariat sexuel, mais c'est bien plutôt la jeune femme en général (bourgeoise à la rigueur), dans ce qu'elle peut susciter d'intérêt pour Maupassant, cette fois sensible dans ses observations, la jeune fille intelligente, éprise d'idéal, personnage moralement supérieur pour sa révolte. On serait tenté de croire que c'est en réduisant sensiblement la distance par rapport à son sujet⁷⁷ que Maupassant parvient à livrer une meilleure critique

⁷⁵ *Ibid.*, p. 1085-1139. Ce sont des vers attribués à François 1^{er} par Victor Hugo (*Le roi s'amuse*) que Maupassant semble beaucoup aimer et qu'il répète à quelques reprises dans son œuvre.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 1124.

⁷⁷ C'est-à-dire qu'en décrivant généralement des filles de la basse prostitution, les auteurs opèrent une mise à distance du sujet qui participe à en rendre l'altérité indéchiffrable : puisqu'elle est à la fois prostituée et issue du peuple, le mystère de la fille est plus opaque pour le public lettré que celui de la femme du demi-monde, femme aux mœurs intrigantes il est vrai mais avec qui *l'homme du monde* partage une culture et des cercles sociaux en commun.

de la domination masculine qui pèse sur les femmes de tout horizon social à l'époque, et de façon plus grave encore sur celles qui sont réduites au commerce vénal⁷⁸.

La petite bonne et la servitude sexuelle. Avec l'extension du « personnel romanesque », c'est aussi la domestique qui prendra une place prépondérante dans le roman naturaliste. *Germinie Lacerteux* (1865) des frères Goncourt, roman avant-gardiste de la mi-siècle, pose le premier un regard lucide sur ces femmes du peuple desquelles, très souvent, les maîtres « habitué[s] de profiter de [leurs] bonne[s] » prennent avantage⁷⁹. Dans le cadre de notre réflexion, cette section s'imposait, bien que les rapports sexuels mettant en scène des domestiques soient quelquefois consensuels, car ils sont évidemment exercés au sein d'une dynamique de pouvoir inéquitable.

Sans nous étendre trop longuement sur le sujet, rappelons que le traitement littéraire par les romanciers naturalistes de la violence sexuelle que subissent les domestiques ne

⁷⁸ On rappellera opportunément, au passage car l'occasion se présente, qu'il serait malaisé de parler de « choix de carrière » délibéré de la prostituée à l'époque (comme certains le font aujourd'hui par exemple). Les spécialistes s'entendent pour dire qu'il est rigoureusement impossible à l'époque pour une femme du peuple, fut-elle excellente ouvrière et travailleuse acharnée, de subvenir seule et *honnêtement* à ses besoins de base. Les femmes qui refusent d'entrer en concubinage avec un homme ou de s'inscrire sous le signe de l'autorité masculine légale (père, mari, frère) sont, ni plus ni moins, condamnées à payer leur indépendance au prix de la prostitution. C'est dans cette mesure où il nous semble qu'il soit pertinent d'en parler, par défaut, comme d'une situation qui ressort d'une forme de violence sexuelle faites aux femmes. Alain Corbin s'est vu reprocher, avec justesse sans doute, d'avoir été parfois ambigu sur cette question dans ses premiers ouvrages, notamment dans *Les Filles de noce*, en supposant un pouvoir de libre arbitre féminin qui serait, à toute fin utile (du moins, pour la recherche), inexistant.

⁷⁹ Germinie, en plus de subir les avances de ses patrons, se fait violer, dans une scène très elliptique, par un autre domestique de la maison : « Il ne resta que Germinie et le vieux Joseph. Joseph était occupé dans une petite pièce noire à ranger du linge sale. Il dit à Germinie de venir l'aider. Elle entra, cria, tomba, pleura, supplia, lutta, appela désespérément...La maison vide resta sourde ». Plus tard, constatant qu'elle est « grosse », sa sœur lui demande « s'il n'y avait pas eu de violence, lui disant qu'il y avait des commissaires de police, des tribunaux, mais elle ferma les yeux devant l'idée d'étaler sa honte ». Edmond et Jules de GONCOURT, *Germinie Lacerteux*, Paris, Garnier-Flammarion, 1990, p. 86.

relève pas de l'invention et que la plupart des situations décrites dans les romans⁸⁰, quoiqu'elles puissent être parfois exagérées, semblent généralement tirées de l'observation du réel. Selon plusieurs historiens qui se sont intéressés à la domesticité, il est indéniable que les rapports sexuels (forcés ou non) avec les maitres sont monnaie courante et que le glissement de la domesticité à la prostitution est une situation extrêmement fréquente⁸¹. Aucune surprise alors que « la plupart » des collègues de la fille Élisabeth en maison close soit « des bonnes de la campagne, séduites et renvoyées par leurs maîtres⁸² ». Dans les faits, la précarité de la situation d'une domestique, la promiscuité forcée qu'elle doit entretenir avec les hommes qu'elle sert et les autres domestiques, en font une proie facile pour ceux qui souhaiteraient abuser d'elle⁸³. Dans une logique propre à l'époque et déjà évoquée par nous, la femme déjà *compromise* aura beaucoup moins de réticence à *instrumentaliser* sa sexualité pour se faire une position ou pour gagner un peu d'argent, ce qui fait dire à plusieurs, à la fin du siècle, qu'il n'existe guère plus de domestiques qui soient jolies, celles-ci étant toutes devenues filles par la

⁸⁰ Appelons-les les lieux communs de la représentation de la sexualité des domestiques dans le roman : compromission sexuelle suite à des menaces ou à du chantage de la part du maître, viol, initiation sexuelle du fils de la famille, bureau de placement aux méthodes questionnables (qui s'apparentent à une forme de proxénétisme), harcèlement sexuel de la part des autres domestiques...

⁸¹ Dans son grand ouvrage sur la prostitution *Les Filles de nocces*, Alain Corbin collige plusieurs données issues d'enquêtes menées sur la prostitution à l'époque. On apprend, par exemple, que sur 1251 filles publiques qui déclarent une profession à Marseille en 1881 (antérieure à la prostitution), 521 d'entre elles proviennent de la domesticité. En 1901, en Seine-et-Oise, c'est 25 % des répondantes qui se sont déplacées du travail domestique à l'amour vénal. Alain CORBIN, *Les Filles de noce*, *op.cit.*, p. 97-99.

⁸² GONCOURT, *La Fille Élisabeth*, *op.cit.*, p. 76.

⁸³ Alain Corbin consacre un article intéressant à « L'archéologie de la ménagère et les fantasmes bourgeois » dans son recueil d'essais sur le XIX^e siècle, *Le temps, le désir et l'horreur : essais sur le XIX^e siècle*, Flammarion, coll. « Champs », 1991, Paris, p. 167. Pour une étude complète et très fouillée sur la domesticité, il faut consulter Pierre GUIRAL et Guy THUILLIER, *La vie quotidienne des domestiques en France au XIX^e siècle*, Paris, Hachette, 1978.

force des choses⁸⁴. Celles qui s'y refusent deviennent parfois la risée des femmes plus « malines » qu'elles, celles qui savent faire plus d'argent et « s'amuser⁸⁵ ».

La nouvelle « Un fils » (1882) de Maupassant présente un modèle d'histoire assez typique autour de la servitude sexuelle des domestiques. Le narrateur intradiégétique raconte, après avoir disserté sur « le compte des femmes » que tout homme normal a « eues⁸⁶ », comment, plus jeune lorsqu'il voyageait en Bretagne, il fit dans une auberge la rencontre d'une « petite bonne » bretonne qu'il commença d'abord par « lutin[er] un peu⁸⁷ ». Un soir, lorsque cette dernière passe près de sa chambre, il l'agresse :

[...] sans réfléchir à ce que je faisais, plutôt par plaisanterie qu'autrement, je la saisis à pleine taille, et, avant qu'elle fût revenue de sa stupeur, je l'avais enfermée chez moi. Elle me regardait, effarée, affolée, épouvantée, n'osant crier de peur du scandale, d'être chassée sans doute par ses maîtres d'abord, et peut-être par son père ensuite⁸⁸.

Déjà, la narration circonscrit exactement la position précaire de la domestique prise dans une telle situation et invite le lecteur à s'apitoyer sur le sort de ces femmes qui n'ont d'autre choix que de succomber aux avances des maîtres sans quoi, souvent, elles se trouvent renvoyées. La dénonciation, d'autre part, entraînerait le déshonneur de la

⁸⁴ « En ce temps-là, la femme de chambre de ma mère était une des plus jolies filles qu'on pût voir, blonde, éveillée, vive, mince, une vraie soubrette, l'ancienne soubrette disparue à présent. Aujourd'hui, ces créatures-là deviennent tout de suite des filles [...] nous n'avons plus comme bonnes que le rebut de la race femelle, tout ce qui est épais, vilain, commun, difforme, trop laid pour la galanterie. » MAUPASSANT, « Le Fermier », p. 1499.

⁸⁵ « Quelqu'un parlait d'une bonne qui était assez bête pour ne pas vouloir faire la noce : ' elle a trente-cinq francs par mois. Dis donc, si ça lui plait...' ricanait Pied-Mou. » Eugène MONFORT, *op.cit.*, p. 963.

⁸⁶ « De dix-huit à quarante ans enfin, en faisant entrer en ligne les rencontres passagères, les contacts d'une heure, on peut bien admettre que nous avons eu des... rapports intimes avec deux ou trois cents femmes. Eh bien, mon ami, dans ce nombre êtes-vous sûr que vous n'en ayez pas fécondé au moins une, et que vous ne possédiez point [...] un chenapan de fils. » MAUPASSANT, « Un Fils », p. 286.

⁸⁷ Selon les mots mêmes du narrateur de cette histoire, les « servantes d'auberge [sont] généralement destinées à distraire [...] les voyageurs ». *Ibid.*, p. 288.

⁸⁸ MAUPASSANT, « Un fils », p. 287.

servante⁸⁹. Cette situation conflictuelle est l'une des plus récurrentes du roman naturaliste lorsqu'il aborde le sujet de la domesticité.

Le roman *Pot-Bouille* de Zola, charge littéraire contre l'hypocrisie du ménage bourgeois, présente ce genre de situation à répétition. Trublot, un ami de la famille Campardon, se fait une spécialité de *culbuter* les petites bonnes, jeunes et vieilles, belles ou laides, sans distinction. Il n'hésite pas non plus à confier, une fois seul entre hommes au bordel, que « la bonne est bien meilleure que la maîtresse ». Adèle *la souillon*, l'une de ses proies de prédilection, lui résiste un soir :

Vers quatre heures, Octave eut une distraction. Il entendit Adèle rentrer, puis Trublot la rejoindre, immédiatement. Une querelle faillit éclater. Elle se défendait : le propriétaire l'avait gardée, était-ce sa faute ? Alors Trublot l'accusa de devenir fière. Mais elle se mit à pleurer, elle n'était pas fière du tout. Quel péché avait-elle donc pu commettre pour que le Bon Dieu laissât les hommes s'acharner sur elle ? Après celui-là, un autre : ça ne finissait pas⁹⁰.

Le roman s'en prend à la complaisance des bourgeois, prompts à s'attaquer à la morale de leurs domestiques, qu'ils jugent grossiers, sales, immoraux, mais qui ne sont guère mieux eux-mêmes. Dans une personnification typique de la manière Zola, la maison bourgeoise, la grande image structurante du roman, dévoile ses secrets à Octave Mouret qui sait observer ses endroits cachés. L'escalier de service qui donne sur la cour intérieure laisse filtrer les bruits des cuisines et les odeurs délétères qui attestent la corruption morale de

⁸⁹ Dans *Notre cœur*, Élisabeth, la *petite bonne* d'hôtel, se confie à Mariolle, le personnage principal, et se plaint des brutalités de deux clients qui l'« ont prise pour une pas grand-chose ». Celui-ci l'enjoint à se plaindre au patron du cabaret. Inutile, lui dit-elle, puisque lui aussi profite d'elle. En bon samaritain, Mariolle se propose de l'employer à son service. Cet élan de compassion, comble de l'ironie, lui ouvre la porte et il en fait rapidement sa maîtresse officielle, situation tout à fait hors de l'ordinaire pour un homme du monde ... Du reste, la narration est très explicite à ce sujet : « C'est une femme. Toutes les femmes sont égales quand elles nous plaisent. [...] Qu'importe après tout ! [...] une femme a toujours, en vérité, la situation qu'elle impose par l'illusion qu'elle sait produire. » MAUPASSANT, *Notre cœur*, dans *Romans*, Gallimard, Paris, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1987, p. 1160, p. 1169.

⁹⁰ Émile ZOLA, *Pot-Bouille*, *op.cit.*, p. 312.

cette maison. Plus encore, le 6^e étage, traditionnellement réservé à la domesticité, grouille de bruits étranges le soir venu, d'histoires murmurées entre bonnes et cuisinières fort instructives à propos des maitres et de leurs *dégoutations* et de pas feutrés dans le corridor, dénonçant la présence des hommes qui passent d'une chambre à l'autre⁹¹.

Quelque vingt ans plus tard, Octave Mirbeau signe une de ses œuvres les plus subversives avec son *Journal d'une femme de chambre* (1900) aux accents dreyfusards et libertaires. Ce roman, écrit à la première personne sous forme du récit de vie d'une domestique, raconte les misères de Célestine, ballotée d'un maitre à l'autre dans une suite ininterrompue de compromissions sexuelles. La dénonciation de l'asservissement sexuel des soubrettes s'y exprime on ne peut plus clairement :

Quand il s'était assouvi, je redevais instantanément la créature impersonnelle, la domestique à qui il donnait des ordres et qu'il rudoyait de son autorité de maître, de sa blague cynique de gamin. Je passais sans transition de l'état de bête d'amour à l'état de bête de servage⁹².

Le roman propose une vision extrêmement négative de la domesticité comme essentiellement basée sur le service sexuel. L'équation entre les deux états sociaux est complète : les maitres sont des michés, les bureaux de placement et leurs propriétaires sont des maisons de passes dirigées par des mères maquerelles⁹³; de manière plus originale, il y a jusqu'à la dépersonnification des domestiques qui se voit dénoncée : « Nous autres, nous n'avons même pas le droit d'avoir un nom à nous... parce qu'il y a,

⁹¹ Pour Alain Corbin, « le sixième étage devient le lieu géométrique des fantasmes du mâle de la bourgeoisie. Espace de voyeurisme et de séduction mais aussi de promiscuité et de crime ou s'élabore une confuse sociabilité prolétarienne, (les écrivains) proposent l'image effrayante et délicate de l'insécurité du sommeil féminin. » *Le Temps, le désir et l'horreur*, op. cit. p. 86.

⁹² Octave MIRBEAU, *Le Journal d'une femme de chambre*, op. cit., p. 326.

⁹³ « [Q]ue sont donc les bureaux de placement et les maisons publiques, sinon des foires d'esclaves, des étales de viande humaine » (*ibid.*, p. 96).

dans toutes les maisons, des filles, des cousines, des chiennes, des perruches qui portent le même nom que nous⁹⁴ ».

Dans *Une Vie* (1883), en s'intéressant à l'adultère, Maupassant affleure encore au passage la problématique de la domestique faisant office de partenaire charnelle pour pratiquer une sexualité de substitution (prémaritale dans ce cas). Rosalie, prise par Julien, son maître, le soir de sa première visite et régulièrement par la suite à son retour de voyage de noces, tombe enceinte et peine à s'expliquer lorsqu'elle est découverte par sa maîtresse Jeanne : « J'ai pas osé crier pour pas faire d'histoire. Il s'est couché avec mé ; j'savais pu c'que j'faisais çu moment-là ; il a fait c'qu'il a voulu. J'ai rien dit parce que je le trouvais gentil !... ». Le père de Jeanne, très en colère et prêt à tuer son gendre, est rappelé à la raison par le curé :

« Voyons, monsieur le Baron, entre nous, il a fait comme tout le monde. En connaissez-vous beaucoup, des maris qui soient fidèles ? » Et il ajouta, avec une bonhomie malicieuse : « Tenez, je parie que vous-même vous avez fait vos farces. Voyons, la main sur la conscience est-ce vrai ? » Le baron s'était arrêté, saisi, en face du prêtre qui continua : « Eh ! Oui, vous avez fait comme les autres. Qui sait même si vous n'avez jamais tâté d'une petite bobonne comme celle-là. Je vous dis que tout le monde en fait autant. Votre femme n'en a pas été moins heureuse ni moins aimée, n'est-ce pas⁹⁵ ? ».

Autre morale cynique ici chez Maupassant : il est dans l'ordre des choses que les maîtres profitent des bonnes, le curé lui-même y donne son assentiment. N'en demeure pas moins que Maupassant expose cette situation avec une rare constance dans son œuvre et que loin de la présenter comme banale, il tend à la dénoncer quelques fois directement, sinon s'en sert pour aborder des problématiques connexes : irresponsabilité masculine, infidélité coupable des maris, misère sexuelle de l'homme qui cherche à se *soulager*... Le

⁹⁴ *Ibid.*, p. 309. À ce propos, il faut rappeler que les domestiques, comme les filles d'ailleurs, se font souvent donner des noms d'emprunts génériques.

⁹⁵ MAUPASSANT, *Une vie*, p. 78

fait enfin qu'il existe des clichés aussi précis à propos de la représentation de l'asservissement sexuel des domestiques dans le roman naturaliste en dit long sur le genre de services que les maîtres attendaient d'elles⁹⁶.

La nuit de noces et le viol légal. Un autre des principaux angles par lequel est envisagée la violence sexuelle faite aux femmes dans la littérature fin-de-siècle réside, étonnamment, dans la sexualité maritale⁹⁷.

Dans notre *Notre Cœur*, l'héroïne, mal mariée avec « un vaurien de bonnes manières, un [...] tyran domestique » doit « subir les exigences, les duretés, les jalousies, même les violences de ce maître intolérable » qu'est son époux et est portée tout naturellement à l'adultère lorsqu'elle se décide à la « révolte devant cette révélation de la vie conjugale⁹⁸ ». L'épouse malheureuse en ménage, personnage récurrent chez Maupassant, aura ou bien un amant ou développera tôt ou tard, comme la prostituée d'ailleurs, une aversion pour l'homme et sa « brutalité [...] révoltante », décrit souvent comme un maniaque, plein d'« exigences inattendues⁹⁹ ». La question du « viol légal »,

⁹⁶ En guise de synthèse, voici encore Huysmans qui appuie la vocation religieuse chez les femmes du peuple pour une raison étonnante, et reprend au passage les principaux lieux communs de la misère sexuelle des domestiques : « si elles n'avaient pas été recueillies par le Christ, elles seraient devenues quoi, ces malheureuses ? Mariées à des pochards et martelées de coups ; ou bien servantes dans des auberges, violées par leurs patrons, brutalisées par les autres domestiques, condamnées aux couches clandestines, vouées au mépris. » Joris-Karl HUYSMANS, *En route*, Gallimard, coll. « Folio classique », 2017, p. 128.

⁹⁷ Dans son *Histoire du flirt*, Fabienne Casta-Rosaz consacre un long développement à la question du viol légal, en s'appuyant principalement sur le roman *Une vie* de Maupassant, et titré « Ne commencez jamais votre mariage par un viol » dans Fabienne Casta-Rosaz, *Histoire du flirt*, Paris, Grasset, 2000, p. 9-25.

⁹⁸ MAUPASSANT, *Notre cœur*, p. 1034.

⁹⁹ Dans la nouvelle « Les caresses », une femme écrit à son amant pour le prévenir du dégoût qu'elle ressent à propos des « sens » : « les sens ignobles, sales, révoltants, brutaux ». MAUPASSANT, « Les Caresses », p. 687. L'épouse honnête conçoit systématiquement les choses de la sexualité comme des pratiques dégoûtantes ; « froide de sens », elle ne voit « dans les transports autorisés par l'Église qu'une

indissociable de l'obsession du siècle pour l'éducation des jeunes filles, se décline toujours plus ou moins ainsi : « une jeune fille élevée dans le rêve des tendresses futures et dans l'attente d'un mystère inquiétant, deviné indécent et gentiment impur, mais distingué, devait demeurer bouleversée quand la révélation des exigences du mariage lui était faite par un rustre¹⁰⁰ ». Raison pour laquelle tout le monde s'entend, romanciers comme praticiens¹⁰¹, pour enjoindre aux maris de modérer leurs ardeurs au début de la vie conjugale. La formule, très courante, s'exprime partout comme un axiome relevant de la sagesse populaire, un dicton que nul n'est tenu d'ignorer : « Il ne faut pas trop aimer sa femme, parce qu'alors on fait des bêtises ; on se trouble, on devient en même temps niais et brutal. [...] Si on perd la tête le premier soir, on risque fort de l'avoir boisée un an plus tard¹⁰² ». Les exemples ne manquent pas de personnages féminins dégoûtés à jamais de la sexualité à cause de maris trop raides dans leurs amorces. Le mal étrange de l'épouse d'*En Rade*, laquelle refuse le lit conjugal à son époux, est expliqué par les « imprévoyantes approches du mari » lors des premiers temps du mariage¹⁰³.

convention répugnante, une saleté pénible ». HUYSMANS, *En ménage*, dans *Romans I*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2005 [1881], p. 334.

¹⁰⁰ *Notre cœur*, p. 1036.

¹⁰¹ Alain Corbin, dans un article traitant des *petits guides à l'intention des époux* qui prolifèrent à cette époque, rappelle que les médecins « accordent une grande importance à la nuit de noces. Ils sont hantés, surtout vers la fin du siècle, par ce que le docteur Coriveaud décrit comme « le rut sauvage », l'assaut de l'« homme instinctif dans toute la férocité du terme » ; bref, par la crainte du « viol conjugal ». Alain CORBIN, « La petite bible des jeunes époux », dans *Le Temps, le désir et l'horreur*, op.cit., p. 181-182.

¹⁰² MAUPASSANT, « La Fenêtre », p. 643. Alain Corbin rapporte des discours tout à fait similaires dans les manuels médicaux : « L'homme doit, en cette circonstance, éviter les « efforts violents », les « mouvements brusques et peu ménagés ». Il lui faut, en permanence, « proportionner les plaisirs aux forces, à l'énergie », éviter la quête des scores et toute forme de vanité, accepter la diminution des performances au fil des nuits, prendre garde à l'irritation éventuelle des organes génitaux, voire à la déchirure de la muqueuse du gland ». *Histoire de la virilité*, op. cit. p. 23.

¹⁰³ HUYSMANS, *En rade*, dans *Romans I*, op.cit., p. 832.

La solution, après bien sûr la prudence qui est requise des maris, viendrait également d'une éducation moins chaste pour les jeunes filles. L'éducation sévère de la fille bourgeoise est une des grandes préoccupations sociales du XIX^e siècle. Celle-ci, vue comme le fer-de-lance dans la lutte contre la démoralisation de la société, est alternativement dénoncée comme trop leste ou encore trop sévère. Susceptible d'être corrompue par la lecture de mauvais romans – on retrouve ici le sujet qui fit la fortune de *Madame Bovary* –, la jeune fille de bonne famille est soigneusement tenue dans l'ignorance des mystères de la sexualité jusqu'à son mariage. Dans *Pot-Bouille*, le père de la famille Vuillaume se félicite de l'excellente et très chaste éducation de sa fille qui « n'avait pas encore lu un seul roman, à dix-huit ans passés¹⁰⁴ ». Zola nous montre aussi l'exclusion systématique des jeunes filles après les repas, les conversations *entre adultes* ayant généralement lieu lors du dessert.

Si la jeune fille de bonne famille est tenue à l'écart des choses de la sexualité, le jeune homme du XIX^e siècle, lui, peu importe son milieu, est très loin d'arriver à l'alcôve avec la même chasteté que son épouse. Pratique initiatique rituelle¹⁰⁵, la virée au bordel entre collégiens fait partie des grandes étapes de la « formation virile¹⁰⁶ ». D'où la hantise justement que l'homme, déjà rompu aux ébats sexuels dans les bordels, ne corrompe la femme en confondant en quelque sorte les *registres sexuels* que les situations différentes imposent.

¹⁰⁴ ZOLA, *Pot-Bouille*, *op.cit.*, p. 98.

¹⁰⁵ Dans *Le Surmâle* de Jarry, un personnage en parle exactement dans ces termes : « quand il en vint à connaître les filles – ce qui est rituel après le baccalauréat de rhétorique [...] », p. 57.

¹⁰⁶ Voir *Histoire de la virilité*, Chapitre II, p. 127 et chapitre IV, p. 137 dans Anne-Marie SOHN, « *Sois un Homme* » : la construction de la masculinité au XIX^e siècle, Paris, Seuil, coll. « L'univers historique », 2009, p. 137.

Le roman dialogué de Gyp¹⁰⁷ *Autour du mariage* aborde toutes ces questions de façon très explicite et offre un genre de synthèse autour des stéréotypes qui marquent la représentation des misères conjugales féminines. La jeune Paulette, restée innocente jusqu'au mariage, se donne des airs de coquette et prétend en savoir « aussi long » que sa mère lorsque celle-ci tente de la prévenir. Le mari, pour sa part, ancien viveur, comprend rapidement qu'il n'a pas épousé la jeune fille pure qu'il croyait¹⁰⁸. Rapidement dégoûtée par la sexualité conjugale qu'elle évite à tout prix, la jeune Paulette préfère entretenir autour d'elle une petite cour de soupirants plus jeunes que son mari et rendre celui-ci fou de jalousie.

La nuit de noces, si décisive dans les mentalités de l'époque, est à la fois redoutée et attendue par les jeunes filles. Les conseils parentaux donnés la veille font figure de passage obligé dans la perte d'innocence de la pucelle. Les parents, embarrassés et attristés, y vont de conseils plus ou moins optimistes : « Bon courage ! » dit un père qui ne veut « pas avoir l'air de pleurer », en parlant à sa fille comme si elle allait se « faire arracher une dent¹⁰⁹ ». Dans *Pot-Bouille*, à Berthe qui s'apprête à consommer son mariage la nuit de ses noces, les dames ne trouvent rien d'autre à lui dire que de lui souhaiter « plus de chance » qu'elles en ont eu¹¹⁰. Les blagues grivoises, qui sont de

¹⁰⁷ Sybille Riquetti de Mirabeau (Gyp), *Autour du mariage*, Paris, Calmann Lévy Éditeur, 1890.

¹⁰⁸ Dans un chapitre humoristique titré *mauvaises lectures* la petite Paulette détaille à son mari effaré ses livres favoris : *Ma tante en Vénus*, *Choses d'amours*, *Les liaisons dangereuses*, *Dinah-Samuel* et *La Vénus rustique* de Maupassant surtout.

¹⁰⁹ MAUPASSANT, « Enragée », p. 678.

¹¹⁰ ZOLA, *Pot-Bouille*, *op.cit.*, p. 200.

coutume aux noces, n'ont rien non plus pour rassurer la jeune épouse¹¹¹. Emma Bovary supplie son père pour qu'« on lui épargn[e] les plaisanteries d'usage¹¹² ». Dans *La Terre*, la scène des noces paysannes apparaît comme un moment de célébration où gauloiserie, ivresse et mangeailles permettent de délier les langues. On presse le marié pour qu'il boive plus de café, boisson susceptible de lui donner « du nerf » pour la nuit qui l'attend. Les épouses, évidemment circonspects, sont alors dépeintes dans toute leur fragilité et leur innocence, ce qui ne manque évidemment pas d'égayer encore plus les convives.

Lorsque les récits, qui se contentent généralement de passer sous ellipse ces scènes, s'attardent à raconter concrètement la nuit de noces, c'est invariablement pour en faire un moment d'incompréhension et de profonde angoisse pour la femme¹¹³. Dans la nouvelle « Enragée? » c'est avec humour qu'une nouvelle épouse raconte, dans une lettre à sa meilleure amie, la déconvenue et le traumatisme de son voyage de noces. Dans l'introduction de sa missive, elle commence par regretter que sa mère, à l'instar de la mère de Paulette dans *Autour du Mariage* de Gyp auquel le texte fait explicitement référence, ne l'ait pas dument prévenue de ce qui l'attendait¹¹⁴. Après avoir retardé

¹¹¹ Voir le chapitre VII de *L'Assommoir* pour une scène de ce genre. Cette dernière est particulièrement intéressante pour les chansons grivoises qu'on peut y lire. Le livre *Chanson, sociabilité et grivoiserie au XIX^e siècle* de Marie-Véronique Gauthier offre une réflexion extrêmement pertinente sur les pratiques festives (chansons, alcools, grivoiseries), toutes choses que le siècle juge constitutives de l'esprit national (gauloiserie). Marie-Véronique GAUTHIER, *Chanson, sociabilité et grivoiserie au XIX^e siècle*, Paris, Aubier, 1992.

¹¹² FLAUBERT, *Madame Bovary*, Paris, Le Livre de Poche, 2016 [1857], p. 89.

¹¹³ Dans *Une vie*, la scène est rapportée sur un mode tragique : « Il la saisit à bras-le-corps, rageusement, comme affamé d'elle ; et il parcourait de baisers rapides, de baisers mordants, de baisers fous toute sa face et le haut de sa gorge, l'étourdissant de caresses. Elle avait ouvert les mains et elle restait inerte sous ses efforts, ne sachant plus ce qu'elle faisait, ce qu'il faisait, dans un trouble de pensée qui ne lui laissait rien comprendre. Mais une souffrance aigue la déchira soudain ; et elle se mit à gémir, tordue dans ses bras, pendant qu'il la possédait violemment. » *Une vie*, p. 69.

¹¹⁴ « [S]i ma mère m'avait dit, comme Mme d'Hautretan à sa fille : 'Ton mari te prendra dans ses bras... et...' je n'aurai certes pas répondu comme Paulette en éclatant de rire : 'Ne va pas plus loin maman... je

longuement, au grand déplaisir du mari, le moment d'entrer à l'hôtel, l'homme saisit sa chance et oublie toute prévenance. La jeune épouse, se croyant attaquée par un fou, est prise de panique :

Je crus qu'il avait perdu la tête. Puis, la peur m'envahissant, je me demandai s'il voulait me tuer. Quand la terreur vous saisit, on ne raisonne pas, on ne pense plus, on devient fou. En une seconde je m'imaginai des choses effroyables. Je pensai aux faits divers des journaux, aux crimes mystérieux, à toutes les histoires chuchotées de jeunes filles épousées par des misérables ! Est-ce que je le connaissais cet homme ? [...] Je courus à la porte, je tirai les verrous et je m'élançai, presque nue, dans l'escalier.

Les employés de l'hôtel, d'abord en émoi, se font expliquer la chose par le mari mécontent et s'en suit une rigolade générale : « on se battait, on criait ; puis on a ri, mais ri comme tu ne peux pas croire. Toute la maison riait, de la cave au grenier. J'entendais dans les corridors de grandes fusées de gaité, d'autres dans les chambres au-dessus¹¹⁵ ».

Quand la femme n'est pas tout de suite traumatisée par l'apprentissage de ce que sont les *devoirs conjugaux*, elle ne tarde pas à le devenir suite aux assauts répétés du mari. Les épouses sont rarement présentées comme étant très enthousiastes par rapport à la sexualité conjugale, cette « abominable corvée » qu'elles acceptent avec « résignation¹¹⁶ », ces « inhabiles tendresses » qu'elles « subi[ssent] » avec plus ou moins d'entrain¹¹⁷. C'est avec humour encore que la nouvelle « La confidence » nous présente la « petite baronne de Grangerie », excédée par les pressantes avances de son mari :

Enfin, il était très amoureux de moi... très amoureux... et il me le prouvait souvent, trop souvent. Oh ! ma chère, en voilà un supplice que d'être... aimée par un homme grotesque... Non, vraiment, je ne pouvais plus... plus du tout... c'est comme si on vous arrachait une dent

sais tout ça aussi bien que toi, va...' Moi je ne savais rien du tout, et maman, ma pauvre maman que tout effraye, n'a pas osé effleurer ce sujet délicat. » MAUPASSANT, « Enragée ? » *op.cit.*, p. 677.

¹¹⁵ MAUPASSANT, « Enragée ? », p. 677-682.

¹¹⁶ ZOLA, *Pot-Bouille*, *op.cit.*, p.167.

¹¹⁷ HUYSMANS, *En ménage*, *op.cit.*, p. 339.

tous les soirs... bien pis que ça, bien pis ! Enfin figure-toi dans tes connaissances quelqu'un de très vilain, de très ridicule, de très répugnant, avec un gros ventre – c'est ça qui est affreux –, et de gros mollets velus. Tu le vois, n'est-ce pas? Eh bien, figure-toi encore que ce quelqu'un-là est ton mari... et que... tous les soirs... tu comprends. Non, c'est odieux !.... Odieux !... [...] Il devrait y avoir une loi pour protéger les femmes dans ces cas-là. – Mais figure-toi ça, tous les soirs... Pouah! Que c'est sale¹¹⁸ !

Cette loi, appelée la *loi Naquet*, fut justement adoptée l'année précédant la publication de cette nouvelle et réhabilite le divorce entre époux suivant certaines conditions précises. Fréquemment évoquée dans l'œuvre de Maupassant, l'écrivain en fut un promoteur puis un défenseur assumé¹¹⁹. S'il n'hésite pas à ridiculiser les épouses trop chastes qui se défilent à leurs devoirs conjugaux¹²⁰, il est absolument catégorique quant à leur droit au divorce et plus direct encore par rapport à la dénonciation de la violence conjugale. Il est de ceux pour qui « celui qui lève la main sur une femme, pour n'importe quel motif, en quelque occasion que ce soit, n'est jamais qu'un pleutre, un goujat et une brute ». Il se pose fréquemment en sympathie « pour la femme qui tombe contre le marié qui tue¹²¹ » dans les nombreux cas de crimes passionnels qui font la manchette à cette époque. Bien que cela semble aller de soi, la défense de la femme adultère contre le cocu violent (ou meurtrier) est une position plutôt progressive pour l'époque¹²². On pense, par exemple, à

¹¹⁸ MAUPASSANT, « La Confiance », p. 1287. Il y en aurait long à dire sur l'usage, très fréquent à l'époque, des points de suspensions allusifs. Voir ANGENOT, *Le Cru et le faisandé*, chap. IV.

¹¹⁹ Il la mentionne nommément dans la nouvelle « La revanche », la défend dans plusieurs chroniques : « Les Trois cas », « Le Divorce et le théâtre » (dans *Chroniques*, t. 2) et dans « Le Préjugé du déshonneur » dans *Chroniques*, t. 1.

¹²⁰ L'œuvre, sinon l'époque plus globalement, montre une tendance assez marquée à présenter l'épouse comme une profiteuse. Elle se marie à un bourgeois ventru, imbécile mais fortuné, se refuse à lui et le trompe avec un galant plus attirant, un *audacieux*.

¹²¹ MAUPASSANT, *Chroniques*, t. 1, p. 161, p. 229.

¹²² Nous reviendrons plus amplement sur le tapage énorme que suscita la pièce de Dumas fils *L'Ami des femmes* qui se concluait justement par les célèbres mots « Tue-là! ». Quoiqu'ils fussent très proches amis, Maupassant se désolidarisa quelque peu de Dumas sur la question *féministe*, terme qui fut justement, selon plusieurs, inauguré au plus fort de la controverse alors qu'il publiait son pamphlet *L'Homme-Femme; réponse à M. Henri D'Ideville*, Paris, Michel Lévy Frères, 1872.

Proudhon qui énumère dans *La Pornocratie* pas moins de six cas de figure où il est parfaitement légitime qu'un mari tue sa femme, parmi lesquels, bien entendu, le cocufiage au premier rang¹²³. La nouvelle « Le testament », narrée par le fils illégitime d'une femme « épousée par calcul, puis méprisée, méconnue, opprimée, trompée sans cesse par son mari » fait de l'épouse violentée une héroïne face au mari grossier. Son testament, qui révèle les conditions inhumaines de son ménage, « est une des choses les plus belles, les plus loyales, les plus grandes qu'une femme puisse accomplir¹²⁴ ». L'œuvre de Maupassant, plus que celle de n'importe quel de ses contemporains peut-être, abonde en figure d'épouses indépendantes, intellectuellement puissantes, qui refusent les conditions iniques du mariage et de la société patriarcale. Le personnage, par exemple, de Madame Forestier, génie journalistique qui écrit dans l'ombre des hommes qu'elle fréquente, est aussi puissante par le contrôle qu'elle exerce sur son corps, qu'elle n'entend pas donner à n'importe qui et à n'importe quel prix.

Conscient des contradictions et des injustices inhérentes à la pensée de l'époque sur le mariage et l'adultère, l'écrivain les prend de front pour les déconstruire et montrer leur ridicule :

Il est admis, parfaitement admis par tous, que la femme seule est tenue rigoureusement à ses devoirs. Quant à l'homme, il serait considéré comme un niais s'il ne continuait pas,

¹²³ « Cas où le mari peut tuer sa femme, selon la rigueur de la justice paternelle : 1° adultère ; 2° impudicité ; 3° trahison ; 4° ivrognerie et débauche ; 5° dilapidation et vol ; 6° insoumission obstinée, impérieuse, méprisante. L'homme, époux, a droit de justice sur sa femme ; la femme n'a pas droit de justice sur le mari. » Cette œuvre de Proudhon, l'une de ses dernières, d'une violence misogyne terrifiante, est très instructive pour prendre le pouls de la réaction qui émerge à la fin de siècle face à la transformation des rôles sociaux et à l'apparition du féminisme. PROUDHON Pierre-Joseph, *La Pornocratie ou les Femmes dans les Temps modernes*, Londres, Forgotten Books, 2017, p. 203.

¹²⁴ MAUPASSANT, « Le Testament », p. 431-432.

après le mariage comme avant, son rôle d'homme galant [...]. Je signale seulement, après dix mille autres, cette odieuse anomalie¹²⁵.

Ce qui lui fait aussi dire que le mariage, tel qu'il était conçu avant la loi sur le divorce, était une institution injuste et immorale¹²⁶.

Ce vaste sujet, qui va de la misère sexuelle féminine dans le mariage jusqu'aux affres de la nuit de noces, est souvent évoqué comme la question du *viol légal*. C'est un angle que prioriseront longtemps les luttes féministes, jusqu'à Simone de Beauvoir dans le *Deuxième Sexe*¹²⁷.

Conclusion de section. En s'attachant à condamner les violences sexuelles que subissent les femmes (nous l'avons montré ici dans son œuvre sous quatre angles particuliers, c'est-à-dire la dénonciation du viol en temps de guerre, la violence sexuelle faite aux prostituées, l'asservissement sexuel des domestiques ainsi que la condamnation de l'institution du mariage en tant que forme d'oppression sexuelle exercée sur l'épouse), Maupassant est bien, et peut-être malgré lui, un formidable baromètre pour comprendre la modification des sensibilités qui s'opère à son époque. De façon quelquefois très originale, il parvient à problématiser des enjeux relatifs aux inégalités entre les genres sans toutefois épouser, pour l'essentiel ou voire carrément pas du tout, les principaux postulats du premier féminisme. Pour le dire simplement, le nouvelliste n'emprunte pas

¹²⁵ MAUPASSANT, *Chroniques*, t. 1, p. 332.

¹²⁶ « Le droit exclusif de propriété exercé sur un être égal à nous constitue une sorte d'esclavage, détruit en partie le libre arbitre de cet être, attente en tout cas d'une façon flagrante à l'intégrité de sa liberté. » *Ibid.* p. 334.

¹²⁷ Dans sa réponse *féministe* à *L'Homme-Femme* d'Alexandre Dumas fils, sur lequel nous reviendrons plus longuement, Émile de Girardin consacre un long plaidoyer contre le « droit au viol entre époux », p. 27.

particulièrement les balises d'un discours militant ou engagé¹²⁸. Assez curieusement, tout se passe comme si c'était le souci de rendre la misère vécue, sous toutes ses formes, qui l'amenait à traiter aussi souvent des violences sexuelles faites aux femmes.

La nouvelle *Madame Baptiste* consacre cette logique d'abord empathique qui semble animer son propos. Une jeune fille, d'origine bourgeoise en campagne, est violée par un valet alors qu'elle n'a que douze ans. Elle devient, pour tout le monde, une réprouvée « marquée d'infamie, isolée, sans camarade, à peine embrassée par les grandes personnes qui auraient cru se tacher les lèvres en touchant son front ». Insistant sur la solitude et la douleur qu'entraîne son rejet social, le texte ne fait pas l'économie d'un certain *pathos* : « La petite Fontanelle demeurait isolée, éperdue, sans comprendre ; et elle se mettait à pleurer, le cœur crevant de chagrin [puis] elle courait se cacher la figure, en sanglotant, dans le tablier de sa bonne ». Miraculeusement épousée par un ancien viveur de la ville, la jeune fille est, momentanément, « purifiée par la maternité » aux yeux des paysans. C'est avant la fête patronale au village où survient une scène qui en fait à nouveau la risée publique. Devenue folle, elle se suicide dans la rivière. Et le narrateur d'ajouter que « c'est peut-être ce qu'elle avait de mieux à faire dans sa position. Il y a des choses qu'on n'efface pas¹²⁹ ». Nous l'aurons compris, c'est encore une morale typiquement maupassantienne, avec tous les ingrédients qu'on lui connaît : empathie pour les victimes, dénonciation de l'hypocrisie générale, mais conclusion fataliste et résignée, qui marque

¹²⁸ Pour reprendre la remarque d'Hubert Juin, préfacier des chroniques de Maupassant, la pensée largement critique et souvent irrévérencieuse de l'auteur s'apparenterait à de « l'anarchisme de salon ». C'est là certainement un début d'explication pour saisir la constance du procédé moral de l'écrivain qui consiste à dénoncer dans un premier temps puis à relativiser par un fatalisme résigné en guise de conclusion.

¹²⁹ MAUPASSANT, « Madame Baptiste », p. 456-457, p. 459.

une forme d'immobilisme dans la prise de position; le problème est soulevé, mais la réflexion se refuse généralement à aller plus loin.

Chapitre III : Érotisation et banalisation de la violence sexuelle

La complexité du rapport intellectuel qu'entretient Maupassant avec la place des femmes dans la société fait de son œuvre une des plus riches du naturalisme à ce point de vue. Le fait qu'il porte un regard sensible et compatissant sur la condition féminine, et plus particulièrement même sur la vulnérabilité sexuelle des femmes, n'exclut pas tout un autre versant de sa réflexion personnelle qui tend à banaliser la violence sexuelle faite aux femmes, à l'érotiser, voire carrément à la légitimer. C'est ce sur quoi il convient maintenant de se pencher.

Inconstance ontologique et illisibilité du désir féminin. La nouvelle *Le Verrou* nous servira de point de départ, car elle rassemble plusieurs éléments permettant d'illustrer comment s'opère, d'une part, la déconstruction de la *fiabilité féminine* ainsi que la représentation du désir féminin comme indéchiffrable, deux angles que nous prioriserons d'abord ici. La nouvelle s'ouvre sur un dîner de « vieux garçons endurcis », sorte de club misogyne de célibataires « décidés à ne jamais prendre femme », alors que ceux-ci s'appêtent, après avoir bien mangé, à confesser les traditionnels récits érotiques qu'il convient de se raconter entre hommes. L'un des convives se propose de narrer une histoire de sa jeunesse, « [sa] première femme du monde », histoire placée donc sous le signe de l'inexpérience juvénile ce qui, dans le contexte, prend tout son intérêt. Le texte multiplie d'ailleurs les termes renvoyant à ce manque d'expérience de la part du narrateur : « timidité », « plus rouge qu'une tomate », « sans l'audace nécessaire », celui-ci admet ne pas savoir « comment [s]'y prendre, ni par où commencer ». La femme, de son côté, se montre alternativement intéressée et répulsive. Les signes physiques qu'elle envoie ne manquent pas, nonobstant sa maladresse, de mettre le jeune narrateur sur une

piste : elle lui prend la main, la sert fort, la pose près de sa poitrine. Mais, en apparente contradiction avec ce qu'elle fait, quand le jeune homme tente de timides avances, elle le repousse énergiquement : « – Ah çà, que faites-vous, jeune homme, vous êtes indécent et malappris¹³⁰ ».

Le texte, assez subtilement, sème des indices qui commandent une lecture misogyne sans équivoque. Malgré son refus verbal, on nous laisse entendre que c'est le corps de la femme qui parle en vérité, et que c'est lui qui commande. Son peignoir « considérablement ouvert, ouvert comme une porte d'église quand on sonne la messe¹³¹ » place bien le ton. Lorsqu'elle lui prend la main pour l'approcher de la « grasse doublure de son cœur », elle échappe « un soupir demi-pâmé » révélateur, un de « ces soupirs qui viennent d'en bas ». Clin d'œil ironique ici à une tradition médicale fantaisiste déjà largement dépassée à l'époque, il faut sans doute comprendre que les organes génitaux de la femme, doués d'une mystérieuse agentivité, s'expriment à sa place¹³². Continuant dans cette veine grivoise, un peu plus loin, lors d'un autre rendez-vous, lorsque le jeune homme lui signale qu'il n'a pas de feu dans sa cheminée pour la tenir au chaud, elle rétorque que : « ça ne fait rien » puisqu'elle « en [a] ». Ici, c'est plutôt

¹³⁰ MAUPASSANT, « Le Verrou », p. 335.

¹³¹ Le titre de la nouvelle, sans doute à double entente, est d'abord à mettre en relation avec la chute finale ; alors que le narrateur parvient enfin à posséder la femme pendant toute une nuit d'extase, le lendemain matin son propriétaire, le concierge et un fumiste (spécialiste des cheminées) entrent dans le logis dont le verrou n'était pas poussé. Dans une autre acception, il est possible de voir la métaphore récurrente de la porte et l'opposition ouverture-fermeture (le peignoir, la cheminée bouchée, la femme se cache dans une armoire, elle insiste pour qu'il ferme les volets et les rideaux, au matin le soleil s'immisce par une « fenêtre grande ouverte ») comme particulièrement signifiante. La *morale* de l'histoire, en quelque sorte, semble dire qu'il faut parfois savoir faire *sauter le verrou*...

¹³² La croyance, si tant est que la chose fût jamais prise au sérieux, à propos de l'*utero pensate* postulant que l'utérus, une sorte d'animal tyrannique et migrateur niché dans le ventre de la femme, serait apte à prendre des décisions à sa place, daterait de la Renaissance.

le rapprochement, courant à l'époque, entre le foyer et le vagin qui opère. Blague à part, tout dans cette histoire invite à discréditer le refus verbal de la femme au profit des signes physiques de son consentement. Jugée elle-même inapte à saisir ses propres désirs, il faudra que l'expérience du séducteur aguerri, ici le narrateur qui commente sa propre histoire, dicte d'outrepasser son refus pour contenter d'abord la femme qui parle en elle, c'est-à-dire sa *matrice*.

Cette vision des choses radicalement misogyne va beaucoup plus loin que l'idée d'une fonction phatique, ritualisée, du refus, que nous explorerons bientôt, en ce qu'elle inhabilite la femme à exercer son consentement. Enfin, il n'est pas anodin que cette histoire soit placée sous le patronage de Schopenhauer, appuyée aussi à grand renfort de citations latines et d'appel à l'autorité poétique de Vigny¹³³. De façon assez intéressante, on remarque que le discours sur l'inconstance féminine chez Maupassant procède la plupart du temps d'un appel à l'autorité ou à la tradition. Vigny ou Schopenhauer¹³⁴, mythe biblique ou citation d'anciens poètes, le recours à l'intertextualité pour asseoir l'argumentaire misogyne a toutefois moins pour avantage de légitimer la parole, il nous semble, que de s'économiser des explications fastidieuses.

¹³³ L'une des citations favorites de Maupassant, fréquente dans son œuvre, est tirée du poème *La colère de Samson*, véritable bréviaire des misogynes fin de siècle. « Toujours ce compagnon dont le cœur n'est pas sûr, / La Femme, enfant malade et douze fois impur! » Alfred de VIGNY, *Œuvres poétiques*, Garnier-Flammarion, 1978, p. 108.

¹³⁴ L'influence du philosophe allemand est extrêmement prégnante sur la pensée naturaliste de l'époque. Il faut consulter l'excellent livre de René-Pierre COLIN, *Schopenhauer en France : un mythe naturaliste*, Presses universitaires de Lyon, 1979.

La vaste entreprise culturelle de déconstruction de la fiabilité féminine ne date certainement pas de la fin du XIX^e siècle et on remonterait en vain l'histoire livresque pour en retrouver l'origine exacte tant l'argumentaire est vieux et solidement ancré dans l'histoire des idées en occident¹³⁵. La fin-de-siècle n'est pas en reste et mobilise quelquefois, comme Maupassant, cet argumentaire en complémentarité justement à une réflexion sur le consentement pour invalider la prise de décision de la femme par rapport à son corps. Plusieurs personnages féminins du nouvelliste se font d'ailleurs le support de discours les discréditant elles-mêmes¹³⁶, ce qui ne manque pas d'ironie considérant la réputation de fin *psychologue de la femme* qu'on lui prêtait.

Une autre déclinaison de cette logique est visible dans certains récits maupassantiens où l'on s'efforce de rendre impénétrable le désir féminin non plus seulement à cause de l'inconstance féminine ou de sa duplicité, mais aussi suivant une mauvaise compréhension des codes de la séduction du côté de l'homme, qu'on présume un peu bourru, mais somme toute bien intentionné. La nouvelle « Ce cochon de Morin », illustrée en page couverture de notre thèse¹³⁷, développe cette idée avec humour. Morin, stéréotype du petit bourgeois de province, ventru, idiot et médiocre, se rend à Paris pour un voyage d'affaires¹³⁸. Dans le train¹³⁹, il se retrouve seul avec une jeune femme et

¹³⁵ Un livre comme *Histoire de la misogynie* offre une exploration intéressante sur le sujet.

¹³⁶ « Nous sommes intuitives et illuminables, mais changeantes, impressionnables, modifiables par ce qui nous entoure. Si vous saviez combien je traverse d'états d'esprit qui font de moi des femmes si différentes, selon le temps, ma santé, ce que j'ai lu, ce qu'on m'a dit. » MAUPASSANT, *Notre cœur*, p.1045.

¹³⁷ *Album Maupassant*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 88.

¹³⁸ « Tu sais ce que sont, pour un commerçant de province, quinze jours de Paris. Cela vous met le feu dans le sang. Tous les soirs des spectacles, des frôlements de femmes, une continuelle excitation d'esprit. On devient fou. On ne voit plus que danseuses en maillot, actrices décolletées, jambes rondes, épaules grasses, tout cela presque à portée de la main, sans qu'on ose ou qu'on puisse y toucher. » MAUPASSANT, « Ce cochon de Morin », p. 446.

commence rapidement à fantasmer après un simple sourire de politesse de sa part. S'exhortant à l'audace et sans trop réfléchir, il se lance et tente de l'embrasser. Terrorisée, la jeune femme se débat et appelle à l'aide ; en moins de deux, le pauvre Morin se retrouve avec un procès d'outrage aux bonnes mœurs, sa femme le moleste et il devient la risée de sa petite ville de province. Labarbe, le narrateur intradiégétique de cette histoire, est appelé en renfort, en sa qualité d'homme influent, pour aller négocier une entente avec la famille. À sa première rencontre avec la plaignante, il confesse à son associé qu'il « commence à comprendre Morin ». Charmé par le sans-gêne de la jeune femme qui le « regardait en face, sans être troublée ou intimidée », décidément il « comprend que ce cochon de Morin se soit trompé ». S'en suit un échange assez révélateur sur les notions de consentement que l'histoire suggère :

- Voyons, mademoiselle, avouez qu'il était excusable, car, enfin, on ne peut pas se trouver en face d'une aussi belle personne que vous sans éprouver le désir absolument légitime de vous embrasser. Elle rit plus fort, toutes les dents au vent.
- Entre le désir et l'action, monsieur, il y a place au respect.
- La phrase était drôle, bien que peu claire. Je demandai brusquement :
- Eh bien, voyons, si je vous embrassais, moi, maintenant ; qu'est-ce que vous feriez ?
- [...] – Oh, vous, ce n'est pas la même chose¹⁴⁰.

Le lecteur d'aujourd'hui ne peut que s'étonner qu'un principe aussi simple que celui exprimé par la jeune fille puisse être « peu clair ». Après l'avoir embrassée par surprise, le jeune homme essuie quelques *récriminations* de circonstance et dit souhaiter « passer devant un tribunal pour la même chose que Morin » parce que « ce serait [...] une gloire d'avoir voulu [la] violenter ». Voyant qu'elle l'écoute avec intérêt, il s'enhardit à

¹³⁹ Morin ne peut s'empêcher de penser qu'« on raconte tant d'aventures de chemin de fer », *ibid.*, p. 447. De fait, le train, dans l'imaginaire de l'époque, évoque une ambiance vaguement érotique et on le suppose capable d'exciter les femmes, par sa continuelle vibration et ses mouvements brusques de va-et-vient en gare. Voir le développement dans Alain Corbin *et al.*, *Histoire de la virilité*, *op.cit.*, p. 137.

¹⁴⁰ MAUPASSANT, « Ce cochon de Morin », p. 449-450.

nouveau et l’embrasse passionnément. Nouveau recul et refus verbal explicite. Il triomphe enfin, un soir, à l’aide d’un stratagème convenu ; il entre dans sa chambre par surprise la nuit (comme dans *Un fils* d’ailleurs, que nous avons déjà évoqué) :

Alors je poussai doucement le verrou ; et, m’approchant sur la pointe des pieds, je lui dis : – J’ai oublié, mademoiselle, de vous demander quelque chose à lire. Elle se débattait ; mais j’ouvris bientôt le livre que je cherchais. Je n’en dirai pas le titre. C’était vraiment le plus merveilleux des romans, et le plus divin des poèmes. Une fois tournée la première page, elle me laissa parcourir à mon gré¹⁴¹.

Cette conclusion, sorte de viol en *happy end*, pousse plus avant la *confusion* autour du consentement féminin. Si la méthode de Morin est à proscrire, elle est toutefois, nous dit-on, dans les circonstances, compréhensible : la victime était trop tentante pour y résister et les signes, confondants. La façon de faire du narrateur, quant à elle, beaucoup plus concluante, postule qu’il faut forcer la femme, qui semble ici résister véritablement, pour lui donner envie. Dans l’un ou l’autre des cas, il faut admettre que le consentement féminin apparaît dans le texte comme une notion trouble, insaisissable, facultative même pour qui a assez d’audace et de ruse pour s’en passer. Le viol de la jeune femme, suivant l’intrusion dans sa chambre, est candidement adouci par une métaphore d’un goût douteux, racheté de toute façon par le désir qui lui vient en cours de route.

Dans certains cas, même l’audace ne semble ne pas venir à bout du refus de la femme ; il faut alors en conclure que, ou bien les signes ont été mésinterprétés par l’homme, ou bien la femme, qu’on présume souvent tentatrice, mais froide, a voulu affoler l’homme par simple goût pervers¹⁴². Dans la nouvelle *Un échec*, au canevas très semblable à celui de *Ce cochon de Morin*, un homme rencontre une élégante voyageuse

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 452.

¹⁴² C’est là un des comportements allégués de la Femme fatale, voir Mireille DOTTIN-ORSINI dans *Cette femme qu’ils disent fatale*, *op.cit.*

seule sur un bateau en partance de Nice pour la Corse. Apprenant qu'elle est mariée et qu'elle va rejoindre son époux à Ajaccio, le narrateur ne désespère pas et convient qu'il vaut mieux donner un angle particulier à ses galanteries pour accroître ses chances, en se concentrant sur « l'éloge discret, secret, de l'amour brusque et caché, de la sensation volée ». N'esquivant pas les rapprochements physiques, la jeune femme semble mûre pour l'attaque finale alors qu'elle consent à partager son fiacre toute une nuit pour faire le voyage entre Bastia et Ajaccio. Le narrateur passe à l'acte, mais essuie une ferme résistance physique : « elle eut une secousse [...] telle que j'allai heurter l'autre bout du coupé. Puis, avant que j'eusse pu comprendre, réfléchir, penser à rien, je reçus d'abord cinq ou six gifles épouvantables, puis une grêle de coups de poing ». Ne désirant pas pousser plus loin sa chance, il s'en tient à cette raclée et le reste du voyage s'effectue comme si de rien était, tout près d'être agréable même, « si... si [sa] compagne eût été moins sotte¹⁴³ ! ». Bien que son refus lui vaille cette injure, le personnage respecte la décision de la femme. Ce n'est pas le cas dans la nouvelle « Le Signe » où la petite marquise de Rennedon, perchée à sa fenêtre, observe les mouvements de la rue pour se désennuyer. Elle remarque que sa nouvelle voisine d'en face, elle aussi placée à la fenêtre, fait monter des hommes chez elle à l'aide seulement d'un petit signe de tête. Curieuse de voir si elle peut faire aussi bien, la marquise essaye « le signe » avec un beau jeune homme qui s'empresse d'entrer chez elle. Prise de panique, elle le supplie de partir, explique l'erreur, décline son identité d'honnête femme, sa situation maritale. Rien à faire, le jeune homme croit à un manège pour hausser le prix, ce qui ne le dérange guère du reste, la pousse dans le salon, ferme la porte et l'embrasse. Elle constate alors qu'elle

¹⁴³ MAUPASSANT, « Un échec », p. 1267-1268.

n'a plus le choix de s'exécuter : « puisqu'il le fallait... et il le fallait [...] il ne serait pas parti sans ça¹⁴⁴ ». Cette nouvelle, très intéressante, est symptomatique, par son titre même, de la probabilité qu'on estime alors toujours possible qu'une confusion s'imisce dans les signaux de la séduction¹⁴⁵. On notera aussi l'usage spécialisé du mot « signe » qui se diffuse dans le lexique de la séduction¹⁴⁶. Enfin, tout ceci illustre clairement que, méprise ou non, le consentement, lorsqu'il semble avoir été donné par la femme, apparaît dans littérature de l'époque comme irréversible.

Résistance de façade et viol en *happy end*. Dans la vaste majorité des cas, la représentation de violences sexuelles en régime naturaliste obéit à une logique qui marque bien l'écart des mentalités de l'époque avec celles d'aujourd'hui. Tout se passe généralement comme si le refus de la femme était à interpréter comme une étape obligée de la parade de séduction amoureuse¹⁴⁷, qui n'aurait guère qu'une fonction phatique,

¹⁴⁴ MAUPASSANT, « Le Signe », p. 1433.

¹⁴⁵ Inutile de développer l'argumentaire sémiotique pour comprendre ici qu'entre le signe produit par l'émetteur et sa compréhension par le destinataire, la méprise ou la mauvaise foi sont susceptibles d'altérer le sens à l'arrivée. Sur ce mot de *signe*, il est intéressant aussi de souligner que Maupassant n'est pas le seul à l'employer dans ce contexte de séduction et précisément pour en soulever l'ambiguïté : dans *Pot-Bouille*, Octave, le jeune protagoniste audacieux en amour, est lui aussi confondu par l'hermétisme du désir et des signaux féminins : « Il ne savait plus : ces bourgeoises, dont la vertu le glaçait d'abord, lui semblaient maintenant devoir céder sur un signe ; et, lorsqu'une d'elles résistait, il restait plein de surprise et de rancune ». ZOLA, *op.cit.*, p.146.

¹⁴⁶ Cet autre séducteur timide dans *L'Écornifleur* de Jules Renard s'exprime semblablement : « Je n'exige pas que les rôles soient intervertis, mais il faut que la femme me fasse signe d'approcher, me promette la réussite par une télégraphie nette. Sans cela nous pourrions rester indéfiniment séparés » Jules RENARD, *L'Écornifleur*, Paris, Éditions 10/18, 1984, p. 46.

¹⁴⁷ Il ne s'agit pas ici pour nous de discuter la pertinence, la moralité ou même l'existence avérée d'une telle dynamique dans la séduction de l'époque. À ce niveau, il nous suffit que cette idée ait cours dans les champs discursifs qui nous intéressent pour qu'elle mérite de s'y pencher. Raison pour laquelle, en s'accordant aux textes et afin d'en restituer le sens, il convient de présumer, si choquant que cela puisse être, qu'il soit possible que « non » veuille quelquefois dire « oui ».

ritualisée. Jouant constamment sur la frontière, très floue, entre l'érotisation du refus ou son inexistence affective, l'œuvre de Maupassant abonde en scène de *viol heureux*.

Il se peut donc que le lecteur soit invité à lire une scène telle que celle que nous reproduisons ci-dessous de façon tout à fait anodine et qu'il n'y ait pas lieu d'y voir autre chose qu'une relation sexuelle normale. Nous la tirons du poème « Au bord de l'eau » de Maupassant dans le recueil *Des vers* (1880), sa toute première publication en livre¹⁴⁸.

Je l'attirais. Mais elle, aussitôt, se leva
Et par les prés baignés de lune se sauva
Enfin je l'atteignis, car dans une broussaille
Qu'elle ne voyait point son pied fût arrêté.
Alors, fermant mes bras sur sa hanche arrondie,
Auprès d'un arbre, au bord de l'eau, je l'emportai.
Elle, que j'avais vue impudique et hardie,
Était pâle et troublée et pleurait lentement [...]
Elle se débattait ; mais je trouvai ses lèvres!
Ce fut un baiser long comme une éternité
Qui tendit nos deux corps dans l'immobilité.
Elle se renversa, râlant sous ma caresse¹⁴⁹.

Pour bien circonscrire notre lecture, il faut d'abord s'interroger rapidement sur ce qui sous-tend ce type de texte et où celui-ci se positionne dans le champ littéraire. Rappelons que ce poème en particulier déclencha des poursuites au parquet d'Étampes

¹⁴⁸ Peu étudiée, la poésie naturaliste de Maupassant, parcourue d'un vague érotisme paysan et bucolique, sera pour nous, dans cette section au moins, d'un très grand intérêt. Son seul recueil, composé de vingt pièces, la plupart sous forme narrative, en compte quatre tournant principalement autour d'actes que nous jugerions aujourd'hui comme des violences sexuelles. Ses poésies ont été réunies par Emmanuel Vincent dans l'édition suivante : *Œuvres poétiques complètes : Des vers et autres poèmes*, Rouen, Publications de l'Université de Rouen et du Havre, 2001.

¹⁴⁹ « Au bord de l'eau », *Des vers*, *op.cit.*, p. 58. La notice qui présente le poème dans cette édition est très intéressante pour comprendre la réception de ce genre d'histoire osée à l'époque. La pièce est publiée en revue quelques mois avant la sortie du recueil et Maupassant est cité à comparaître au tribunal D'Étampes pour outrage aux mœurs. Grâce à l'influence de Flaubert et quelques autres, il n'est toutefois pas importuné par la justice et l'accusation est retirée. Les différents échanges entre les intéressés ainsi que l'acte d'accusation sont reproduits dans l'édition citée ; on peut en comprendre que tout le monde s'entend pour trouver la pièce « raide » mais il n'est fait mention nulle part que ce qui suscite la stupeur soit la violence sexuelle, c'est beaucoup plus la hardiesse du propos et la description complaisante des ébats qui semble poser problème aux tribunaux.

et qu'il fut question un temps de le censurer. Le recueil *Des vers* fut envoyé à Catulle Mendès, qui en assura la promotion auprès des éditeurs potentiels¹⁵⁰. Le manuscrit est finalement publié chez Charpentier préfacé par Flaubert, lui-même repris de justice pour des raisons similaires, qui y va de quelques pages de bonne provocation contre les tribunaux et leur fâcheuse « théorie des tendances ». La réclame publicitaire et les premiers avis publiés dans les journaux vantent la qualité excitante de l'œuvre, ce « volume de jeunesse passionnée et de fécondante puissance¹⁵¹ ». En somme, il n'y a pas à douter que ce texte conditionne une forme de lecture érotique.

Cela étant dit, il n'y a qu'un pas à faire pour comprendre que Maupassant n'est pas loin d'érotiser la violence sexuelle si ce n'est pas carrément même le principe qui structure sa poésie et en fait l'intérêt. Ci-dessus, le texte dissémine les indices d'une *chasse amoureuse* dans laquelle la poursuite, entravée d'obstacle, aboutit à la capture de la proie qui s'abandonne ensuite avec un peu de résignation et juste ce qu'il faut de résistance, feinte ou non, mais finit par jouir de son viol¹⁵².

L'ambiance champêtre qui y règne s'installe selon la vieille méthode romantique qui veut que la nature soit le *miroir de l'âme*. Le recueil est parcouru d'un « vent [...] chargé d'amours lointaines / Alourdi de baisers, plein [de] chaudes haleines » surplombé d'un soleil qui « excit[e] les puissances du corps ». La synthèse paysans-animaux aussi

¹⁵⁰ Celui-ci est réputé à l'époque surtout pour ses poésies érotiques et ses contes très « décollétés » dans des revues qui, elles-mêmes, se spécialisent plus ou moins dans ce genre de contenu.

¹⁵¹ Le dossier critique accompagnant l'édition que nous utilisons reproduit des lettres entourant la publication de l'œuvre, ainsi que des articles journalistiques et publicitaires, p. 35, p. 269.

¹⁵² La métaphore de la séduction comme une chasse est banale et extrêmement répandue : « toujours le lapin qui commence, et jamais le chasseur », dans MAUPASSANT, « Le Verrou », p. 334. Il faut consulter à ce sujet l'article de Louis FORESTIER, « Chasse et imaginaire dans les contes de Maupassant », *Romantisme*, No 129 (2005), p. 41-60.

opère totalement. Le *je* d'« Au bord de l'eau » se questionne : « Par cette douce nuit d'été, combien nous sommes / Qu'une angoisse soulève et que l'instinct unit / Parmi les animaux comme parmi les hommes¹⁵³ ». Dans sa poésie comme dans ses récits en prose plus élaborés, la proximité à la nature, les scènes donc de *parties* de campagne ou de vies paysannes, sont baignées d'une forte ambiance érotique et se veulent des observations au plus près de la nature humaine, dépouillée des artifices de la culture et de l'urbanité.

C'est qu'ici, c'est le primat du désir qui opère, le rut animal. On assiste, dans le récit naturaliste champêtre, à la copulation des animaux¹⁵⁴, de la terre¹⁵⁵ et des hommes presque indifféremment. La pensée du Zola de *La Terre* et celle de Maupassant des contes paysans ont fort en commun, à commencer par une même idéologie « anti-paysanne¹⁵⁶ » et une conception animale du petit peuple cultivateur et, à plus forte raison, de sa sexualité. Cette recette, qu'on pourrait appeler celle du viol pastoral et que la « Vénus rustique » incarne à son paroxysme¹⁵⁷, se retrouve également dans les contes paysans de l'écrivain. Le viol en plein champ, qui consacre le triomphe du mâle et la

¹⁵³ Une figure récurrente de l'auteur consiste à interrompre la narration de l'ébat sur le point de culminer pour y montrer des animaux en train de faire la même chose : « Souvent des oiseaux sur nos têtes / Se becquetaient sans peur ; et les couples des bêtes / Ne nous redoutaient point, car nous faisons comme eux. » Voir aussi « Fin d'amour » et la « Vénus rustique » qui attire autour d'elle les bêtes en rut.

¹⁵⁴ Huysmans avait une scène de vêlage dont il était particulièrement fier dans *En Rade* (voir note 1, au chapitre IV d'*En Rade*). Zola en aura une également dans *La Terre*, où on assiste aussi dans les toutes premières pages du roman au taureau qui *monte* la vache, sorte de scène programmatique : « C'était fait : le coup de plantoir qui enfonce une graine. Solide, avec la fertilité impassible de la terre qu'on enseme, la vache avait reçu, sans un mouvement, ce jet fécondant du mâle. » ZOLA, *La Terre*, *op.cit.*, p. 45.

¹⁵⁵ Chez Zola toujours, la terre est une épouse que l'on marie et qui « vous trompe », le fumier est l'« odeur même du coït de la terre » que les « mâles » veulent « engrosser », veulent « pénétrer [et] féconder jusqu'au ventre. » *Ibid.*, p. 627, p. 541, p. 456 et p. 276.

¹⁵⁶ Voir préface de *La Terre*, *ibid.*

¹⁵⁷ Sorte de fable primitive autour d'une divinité paysanne qui rend fous de désir les bêtes et les hommes. On s'entretue autour d'elle pour la posséder. Un vieux berger velu qui a le pouvoir d'appeler de son désir les jeunes filles prend la Vénus en chasse, la capture, la viole puis la tue. « Vénus Rustique », dans *Des Vers*, *op.cit.*, p. 99.

puissance de sa semaison, se surimpose symboliquement au cycle naturel des fécondités¹⁵⁸. On ne s'étonne pas vraiment que le naturalisme ait choisi de corréler le cycle vital de la nature au viol, puisqu'il est d'abord radicalement pessimiste et qu'il conçoit la sexualité comme une forme de déterminisme biologique violent. On s'étonnera en revanche du degré de fréquence de la scène qui semble inscrite au cœur du système de représentations stéréotypées qu'entretiennent les intellectuels sur la sexualité des classes laborieuses.

Le désir violent du Buteau de *La Terre* pour sa belle-sœur Françoise, qui lui résiste, se confond avec le désir de conserver la terre familiale : « ces deux passions arrivaient même à se confondre, l'entêtement à ne rien lâcher de ce qu'il tenait, la possession furieuse de ce champ [et] le rut inassouvi du mâle, fouetté par la résistance ». Dans la scène de viol qui précipitera le dénouement, Buteau viole Françoise en plein champ pendant la récolte, aidé de sa sœur qui la retient au sol. Une fois forcée, Françoise s'abandonne au plaisir : « elle fut emportée à son tour dans un spasme de bonheur si aigu, qu'elle le serra dans ses deux bras à l'étouffer, en poussant un long cri¹⁵⁹ ». Il semble qu'ici comme dans toutes les scènes paysannes semblables chez Maupassant, la logique à l'œuvre soit la même. Un homme brutal, une femme d'abord réticente qui s'abandonne, dirait-on, à l'invincible principe vital qui pousse les êtres à la procréation¹⁶⁰ et, enfin, un décor animal en syncrétisme qui renforce la bestialité de l'acte. Voici le même canevas chez Maupassant cette fois :

¹⁵⁸ C'est une image très fréquente dans *La Terre*. C'est apparemment aussi la grande métaphore du roman tardif de Zola *Fécondité* (1899), premier de ses *Quatre Évangiles*.

¹⁵⁹ ZOLA, *La Terre*, *op.cit.*, p. 596.

¹⁶⁰ C'est aussi une des grandes idées de Schopenhauer que Maupassant avait bien retenue.

Elle prit sans colère, cette main audacieuse, et elle l'éloignait sans cesse à mesure qu'il l'approchait, n'éprouvant du reste aucun embarras de cette caresse, comme si c'eût été une chose toute naturelle qu'elle repoussait aussi naturellement. Elle écoutait l'oiseau, perdue dans une extase. [...] La jeune fille pleurait toujours, pénétrée de sensations très douces, la peau chaude et piquée de chatouillements inconnus. La tête d'Henri était sur son épaule ; et, brusquement, il la baisa sur les lèvres. Elle eut une révolte furieuse et, pour l'éviter, se rejeta sur le dos. Mais il s'abattit sur elle, la couvrant de tout son corps. Il poursuivit longtemps cette bouche qui le fuyait, puis, la joignant, y attacha la sienne. Alors, affolée par un désir formidable, elle lui rendit son baiser en l'étreignant sur sa poitrine, et toute sa résistance tomba comme écrasée par un poids trop lourd. Tout était calme aux environs. L'oiseau se remit à chanter. Il jeta trois notes pénétrantes¹⁶¹.

Cet autre exemple ci-dessus dit assez bien que la résistance féminine, feinte ou avortée, est une chose « toute naturelle » tout autant que l'est le désir pressant et brutal du mâle. Elle ploie sous la masse d'un instinct « trop lourd ». La méthode de mise en récit du viol fait donc de celui-ci une chose naturelle et nous partageons en cela l'opinion de Chantal Pierre dans son article sur les « Viols naturalistes » à propos de ce genre de traitement, à savoir celui qui tend à *déproblématiser* le viol, qui tend à en faire une sorte de « bruit de fond », une *histoire commune* que la narration roule indifféremment parmi le flot des événements dramatiques du récit¹⁶² ; nous l'évoquons ici, car cela nous semble particulièrement vrai dans le contexte des récits champêtres. On y viole abondamment et souvent suivant le principe du *viol heureux*, mais ce n'est que parmi bien d'autres événements sordides : avortements, meurtres, mise au monde d'enfants monstrueux, incestes. Le monde paysan est le lieu où la bassesse des instincts trouve à s'exprimer naturellement. La violence sexuelle faite aux femmes s'y montre de façon anecdotique et presque toujours dédramatisée par le principe, très bien résumé par l'auteure de l'article, voulant qu'« un viol consommé soit, au fond, un viol consenti ».

¹⁶¹ MAUPASSANT, « Une partie de campagne », p. 170.

¹⁶² Chantal PIERRE, « Viols naturalistes : *commune histoire* ou *épouvantable aventure* », *Tangence*, No 114 (2017), p. 61-78.

Voyons à présent comment les *viols aux dénouements heureux* participent d'une ritualisation de la résistance féminine et inscrit cette dernière comme une étape obligée de la parade de séduction. Tout comme au temps du libertinage, il n'est pas certain que le modèle de séduction promu par Maupassant ne fasse pas du refus féminin une simple formalité, un pis-aller pour la femme honnête qui ne peut s'abandonner après les premières avances sans risquer le déshonneur. Dans l'espace ouvert par cette logique, la résistance physique des femmes peut elle aussi faire partie d'une forme de refus de façade qui invite à être outrepassé. À ce rythme, on ne sait bientôt plus ce qui constitue une scène de viol aux yeux des auteurs. Aussi bien dire que « non » veut souvent dire « oui », ou, pour être plus juste encore, « peut-être si on m'y force un peu¹⁶³ ».

Dans *Fort comme la mort* (1887), roman mondain de Maupassant, cette dynamique est exposée avec beaucoup de détails. La comtesse Anne de Guilleroy, amoureuse de l'audacieux Oliver Bertin, n'entend pas se donner à n'importe quel prix. Ainsi, lorsque celui-ci l'assaille sérieusement, la narration ne fait pas l'économie d'une confuse réflexion autour du consentement féminin.

Quand elle se sentit tout à coup enlacée par lui et baisée passionnément sur les lèvres, elle voulut crier, lutter, le repousser, mais elle se jugea perdue tout de suite, car elle consentait en résistant, elle se donnait en se débattant, elle l'étreignait en criant : « Non, non, je ne veux pas. »

¹⁶³ Aucune citation ne peut mieux rendre cette idée que l'anecdote suivante, tiré de *Sac au dos*, nouvelle militaire de Huysmans : « Nous apercevons deux petites femmes qui tortillent des hanches ; nous les suivons et leur offrons à déjeuner ; elles refusent ; nous insistons, elles répondent non plus mollement ; nous insistons encore, elles disent oui. » HUYSMANS, *Sac au dos*, dans *Romans de la prostitution*, op.cit., p. 276.

Le galant, heurté bientôt par la froideur de la comtesse qu'il a violée, tombe directement dans la détestation et le mépris pour cette femme qu'il a possédée, « fausse, changeante et faible comme toutes » : « Tant pis pour elle, après tout ; il l'avait eue, il l'avait prise. Elle pouvait éponger son corps et lui répondre insolemment, elle n'effacerait rien¹⁶⁴ ». On entre ici de plain-pied dans la logique irréconciliable de la double injonction qui pèse sur la sexualité féminine à l'époque. La femme ne doit pas séduire puis se refuser¹⁶⁵, mais son abandon la rangerait plutôt du côté des *femmes faciles* donc méprisables... Ce paradoxe, dont la *solution* se trouve semble-t-il dans l'intransigeance sexuelle masculine, ne peut se résoudre « heureusement » que par le viol, qui de toute façon se *termine bien*. Alors s'en suit un retournement féminin dont le XIX^e siècle littéraire, psychologisant à outrance, connaît seul le secret, donné ici par la narration quasiment sous forme d'adage :

Quand une femme hait l'homme qui l'a violée, elle ne peut plus se trouver devant lui sans que cette haine éclate. Mais cet homme ne peut non plus lui demeurer indifférent. Il faut qu'elle le déteste ou qu'elle lui pardonne. Et quand elle pardonne cela, elle n'est pas loin d'aimer¹⁶⁶.

Traversant ce moment où elle se questionne sur son ambivalence, la comtesse en vient à souhaiter qu'il la viole encore pour mettre fin à l'incertitude. L'habile séducteur voit clair dans ce jeu :

Il sentait qu'entre eux se faisait un lent travail de rapprochement, et que dans les regards de la comtesse quelque chose d'étrange, de contraint, de douloureusement doux, apparaissait,

¹⁶⁴ Rare évocation au passage, avec Madame Baptiste dont nous avons déjà parlé, du stigmatisme de la violence sexuelle chez la femme et de la honte publique et personnelle que celle-ci doit supporter. MAUPASSANT, *Fort comme la mort*, p. 856, p. 862.

¹⁶⁵ Le personnage, au moyen de la narration à l'indirect libre, s'offre d'ailleurs un monologue intérieur vindicatif contre les ruses de la femme fatale : « Elle l'avait attiré, séduit par des ruses de filles, cherchant à l'affoler sans rien donner ensuite, le provoquant pour se refuser, employant pour lui toutes les manœuvres des lâches coquettes qui semblent toujours prêtes à se dévêtir. » *Ibid.* p. 862.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 863.

cet appel d'une âme qui lutte, d'une volonté qui défaille et qui semble dire : « Mais, force-moi donc¹⁶⁷ ! ».

Lui-même ressent une forte excitation à se mouvoir dans cette zone grise de la séduction, éprouvant « un plaisir bizarre et raffiné à ne se point presser, à la guetter, à se dire « ‘Elle a peur’ en la voyant venir toujours avec son enfant ».

Ce personnage masculin n'est pas le seul à penser de la sorte. Nombreux sont les séducteurs « audacieux » qui trouvent une forme d'excitation dans la résistance féminine. À ce niveau, on pourrait carrément parler d'érotisation du non-consentement, comme c'est le cas pour Frédéric Moreau, le jeune protagoniste de *L'Éducation sentimentale* : qui « désir[e une femme] pour le plaisir surtout de la vaincre et de la dominer¹⁶⁸ ». Même chose pour Charlot, dont le désir « s'exaspère », « allumé par la résistance d'[une] belle fille qui se battait comme un homme¹⁶⁹ ». Au-delà de la seule résistance, les hommes seraient également excités par l'humiliation sexuelle de la femme.

Dans *L'Amour de la femme vénale*, un ensemble de chroniques journalistiques de Mirbeau publié en Hongrie et resté longtemps inconnu, l'écrivain libertaire se propose de réfléchir aux causes de la prostitution. Il estime que le recours à la prostituée vise souvent à « la réduire à la plus vile servilité », ce qui serait « pour nombre d'hommes, un plaisir qui fouette leur désir sexuel ». Il parle encore du « désir voluptueux qui hante parfois l'homme de profaner la vertu ¹⁷⁰».

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 864.

¹⁶⁸ FLAUBERT, *L'Éducation sentimentale*, Paris, France Loisirs, 1998, p. 202.

¹⁶⁹ BONNETAIN, *Charlot s'amuse*, *op.cit.*, p. 26.

¹⁷⁰ MIRBEAU, *L'Amour de la femme vénale*, Paris, Indigo & côté-femmes, coll. « Des femmes dans l'histoire », 2015, p. 62, p. 58.

Nous pourrions multiplier longuement les exemples littéraires pour étayer cette conception particulière du refus féminin qui consiste, pour les femmes, à ne résister « que le temps nécessaire pour ne pas [se] déprécier¹⁷¹ », idée qui fait aussi se méfier Goujon, le vaillant forgeron de *L'Assommoir*, estimant pour sa part « que les femmes disent toujours non¹⁷² ». L'histoire amoureuse encore de cette autre mondaine, dans « Le Rendez-vous », dont le refus *bienséant* est ravalé à ses dimensions décoratives, nous le montre bien : « La cour avait duré trois mois – temps normal, lutte honorable, résistance suffisante – puis elle avait consenti¹⁷³ ». Nous l'aurons compris déjà, rien n'est moins certain que le refus féminin, semble dire la littérature de cette époque de façon presque unanime.

Sur le désir de viol présumé des femmes. Si, comme nous venons tout juste de le voir, les hommes sont excités par le refus féminin, refus qui, de toute façon, ne serait qu'une forme d'atermoisement rituel, le désir présumé des femmes d'être violées y fait pendant et complète cette conception de la sexualité qui invalide le consentement féminin.

Dans la nouvelle « Rose », une dame engage une nouvelle femme de chambre qui se révèle bientôt être un dangereux *travesti* en cavale, condamné à mort pour « assassinat précédé de viol ». Le commissaire de police arrête le criminel chez la dame, elle se souvient de son désarroi alors :

¹⁷¹ MAUPASSANT, « Sauvée », p.1381.

¹⁷² ZOLA, *L'Assommoir*, *op.cit.*, p. 304.

¹⁷³ MAUPASSANT, « Le Rendez-vous », p. 1713.

[...] ce qui dominait en moi ce n'était pas la colère d'avoir été jouée ainsi, trompée et ridiculisée; ce n'était pas la honte d'avoir été ainsi habillée, déshabillée, maniée et touchée par cet homme... mais une... humiliation profonde... une humiliation de femme. Comprends-tu? [...] Voyons... Réfléchis... Il avait été condamné... pour viol, ce garçon... eh bien ! je pensais... à celle qu'il avait violée... et ça... ça m'humiliait... Voilà¹⁷⁴...

Pas de doute ici, la femme déplore ne pas avoir été violée elle aussi et s'en trouve même insultée, se croyant « aussi bien » sinon mieux que cette autre dame et ne pouvant donc s'expliquer pourquoi exactement elle avait été dédaignée par le criminel... Dans la nouvelle « Cri d'alarme », sur laquelle nous reviendrons plus longuement, cette autre femme aussi semble érotiser la possibilité de son propre viol, estimant que les séducteurs « entreprenants », « inconvenants » même, « sont bien plus amusants » que les timides, car « avec eux on a toujours peur, on n'est jamais tranquille... et c'est délicieux d'avoir peur... peur de ça surtout. Il faut les surveiller tout le temps [...]. On regarde dans leurs yeux où vont leurs mains¹⁷⁵ ».

Cette présomption sur la sexualité féminine que nous retrouvons partout dans les livres qui constituent notre corpus, qui rappelons-le au passage, sont écrits très majoritairement par des hommes, est encore plus troublante lorsqu'elle se trouve relayée, quoiqu'ironiquement sans doute, par une écrivaine. Dans *Autour du mariage* de Gyp, la petite Paulette, après avoir disserté sur la *Vénus rustique* de Maupassant, fantasme en frissonnant : « Il doit être très agréable d'être violée... [...] Par quelqu'un de bien élevé, s'entend, autrement ce ne serait pas aussi flatteur¹⁷⁶ ». Même rêverie chez le personnage

¹⁷⁴ MAUPASSANT, « Rose », p. 857.

¹⁷⁵ MAUPASSANT, « Cri d'alarme », p.1511.

¹⁷⁶ Gyp, *op. cit.*, p. 110, p. 177. Pour nous, il n'y a pas de doute que le fait que l'œuvre de Maupassant soit évoquée pour discuter précisément du viol est extrêmement révélateur du genre de thématiques auxquelles celui-ci est associé.

féminin dans *Monsieur de Bougreton* (1897) de Jean Lorrain qui « vivait, avide d'émotions, dans la perpétuelle angoisse d'un viol et se plaisait à en constater l'éternelle menace¹⁷⁷ ». Huysmans, qui va un peu plus loin, n'hésite pas à ériger ce désir de viol en un sorte de loi générale du désir féminin. Dans *Les sœurs Vatard*, Désirée est « suivie par des jeunes gens qui, n'ayant probablement rien à boire, emboîtèrent le pas derrière elle et lui débitèrent des galanteries ». Le narrateur présume qu'« ainsi que toutes les femmes, [elle] n'était pas fâchée au fond d'être suivie¹⁷⁸ ».

Complémentaire à cette secrète envie de se faire violer qu'auraient toutes les femmes, certains auteurs du XIX^e siècle élaborent également sur un désir présumé de violence conjugale chez elles. C'est dans « L'incomprise » de Villiers de l'Isle-Adam, dans ses *Nouveaux contes cruels*, que cette idée est le mieux développée. De fait, elle en constitue le sujet principal. La femme, « incomprise » dans ses désirs, supplie l'homme de la violenter :

Comme tu me plais, à présent ! ... Mais, rudoie-moi donc ! Surtout ne te gêne pas. – Comment ! tu dis que tu m'aimes, et, en six mois, tu ne m'as même pas flanqué une gifle ? ... Comment veux-tu que je te croie ? – C'est égal : cette fois-ci, je ne l'aurai pas volé, d'être battue¹⁷⁹ !

Elle lui explique aussi, un peu plus loin, sa vision sur le bon fonctionnement d'un couple « il faut qu'une femme se sente un peu tenue, vois-tu ! ... Et si tu savais comme ça vaut mieux que des phrases, une bonne dégelée ! ». Dans *Germinie Lacerteux* aussi, l'héroïne exprime ce désir: « elle ne savait pas ce qu'elle voulait ; seulement elle avait comme un

¹⁷⁷ Jean LORRAIN, *Monsieur de Bougreton* dans *Romans fin-de-siècle*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1999, p. 129.

¹⁷⁸ HUYSMANS, *Les Sœurs Vatard*, dans *Romans de la prostitution*, op.cit., p. 185.

¹⁷⁹ Auguste VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, *Contes cruels*, Paris, Le Livre de Poche, 2015, p. 318.

besoin d'être frappée. Il lui était venu une envie instinctive, irraisonnée, d'être brutalisée, meurtrie, de souffrir dans sa chair¹⁸⁰ ».

Dans une logique qui a sans doute beaucoup à voir avec une conception du désir masculin comme essentiellement violent, la brutalité en amour et la violence conjugale sont donc perçues comme des signes de passion. L'homme très amoureux ne pourrait contenir la violence de son désir, ce qui permettrait d'expliquer, et de légitimer aussi, la brutalité de ses agissements. Dans *Pot-Bouille*, une mère explique à sa fille, le plus normalement du monde, que: « quand un homme est brutal, c'est qu'il aime¹⁸¹ ». En contrepartie, « la femme veut être domptée et s'en trouve bien¹⁸² ». On touche donc ici à tout un « système » de justification de la violence masculine, formulé par des hommes bien entendu, qui, prenant le contrepied de l'amour-passion romantique, propose un *érotisme naturaliste* fondé sur la violence masculine et la passivité en quelque sorte *active* de la femme qui se complairait dans son rôle de *proie*.

Le viol comique et le registre pornographique. Bien que le XIX^e siècle ne soit pas, tant s'en faut, le grand siècle de la pornographie littéraire¹⁸³, il ne faudrait pas

¹⁸⁰ Jules et Edmond de GONCOURT, *Germinie Lacerteux*, *op.cit.*, p. 228. Même envie également chez Sophie, dans *La Turquie, roman parisien* de Montfort : « Elle enviait la femme dans la chambre voisine, la femme battue [...]. Ça doit être bon de pleurer ainsi, près d'un homme violent qui vous prendra dans ses bras, tout à l'heure, et vous consolera. » MONTFORT, *ibid.*, p.928.

¹⁸¹ ZOLA, *Pot-Bouille*, *op.cit.*, p. 63.

¹⁸² PROUDHON, *Pornocratie*, *op.cit.*, p. 191.

¹⁸³ Ce titre de *siècle pornographique* revient sans conteste au siècle précédent. Le XIX^e, pour sa part, marque plutôt le passage de la pornographie sur d'autres supports matériels, notamment photographiques. On peut consulter à ce sujet Sylvie AUBENAT et Philippe COMAR, *Obscénités. Photographies interdites d'Auguste Belloc*, Paris, Albin Michel et BNF, 2001.

négliger la possible prégnance du modèle sadien dans la représentation de la sexualité à l'époque et chez Maupassant tout particulièrement. Rappelons d'abord qu'il fut lui-même pornographe à ses heures, notamment dans des poésies non publiées¹⁸⁴, mais aussi avec sa première pièce de théâtre, *À la feuille de Rose*, une farce scabreuse à laquelle ne furent invités, rapporte-t-il à la blague à un ami, que : « les hommes au-dessus de vingt ans et les femmes préalablement déflorées » et où, symboliquement, « la loge royale [fut] occupée par l'ombre du grand marquis¹⁸⁵ ». On sait également, par des lettres, que l'écrivain conseillait et faisait circuler des exemplaires clandestins de Sade dans le public lettrés et auprès de ses amis¹⁸⁶. Dans *Philosophie de Maupassant*, Jean Salem avance lui aussi l'idée que Maupassant serait un « débiteur » philosophique de Sade (et de Schopenhauer), notamment en ce qui aurait trait à sa conception d'une *nature* toute puissante et amoral. Pour nous, il n'est pas certain que l'œuvre de Maupassant aurait, comme d'autres à l'époque, pour « palimpseste » perdu l'œuvre du divin marquis¹⁸⁷, mais ses rares incursions dans le registre pornographique attestent une reconduction, au moins partielle, des mécanismes de la représentation littéraire pornographique, largement hérités

¹⁸⁴ Les poèmes « Désirs de Faune », « La Femme à barbe » et « 69 ».

¹⁸⁵ Lettres reproduites dans l'appareil critique de MAUPASSANT, *Théâtre*, Éditions du Sandre, Paris, 2012, p. 51.

¹⁸⁶ On peut lire à ce sujet la préface de Noëlle Benhamou aux œuvres théâtrales. Rappelons également que le rapport de Maupassant à la pornographie clandestine reste largement à élucider ; on sait, par exemple, qu'il fut probablement responsable de la traduction et de la publication en France d'un manuel d'érotologie arabe, *Le jardin parfumé*, qu'il fut aussi le préfacier d'une édition clandestine des *Sonnets luxurieux* de l'Arétin et on le tint longtemps pour l'auteur, bien que cette idée soit majoritairement abandonnée aujourd'hui par les spécialistes, du *Roman de Violette*, un des grands succès pornographiques de la fin du siècle. Nous reviendrons un peu plus longuement sur l'idée que Maupassant cultiverait à l'époque un *ethos* subversif en matière de sexualité.

¹⁸⁷ Il faut consulter les articles suivants : Claude DUCHET, « L'Image de Sade à l'époque romantique », dans *Le Marquis de Sade*, Paris, Librairie Armand Colin, 1968, p. 219-240 et Jean-Marc LEVENT, « Sade, l'homme naturel du XIX^e siècle », *Lignes*, 2004/2, n. 14, p. 220.

du siècle précédent¹⁸⁸. C'est-à-dire, notamment, une tendance marquée à la représentation du « saccage sexuel » de la femme, une érotisation de la violence sexuelle, de l'inceste et de la pédophilie, la promotion de modèles masculins hyper virils et, de façon plus originale chez Maupassant peut-être, une adéquation très fréquente entre désir sexuel et désir de mort. Contentons-nous de citer deux extraits qui suffiront à en faire la démonstration. Dans la *Feuille de Rose*, c'est en voulant faire de l'humour sans doute que Maupassant fait raconter à ce personnage qui zézaye une scène sexuelle particulièrement violente et dont la représentation est toujours placée, comme chez Sade, sous le signe d'une perte de contrôle masculine :

Une fois, mon bon, zavais coucé avec une femme, la malheureuse, ze la fous, ze la bifous, ze la trifous, ze la refous, et zai eu fini, à la dizoutième fois, sans débrider couillon, je m'aperçois qu'elle était morte. Mon vit lui avait percé le vaintre, et le médecin a reconnu qu'elle avait été étouffée par mon vit qui lui était entré dans la gorge¹⁸⁹.

Cette façon de faire de l'humour avec la violence sexuelle, si elle n'est pas particulièrement originale, a ceci d'intéressant qu'elle s'inscrit très bien dans la réflexion plus large que mène Maupassant, dans ses œuvres *sérieuses* surtout, sur la parenté qu'entretiennent la sexualité et la violence extrême, pensées souvent comme des éléments d'un même continuum de comportements pulsionnels masculins¹⁹⁰.

¹⁸⁸ « Un critère courant pour juger de ce qui est 'pornographique' est que dans de tels écrits la représentation du sexuel-tabou trouverait sa fin en elle-même. En d'autres termes, la pornographie promouvrait 'la cochonnerie pour la cochonnerie' comme les esthètes favorisent l'art pour l'art. » ANGENOT, *Le cru et le faisandé*, op.cit., p. 118-119.

¹⁸⁹ MAUPASSANT, « À la feuille de Rose, Maison Turque », dans *Théâtre*, op. cit., p. 68.

¹⁹⁰ Nous y reviendrons dans la prochaine section.

Dans son poème pornographique « Un désir de faune », le conteur décrit ce qui semble être un cunnilingus, qui de toutes les pratiques sexuelles imaginables semblerait à priori la moins violente, comme suit :

Les deux bras crispés sous des fesses charnues,
La respirer, sentir son odeur, la lécher
Avec l'emportement du bouc et du satyre
La sucer jusqu'au sang, la mordre, s'attacher
Comme une pieuvre humaine et la boire [...] ¹⁹¹

Chez d'autres pornographes de l'époque, le médium permet également une déconstruction plus frontale et plus violente de la fiabilité féminine, très souvent sous couvert de l'humour encore une fois. Il faut consulter notamment quelques-unes des entrées du *Dictionnaire érotique moderne* d'Alfred Delvau, publié en 1864, pour s'en faire une idée. Parmi bien d'autres définitions de ce genre, les termes *abuser d'une femme* sont ainsi expliqués : « en jouir charnellement, soit de gré, soit de force, – mais le plus souvent de gré, les femmes se plaisant à être ainsi abusées¹⁹² ». L'expression *Faire la Lucrèce* servirait, pour sa part, à évoquer le comportement d'une femme qui résisterait inutilement...

Le registre pornographique, nous l'aurons compris, entretient des liens étroits avec une forme d'humour qui, la plupart du temps, consiste à tourner en ridicule la violence sexuelle faite aux femmes sinon à célébrer son saccage. Même dans ses écrits à la tonalité plus sérieuse, il arrive souvent que Maupassant se serve de l'humour pour invalider le refus féminin. Dans le poème « Le mur », qui décrit une scène bucolique en forêt, près d'une ruine de château, le personnage masculin agresse la femme qui se

¹⁹¹ MAUPASSANT, « Un désir de faune » dans *Poésies*, *op. cit.*, p.

¹⁹² Alfred DELVAU, *Dictionnaire érotique moderne*, Bâle, Karl Schmidt, 1864, p. 3.

défend, mais la lumière de la lune projette leurs ombres sur un mur et y fait comme un jeu d'ombre loufoque. Les personnages sont alors saisis d'hilarité et la femme, naturellement, abaisse ses défenses :

La chose était très gaie et très inattendue,
Elle se mit à rire. – Et comment se fâcher,
Se débattre et défendre aux lèvres d'approcher
Lorsqu'on rit? – Un instant de gravité perdue
Plus qu'un cœur embrasé peut sauver un amant¹⁹³ !

¹⁹³ MAUPASSANT, *Des vers*, *op.cit.*, p. 42-43.

Chapitre IV : Virilité problématique et invention du besoin sexuel masculin

L'une des grandes originalités de la fin de siècle en matière de violence sexuelle faite aux femmes réside peut-être dans l'invention, sinon dans la surdétermination, du rôle joué par la misère sexuelle masculine dans les différentes tentatives d'explications que fournit le discours social à propos du viol et des comportements sexuels masculins violents. C'est dire que notre réflexion nous amène maintenant à nous intéresser, en creux, à l'homme qui performe la violence sexuelle. Nous commencerons d'abord par dresser rapidement un portrait sociohistorique qui permettra de resituer les représentations littéraires que nous convoquerons, dont celles de Maupassant, au sein d'un contexte qui, nous le verrons, fait cohérence. Il sera alors question, dans un premier mouvement, de montrer la permanence d'un certain modèle masculin que nous appellerons, faute d'une expression plus juste, « la virilité traditionnelle ». Nous nous pencherons, notamment, sur la promotion de l'audace masculine et des figures du « surmâle », la « possession » féminine comme brevet de virilité, et plus largement la construction d'un discours visant à faire du désir masculin une pulsion irrésistible et violente et de la séduction masculine une forme de prédation. Dans un second mouvement, nous traiterons plutôt de misère sexuelle masculine, de ses différentes itérations en littérature et du rôle qu'elles jouent dans l'explication de la violence sexuelle.

La Guerre des sexes : polarisation et affrontements autour des questions du premier féminisme. Dans son conte primitif *La Guerre des sexes*, le journaliste et essayiste féministe Jules Bois avance une explication tout à fait originale pour fonder la

mésentente entre les sexes, qui est alors un thème obsessionnel dans la littérature, et asseoir celle-ci dans une mythologie des origines à la symbolique lourde de sens¹⁹⁴. Méprisée, tenue captive et violée par le premier homme qu'elle tentait pourtant de mater et dont elle prenait grand soin, la première femme est victime du premier viol symbolique qui la laissera, dès lors, blessée, éternellement craintive et vaguement dégoûtée par la sexualité masculine¹⁹⁵.

Le terme même de *guerre des sexes*, qui circulera à l'époque, schématise assez bien le cadre d'un double mouvement contradictoire dans l'évolution des idées au courant de la Troisième République. Marquée d'abord par l'émergence des premiers mouvements féministes, réalité plutôt bien connue et très documentée et que nous nous contenterons seulement d'esquisser¹⁹⁶, l'époque est également travaillée par la réponse misogyne, forme de durcissement réactionnaire pourrait-on dire, qu'appelle l'évolution, quoiqu'encore très relative, du statut social des femmes¹⁹⁷.

¹⁹⁴ Il y aurait un développement fort intéressant à envisager sur les liens entre la représentation de l'*homme des cavernes* et la réflexion sur la violence sexuelle faite aux femmes dans la littérature de l'époque. On pense par exemple aux frères Rosny qui pratiquent ce genre et dont les œuvres sont parcourues de viols. La peinture aussi, quand elle officie dans ce genre – on pense ici, notamment, aux œuvres de Paul Janin – dépeint souvent des enlèvements de femmes, des *rapt*s, et des scènes de combats entre les « mâles » pour l'obtention des « femelles ». La mise à distance permise par le sujet d'histoire et les spéculations scientifiques fondées sur des postulats de la méthode biologique et du social-darwinisme, font du genre du « conte primitif » un espace de réflexion privilégié sur la violence sexuelle faites aux femmes que semblent investir quelques artistes aux sensibilités féministes.

¹⁹⁵ Éminemment mythologique, le conte propose par exemple d'expliquer les sangs menstruels féminins par la violence de la pénétration forcée.

¹⁹⁶ C'est faute d'espace que nous nous résignons à ne pas traiter plus longuement de ce sujet essentiel à la compréhension de l'époque. Il faut lire notamment le tome 2 de l'*Histoire du féminisme français* de Maité Albistur et Daniel Armogathe, Paris, Éditions des femmes, 1977, p. 359-731, pour tout ce qui concerne l'émergence de la presse féministe, du féminisme syndicaliste et des mouvements de grèves féminins.

¹⁹⁷ C'est une observation partagée par la plupart des historiens culturalistes. Voici, par exemple, Alain Corbin à ce sujet : « Le desserrement des interdits qui pesaient sur les femmes, les permissions nouvelles qui leur sont données de circuler, de s'exhiber aux terrasses des cafés, d'assister seules aux représentations théâtrales, de pratiquer un sport, de séjourner sans leur mari ou leur famille dans les villes d'eaux et les

Un premier moment déterminant dans la montée du débat féministe à l'époque, sans doute aussi partiellement initié par la traduction et l'intense popularité en France de *l'Assujettissement des femmes* de John Stuart Mills en 1870, advient avec la publication de *L'Homme-femme* de Dumas fils en 1872. Suite à un meurtre conjugal qui passionna l'opinion publique, la question de la légitimité du meurtre de la femme adultère déclencha une polémique dans laquelle l'auteur de la *Dame aux Camélias*, réputé fin psychologue de la féminité et « ami des femmes¹⁹⁸ », prit position pour le mari cocu. Embrassant des questions sociales beaucoup plus vastes, le pamphlet misogyne déclenche une réflexion au sujet de l'émancipation sociale et politique des femmes. Plus d'une trentaine d'éditions se succèdent dans la seule décennie et une multitude de répliques lui sont adressées, provenant toutes d'horizons politiques variés, participants à modeler déjà un champ social complexe où s'entrecroiseront et évolueront les différentes postures face à la question féministe. On accrédite le pamphlet de Dumas fils, sans grand intérêt littéraire ou philosophique pourtant, de la première occurrence du mot « féministe » en français¹⁹⁹.

stations balnéaires, de regarder les corps à l'intérieur des musées d'anatomie, de lire ouvertement des romans sentimentaux, de passer le baccalauréat puis de suivre les cours de l'université refoulent les privilèges des hommes, gênent le déploiement des scènes de virilité collective. Dans le lit conjugal lui-même, l'époux ne se sent plus assigné aux mêmes formes de domination. Le flirt, d'un autre côté, brouille la répartition des rôles sexuels ». CORBIN, *Histoire de la virilité*, op.cit., p.10.

¹⁹⁸ Du titre de l'une de ses pièces de théâtre, dont les derniers mots sont justement « tue-là ». Cette posture d'*ami des femmes* fut aussi prêtée à Maupassant, qui prit toutefois ses distances par rapport à cette injonction légitimant le meurtre conjugal. Rappelons que Dumas fils fut un bon ami du conteur normand ainsi que son exécuteur testamentaire; on lui doit notamment la publication d'une pièce de théâtre posthume de Maupassant. À propos de la volte-face tardive de Dumas fils au sujet du féminisme, sujet complexe et fort intéressant que nous ne pouvons traiter faute d'espace, on peut consulter notamment Lydie MOREL, « Le féminisme d'Alexandre Dumas fils », dans *Le Mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féministes suisses*, n. 2, 1914, p. 48-50 et 66-68.

¹⁹⁹ Odile KRAKOVITCH, « Misogynes et féministes il y a cent ans », *Nouvelles questions féministes*, n° 2 (Octobre 1981), p. 75-103.

Marquée dès ses débuts donc par la question féministe, la Troisième République ne cessera plus de multiplier les clivages et les lignes de fractures à ce sujet. C'est dire que l'œuvre de Maupassant, écrite principalement durant la décennie de 1880, est travaillée sourdement par ce débat dans lequel tous les principaux intellectuels prennent part. D'un côté d'abord, les principaux écrivains naturalistes, pénétrés de philosophie schopenhauerienne et d'idées prétendument scientifiques au sujet de l'infériorité féminine, prennent largement le contrepied de la sensibilité romantique et semblent, en évacuant la passion et ses excès, condamner aussi en bloc son principal « objet ²⁰⁰ ». Avec l'abandon de la mystique amoureuse du romantisme, c'est donc, semble-t-il, tout le sexe féminin qui tombe aussi dans le discrédit. La littérature « moderne » et réaliste, qui esthétise l'adultère, place au cœur de ses thématiques l'instabilité féminine et la complexité de son caractère, fait de la femme et sa sexualité à la fois son principal sujet et son insoluble problème. Très largement écrite par des hommes, elle ne se montre donc pas particulièrement conciliante à l'égard des femmes qui entendent remettre en question leur situation, du moins, à de rares exceptions près.

La représentation littéraire de la femme émancipée en régime naturaliste, sujet auquel il faudrait consacrer un long développement, s'opère toujours sous la tutelle de certains clichés réducteurs qui tendent à dénigrer l'agentivité féminine. Il y a d'abord la figure du *bas-bleu* que Barbey d'Aurevilly, conservateur et même réactionnaire, brocarda le plus souvent possible dans ses écrits journalistiques. Craignant que les hommes de demain soient réduits à « faire les cornichons », il dépeint les femmes de lettres, les

²⁰⁰ « Mauvaise désormais la passion [...] elle n'est plus comme au temps des romantiques, le vecteur possible d'une appropriation de l'univers mais, au contraire, la faille où s'engouffre le désordre, submergeant, dissolvant l'identité masculine. » Anne-Lise MAUGUE, *L'Identité masculine en crise*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2001, p. 40.

émancipées et les intellectuelles comme de dangereuses *viragos*, dont le *dérèglement génésique* s'exprime soit par la frigidité soit par le tribadisme, et dont l'aspect physique cumule les marques repoussantes²⁰¹. C'est là d'ailleurs une des constantes de la représentation des féministes qui, on le sait bien, n'a pas beaucoup changé depuis. Vers la fin de siècle, celles qu'on appelle les *cervelines* sont décrites comme des hydrocéphales d'une extrême laideur, le plus souvent « garçonnières », d'une intelligence surfaite et pédante²⁰². Dans « Séance publique » de Maupassant, l'écrivain dépeint avec ironie une réunion de « L'Association générale internationale pour la revendication des droits de la femme », endroit où l'on retrouve « partout le type de la vieille fille inconsolable » et parmi lesquelles un homme dans l'assistance ne reconnaît que des « hystériques²⁰³ ».

Marquée également par le discours crépusculaire et l'angoisse diffuse d'une décadence nationale, raciale, masculine ou plus largement, civilisationnelle, la fin de siècle soupèse confusément les différentes causes des transformations sociales auxquelles elle assiste²⁰⁴. L'énième résurgence historique du thème de la « crise de la masculinité » n'est évidemment pas sans rapport avec la montée en influence des idées féministes. La dégénérescence du mâle français et la « corruption contemporaine » sont à attribuer aux « idées mises en circulation sur la femme ». Pour Proudhon à tout le moins, la corrélation

²⁰¹ Jules-Amédée BARBEY D'AUREVILLY, *Les Bas-Bleus & autres ridicules du temps*, Paris, Obsidiane, 2010.

²⁰² Claudine SAGAERT, *Histoire de la laideur féminine*, Paris, Auzas éditeurs, coll. « Imago », 2015, p. 97.

²⁰³ *Les Dimanches d'un bourgeois de Paris* sont un ensemble de textes maupassantiens peu connus et publiés tardivement par Louis Forestier (Paris, SEDES, 1989, p. 147).

²⁰⁴ Marc ANGENOT, *op.cit.*, p.118-119 : « L'angoisse qui domine dans la *doxa* sur les craintes que font naître la « question ouvrière » et le socialisme, c'est cette menace de l'émancipation des femmes qui est, pour la littérature, le signe patent d'une société désaxée ».

est immédiate : « à femme émancipée, mari benêt²⁰⁵ ». La représentation omniprésente de la figure de l'androgynisme dans la littérature fin de siècle atteste aussi, entre autres choses, une fascination et peut-être une perte de repère relative par rapport aux normes de genre traditionnelles. Chez les auteurs qui font preuve d'une forme de nostalgie par rapport à l'hégémonie masculine qu'ils sentent se déliter vont apparaître de nouvelles thématiques où les malaises du masculin se font plus saillants : roman de la prostitution et récit d'exploits de bordel, roman célibataire et roman sur la masturbation.

À l'extrême fin de siècle, le mouvement féministe prend forme, se dote de *leaders* et occupe une place qui gagne en importance. Certains écrivains masculins s'engagent auprès des femmes et se consacrent à la lutte d'émancipation des femmes. Léopold Lacourt, par exemple, dont l'œuvre méconnue témoigne d'un engagement unique pour l'époque, fait office peut-être de premier grand féministe français (masculin) et promeut une forme d'utopisme où socialisme et féminisme vont de pair pour l'avènement d'un matriarcat qui amènerait la fin de tous les conflits sociaux. Certains écrivains naturalistes, parmi lesquels le groupe des cinq dissidents qui signent *Le Manifeste contre La Terre*, dans lequel ils reprochent à Zola notamment sa misogynie et le manque de profondeur de ses personnages féminins, prennent position publiquement et à plusieurs reprises auprès des féministes; tant et si bien que certains se méritent le surnom de « vaginards » auprès du maître intransigeant. Les frères Rosny, Lacourt et Jules Bois passent, aux yeux de l'arrière-garde masculiniste, pour des traîtres à leur sexe; Henrik Ibsen, le dramaturge scandinave et pionnier du théâtre nouveau, est un dangereux propagandiste avec sa pièce

²⁰⁵ Pierre-Joseph PROUDHON, *op.cit.*, p. 107 et 163.

*La Maison de poupée*²⁰⁶. Des misogynes réactionnaires comme Proudhon, Théodore Joran²⁰⁷ et plusieurs autres partent en campagne contre l'évolution, même minime, du statut social des femmes, qu'ils présagent comme le début de leur fin.

En somme, la *guerre des sexes*, réelle ou fantasmée, s'alimente dans le discours social et littéraire des angoisses masculines éternellement ressassées et des antagonismes idéologiques qui opposent les conservateurs aux tenants des idées progressistes²⁰⁸. Sans grande surprise, l'évocation de ce conflit entre les sexes se fait toujours sur fond de références historiques, bibliques ou d'appels à quelques autorités littéraires; on convoque encore inlassablement, chez Maupassant, chez Proust et chez Rachilde même, la bonne vieille « vérité poétique » de Vigny : « La femme aura Gomorrhe et l'homme aura Sodome²⁰⁹ ».

Virilité, prédation et désir sexuel violent. Pour les naturalistes français de la fin du XIX^e siècle, l'homme est d'abord un violeur (il l'est toujours plus ou moins en

²⁰⁶ MAUGE, *op.cit.*, p. 17. Le dramaturge scandinave prend position, de façon plutôt avant-gardiste, pour l'émancipation des femmes dans cette pièce qui eut un grand succès en France à l'époque. Fait intéressant, le discours conservateur sur la décadence trouve en lui le parfait bouc-émissaire, en ce qu'il est étranger, et qu'il corrobore la thèse selon laquelle la corruption morale de la société française serait provoquée par le parasitage des idées étrangères. Scandinaves, anglaises, juives ou américaines, les idées féministes seraient des importations qui attaqueraient le corps social français.

²⁰⁷ Il est l'auteur, fascinant et méconnu, de plusieurs pamphlets antiféministes et, à bien des égards, proto-masculinistes, à la Belle Époque.

²⁰⁸ On peut consulter, au sujet de l'antiféminisme fin de siècle, l'article de Sidonie VERHAEGHE, « De la réaction antiféministe aux rhétoriques protomasculinistes : le traitement de Louise Michel dans la presse française à la fin du XIX^e siècle », dans Diane LAMOUREUX et Francis DUPUIS-DÉRI, *Les Antiféministes : analyse d'un discours réactionnaire*, Montréal, Remue-ménage, 2015, p. 21-35.

²⁰⁹ Si ce n'est plutôt cet autre vers : « Les deux sexes mourront chacun de son côté ». Ces deux citations sont tirées de la *Colère de Samson*, déjà évoquée comme la référence obligée en matière de conflit entre les sexes à l'époque.

potentialité) à cause de la nature même de son désir qui est violent, irréprouvable et auquel il peine souvent inutilement à résister. La chose apparaît la plupart du temps comme une évidence, ce qui en rend (paradoxalement) la démonstration un peu difficile.

Cette logique s'affirme le plus clairement peut-être dans la comparaison avec la prédation animale, un des lieux communs de la représentation de la *chasse amoureuse* que nous avons déjà eu la chance d'évoquer. Les femmes, fréquemment dépeintes comme des proies – et les hommes de dangereux prédateurs qui les « guettent sans cesse²¹⁰ » – craignent pour leur intégrité. Elles sont « un gibier rare et difficile, une proie inaccoutumée » pour le « mâle qui aime les femelles²¹¹ ». Les hommes *en chasse*, dans un bal, sont « en quête de chair fraîche, de primeurs déflorées », ils « rôdent dans [la] foule échauffée [et] sembl[ent] flairer », tout à leur désir de « s'amuser qui sommeille au fond de l'animal humain²¹² ». Tel autre paysan dans un conte de Maupassant « travaillait [un] jour dans la bergerie, et, ayant vu s'étendre à l'ombre [une femme], était venu à pas de loup » pour tenter de la violer²¹³. Particulièrement récurrente chez Maupassant, cette façon de corréler le désir sexuel masculin à la prédation animale prend quelquefois, dans ses excès de pessimisme, la dimension de loi générale du désir viril²¹⁴.

²¹⁰ MAUPASSANT, « Humble drame », p. 735.

²¹¹ LEMMONIER, *Un mâle*, *op. cit.*, p. 285.

²¹² MAUPASSANT, « Le Masque », p. 1724.

²¹³ MAUPASSANT, « Histoire d'une fille de ferme », p. 151.

²¹⁴ MAUPASSANT, « Un cas de divorce », p. 1471 : « Deux bêtes, deux chiens, deux loups, deux renards, rôdent par les bois et se rencontrent. L'un est mâle l'autre femelle. Ils s'accouplent. Ils s'accouplent par un instinct bestial qui les force à continuer la race » ; « j'ai obéi à cet imbécile emportement qui nous jette vers la femelle ».

La fascination qu'entretient aussi l'auteur pour la folie et la violence meurtrière, visible notamment dans « Fou ? » et « Un fou », laisse souvent à penser que la violence sexuelle masculine serait à inscrire dans un continuum de comportements masculins violents difficilement isolables et dont les multiples manifestations tiendraient surtout à des différences de degrés. Peu de différences en somme entre le désir sexuel et le désir de meurtre, surtout pour *le fou*²¹⁵ qui semble, à ce niveau, complètement désinhibé : « L'envie de tuer me court dans les moelles. Cela est comparable aux rages d'amour qui vous torturent à vingt ans²¹⁶ ». Les *mâles* particulièrement virils, restés plus près de leur part animale dirait-on, sont travaillés par des désirs équivoques, comme ce paysan chez Zola dont « l'enragement tournait toujours en un coup brusque de désir²¹⁷ ».

Les hommes violeraient surtout parce qu'ils seraient incapables de s'en empêcher, dépassés par un désir trop pressant. Corbin parle à ce sujet de tout un « système de représentation » qu'il explique très bien :

L'exaltation, dans le discours, de la brutalité masculine s'accorde à une nouvelle écriture du désir que l'on relève dans la littérature du premier XIX^e siècle. Certains auteurs font de l'homme, à la seule vue des formes de la femme, un être submergé par une insatiable et possessive avidité. La fascination exercée par la putain et la beauté infernale, le thème de l'âpre saveur et de la crudité de la jouissance, le lien établi entre la mort et la chair désirable suggèrent, posés en regard des textes de la chanson gauloise et des brochures obscènes, que s'opère – ou de moins se dit – un renouvellement des modes de stimulation de désir masculin²¹⁸.

²¹⁵ De façon intéressante, les personnages de *malades mentaux* ou *d'idiots*, sont pour leur part assez souvent convoqués pour l'intérêt ou la curiosité que suscite leur sexualité qu'on présume dépourvue de toute pudeur ou morale. On pense notamment à Hilarion dans *La Terre* et à Saturnin dans *Pot-Bouille*.

²¹⁶ MAUPASSANT, « Un fou », p. 1301.

²¹⁷ ZOLA, *La Terre*, *op.cit.*, p.423.

²¹⁸ CORBIN, *Histoire de la virilité*, *op. cit.*, p. 131.

Ce système, pour l'appeler ainsi, implique également la représentation d'une tension permanente entre une continence sexuelle, vécue comme violence faite à soi-même, et une libération libidinale placée sous le signe du saccage, du déchainement des violences et de la perte de contrôle. Raison pour laquelle les personnages masculins sont quelquefois représentés se méfiant de leur propre désir, ne répondant plus vraiment de leurs gestes, lorsqu'est outrepassée une certaine limite d'excitation, que les femmes d'ailleurs provoqueraient par goût pervers ou par inconséquence. Les personnages masculins sont nombreux à confesser cette peur d'eux-mêmes : « J'avais peur de faire quelque sottise, peur de moi-même²¹⁹ », dit un séducteur chez Maupassant.

L'idée que l'homme puisse être le jouet de son désir sexuel, que celui-ci serait impossible à contenir, n'appartient pas à la seule représentation littéraire. Dans *Du Premier Baiser à l'alcôve*, Anne-Marie Sohn analyse des procès-verbaux pour s'intéresser à la sexualité paysanne. Elle remarque que la plupart des hommes du peuple avalisent ce qu'elle nomme « la thèse de l'irrésistible pulsion » lorsqu'ils s'expliquent en cour suite à des comportements sexuels répréhensibles devant la loi; on parle alors de « moments d'égarements », « d'aveuglements passagers » ou de « désirs irrépressibles » pour justifier le passage à l'acte²²⁰. D'ailleurs, elle rappelle que le terme euphémistique pour désigner le viol, en milieu populaire, est « assouvir sa passion », ce qui en dit long, ne serait-ce que par le choix des termes, sur le genre de conceptions psychologiques qui sous-tendent ces lignes de défense.

²¹⁹ MAUPASSANT, « L'Inconnue », p. 1228. Autre exemple aussi dans lequel l'alcool semble avoir un rôle à jouer : « Je lui offris du champagne, et j'en bus, ce qui me troubla les idées. Je sentis alors clairement que j'allais devenir entreprenant, et j'eus peur, peur de moi », dans MAUPASSANT, « Divorce », p. 1640.

²²⁰ Anne-Marie SOHN, *Du Premier Baiser à l'alcôve : la sexualité des Français au quotidien (1850-1950)*, Paris, Aubier, coll. « Historique », 1996, p. 63, p. 23.

L'homme serait en bref, à tout le moins pour une certaine école naturaliste soucieuse d'assoir dans l'absolu scientifique certains de ses présupposés, piloté tout entier par un « instinct dominateur²²¹ », un « tempérament batailleur » contre lequel « on ne peut rien » puisque la « nature les [aurait] faits ainsi » et qu'encore « on ne peut rien contre elle²²² ». Qu'il devienne alors un violeur, lorsqu'il cède à son irrépressible désir, est dans l'ordre des choses. On comprend ici que cette façon d'expliquer le viol n'est pas exactement la plus propice à faire naître une réflexion sur la culpabilité masculine; elle est bien plutôt celle qui dédouane entièrement l'homme de sa responsabilité et banalise son acte comme relevant d'une simple mécanique naturelle, à l'image d'une soupape qui céderait sous une trop forte pression.

Les brevets de la virilité : tableau de chasse et femmes en séries. La fin du XIX^e siècle, quoiqu'elle soit marquée par une remise en question du rôle des sexes en société, est encore très fortement conditionnée par ce qu'Olivia Gazalé appelle le mythe de la virilité²²³. Ensemble d'injonctions pesant sur les hommes, leur intimant l'adoption de comportements sociaux ou sexuels ainsi que certaines postures somatiques, la virilité traditionnelle, du moins, celle qui nous intéresse ici, s'incarne d'abord dans la reconduction de comportements et d'idées rétrogrades et essentiellement basées sur le rejet ou la soumission du féminin. On ne peut assez insister sur l'importance qu'acquiert

²²¹ MAUPASSANT, *Chroniques II*, op.cit., p. 57.

²²² MAUPASSANT, *Chroniques I*, op.cit., p. 3, p. 52.

²²³ Son développement sur les cinq grandes injonctions de la virilité traditionnelle est très original et puissamment évocateur. L'homme aurait, en matière de sexualité, à « prouver, dresser, entrer, mouiller [éjaculer] et fanfaronner ». Oliva GAZALÉ, *Le Mythe de la virilité*, Robert Laffont, Paris, 2017, p. 249.

la *possession* sexuelle abondante et répétée des femmes dans la construction de l'identité virile.

C'est que « l'homme viril se doit « d'avoir des femmes », de les « posséder », dans le sens plein du terme, c'est-à-dire d'en « jouir », d'« en user », de les maintenir « à sa botte²²⁴ ». Partant, l'arithmétique qui consiste à recenser le nombre des conquêtes apparaît comme une pratique très répandue chez les hommes du XIX^e siècle. Corbin parle de cette « comptabilité des coups tirés » comme d'un « lieu commun de la correspondance entre hommes » à l'époque : « cette précision dans la mesure de la puissance virile se révèle probablement sans égale au cours de l'histoire; et il est étonnant de constater combien cette pratique mémorielle – qui présuppose un comptage sur le terrain – se trouve partagée²²⁵ ». À ce chapitre, Maupassant n'est pas en reste. Il s'adonne lui-même à ce genre de comptabilité dans sa vie privée et prête quelquefois cette pratique à ses personnages²²⁶. Une autre déclinaison de cette logique consiste aussi à faire étalage de sa capacité à « tirer des coups » consécutivement²²⁷. Quoique puériles, ces pratiques nous rappellent néanmoins l'importance capitale qu'occupait (et qu'occupe peut-être encore) la possession féminine dans la construction de l'identité virile. Dans un roman de Barbey d'Aurevilly, un jeune homme qui « a le goût des femmes » et des « plaisirs

²²⁴ Alain CORBIN, *Histoire de la virilité*, *op. cit.*, p. 128.

²²⁵ *Ibid.*, p. 152.

²²⁶ Nous l'évoquions déjà à la note 81 avec ce personnage, qui comme Maupassant, estime son compte à plus de « deux ou trois cents femmes ».

²²⁷ Il n'est pas inutile de rappeler que Maupassant accomplit publiquement, et à quelques reprises, des exploits sexuels devant témoins, notamment lors d'une célèbre virée au bordel entre amis, accompagné des maîtres Tourgueniev et Flaubert, où il s'exécuta apparemment sept fois de suite avec une prostituée. L'évènement est rapporté par tous ses principaux biographes.

violents » s'explique bien simplement : « rien ne manquait à ma gloire de jeune homme, et vous savez, marquise, de quels éléments cette gloire est faite²²⁸ ».

De façon systématique, on prête à ces *hommes à femmes* des traits hyper virils et leur description physique se fait sur le mode d'une surdétermination des dimorphismes sexuels : pilosité abondante, forte musculature, haute taille, mais aussi dépense énergétique, sinon spermatique, hors de l'ordinaire. Comme ce Normand – et cela a toute son importance et nous y reviendrons – dans « Le Rideau cramoisi » de Barbey d'Aurevilly encore, très « large de poitrine », buvant « comme un polonais » et « faisant tout dans ces proportions-là ». Il est présenté comme digne d'un grand intérêt par le narrateur intradiégétique d'abord parce qu'on lui « a connu sept maîtresses, en pied, à la fois ²²⁹ ». Dans *Le Surmâle* d'Alfred Jarry, où cette conception rétrograde de la virilité est mise à mal et poussée à des proportions farcesques, le personnage principal, qui est un athlète d'une puissance prodigieuse, a besoin, comme d'un carburant, d'un nombre toujours plus grand de *coïts* (et donc de femmes) pour mener à bien son exploit cycliste; on retrouve alors partout derrière lui des cadavres de femmes saccagés. L'exploit sexuel étant le principal sujet de ce livre dans lequel tout prend les dimensions monstrueuses de la parodie, les hommes après le souper – et entre eux – se lancent dans une véritable historiographie des plus grands « fouteurs » de l'Histoire et débattent de la véracité des exemples du passé. On convient qu'un « certain Indien » l'aurait fait plus de soixante-dix fois dans une journée, événement d'une grande importance historique et rapporté par Théophraste, Pline et Athénée²³⁰. Au-delà de la farce, il est intéressant de constater,

²²⁸ BARBEY D'AUREVILLY, *Une vieille maitresse*, dans *op.cit.*, p.107.

²²⁹ BARBEY D'AUREVILLY, « Le Rideau cramoisi », dans *Les Diaboliques*, *op. cit.*, p. 837-838.

²³⁰ Alfred JARRY, *Le Surmâle*, Londres, FB Éditions, 2017, p. 9-12.

comme nous le disions, la persistance d'une certaine logique dans la construction du personnage viril, où force musculaire, possession féminine et dépense immodérée d'énergie sont des corolaires indissociables. Chez Jarry encore, les hommes, tout à leurs réflexions scientifiques sur la possibilité de *foutre* un nombre phénoménal de fois, en viennent à formuler des théories très parlantes, comme ce personnage qui croit « supposable qu'un homme qui ferait l'amour indéfiniment n'éprouverait pas plus de difficulté à faire n'importe quoi d'autre indéfiniment : boire de l'alcool, digérer, dépenser de la force musculaire, etc.²³¹ ». Ces *hommes-machines*, hyper virils, ont donc des besoins sexuels correspondant, dirait-on, à leurs dimensions propres; leur énorme besoin de femmes n'est pas loin alors d'en faire des violeurs en puissance, comme pour ce Jésus-Christ, personnage de *La Terre*, « grand gaillard [...] dans toute la force musculeuse de ses quarante ans [...] la barbe longue en pointe » et ayant l'air, ni plus ni moins, d'« un Christ souillard, violeur de filles²³² ».

La possession sérielle de la femme, pour reprendre un mot de Martine Delvaux²³³, apparaît ainsi comme un motif récurrent dans la représentation socialement valorisée d'une sexualité masculine performante. Indifférenciées et interchangeables entre elles²³⁴,

²³¹ *Ibid.*, p. 24.

²³² ZOLA, *La Terre*, *op.cit.*, p. 27. On notera, après trois exemples consécutifs où il en est fait mention, que la capacité de consommer beaucoup d'alcool, comme celle, d'ailleurs, de manger énormément, semble elle aussi constitutive du stéréotype viril et d'une certaine appartenance à une forme de masculinité gigantesque, gauloise, sinon rabelaisienne. Nous y reviendrons.

²³³ Du nom d'un de ses ouvrages dans lequel elle traite de la représentation « en séries » des femmes dans la culture populaire au XXe siècle. Martine DELVAUX, *Les Filles en série*, Éditions du Remue-ménage, Montréal, 2013.

²³⁴ Marcel PROUST, *Du côté de chez Swann*, *La Recherche du temps perdu*, Quarto Gallimard, Paris, 1999, p. 131 : « à l'âge où l'on n'a pas encore abstrait ce plaisir de la possession des femmes différentes avec lesquelles on l'a goûté, ou on ne l'a pas réduit à une notion générale qui les fait considérer dès lors comme les instruments interchangeables d'un plaisir toujours identiques ».

les femmes possédées par le séducteur audacieux ne semblent avoir d'intérêt que dans la mesure où elles font partie du compte, du score, que l'homme peut réclamer. Donnée d'ailleurs partout comme une idée généralement admise, « l'être féminin » serait, « du grand au petit, et de haut en bas, toujours, pour ainsi dire, le même être » et sa sensibilité, « fabriquée sur un patron identique²³⁵ ». Cette idée, loin d'appartenir à la seule représentation artistique, est également avalisée par les discours scientifiques d'alors²³⁶. Maupassant y souscrit lui aussi : « nous autres, nous adorons *la femme* et quand nous en choisissons une passagèrement, c'est un hommage rendu à leur race entière [...] chaque femme conquise nous prouve, une fois de plus, que toutes sont à peu près pareilles entre nos bras²³⁷ ».

Inutile de préciser qu'une telle conception du *devoir viril* fait assez peu de cas du consentement féminin puisqu'elle tend à faire de la possession féminine une fin en soi de la masculinité. Qu'importent les moyens mobilisés pour les obtenir, les « femmes eues », pour parler comme Stendhal, font ensuite office de brevet de virilité pour le séducteur audacieux.

Le surmâle normand et la gauloiserie. La surdétermination de la vigueur et de l'exploit sexuel dans la représentation littéraire de la masculinité trouve son aboutissement symbolique dans la valorisation de la figure de l'homme normand.

²³⁵ Edmond de GONCOURT, *La Faustin*, Charpentier, Paris, 1882, p. 233.

²³⁶ « Les femmes diffèrent moins entre elles que les hommes : qui en connaît une, les connaît toutes... leur pensées, leurs sentiments et même leurs formes extérieures se ressemblent. » Césaire LOMBROSO, *La Femme criminelle et la prostituée*, F. Alcan, Paris, 1896, p. 119.

²³⁷ MAUPASSANT, Préface à l'édition de *Celles qui osent* de René Maizeroy.

Régionalistes et donc présumés restés plus proches d'une masculinité à l'ancienne²³⁸, le hobereau normand et le paysan de cette région cristallisent un ensemble de qualités viriles qui tendent à en faire des modèles d'une virilité en déclin, vestiges d'un *esprit français* qui aurait beaucoup à voir, au moins chez les hommes, avec certaines attitudes sexuelles à l'égard des femmes.

On peut tout d'abord relever une très forte insistance sur les dimorphismes sexuels masculins lorsqu'il s'agit de décrire ces personnages de Normands, principalement autour du triptyque : pilosité, grandeur et masse corporelle. Les exemples ne manquent pas chez Maupassant particulièrement, étant lui-même Normand, qui se plaît à décrire ce genre de personnages dans ses contes régionaux : « C'était un grand normand, un de ces hommes puissants, sanguins, osseux, qui lèvent sur leurs épaules des voitures de pommes²³⁹ ». Un autre paysan normand, se souvenant de ses ancêtres, les dépeint ainsi : « ils étaient démesurément grands, osseux, poilus, violents et vigoureux²⁴⁰ ». L'insistance sur la pilosité de ces personnages, particulièrement la moustache, moins anodine qu'elle peut sembler, participe d'une représentation stéréotypée de la masculinité française. Dans la nouvelle « La Moustache », le personnage développe un éloge de la moustache « bien française », « signe de notre caractère national », héritage de « nos pères les Gaulois²⁴¹ ».

²³⁸ Il est assez curieux de constater que déjà à l'époque le « mythe de la virilité » se construit, au moins partiellement, dans le ressassement nostalgique d'un âge d'or perdu. Nous en reparlerons en conclusion.

²³⁹ MAUPASSANT, « Hautot, père et fils », p. 1667.

²⁴⁰ MAUPASSANT, « Le Loup », p. 434.

²⁴¹ MAUPASSANT, « La Moustache », p. 663. Dans *Histoire de la virilité*, Corbin développe également sur l'importance de la moustache dans la masculinité française de l'époque; elle serait « l'attribut des héros », le « signe de la vaillance, de la vigueur et de l'intrépidité » et « l'ostentation du poil de la moustache, puis de la barbe accompagne[rait] l'adoption de postures somatiques qui manifeste[raient] la virilité ». CORBIN, *op.cit.*, p. 69 et p. 8.

On remarquera également que les personnages de séducteurs audacieux chez Maupassant, probablement en se fondant sur son propre modèle, sont tous pourvus d'une élégante moustache, à l'instar de Bel-Ami.

La célébration du caractère *gaulois*²⁴², substantif flou qui semble renvoyer aussi bien à une masculinité bruyante, violente, au sens large, qu'à des comportements sexuels violents²⁴³, se confond parfois avec ce qui ressort du *rabalaisien*²⁴⁴ et s'exprime encore une fois surtout comme une valorisation de la dépense immodérée des forces viriles : démonstration de puissance musculaire, notamment, mais surtout sexuelle ici. Est « gaulois » celui qui « aime l'esprit français, la finesse et le sel, même le poivre²⁴⁵ ». Est gaulois surtout, il nous semble, ce qui est transgressif, « licencieux » dans les mots de l'époque. Cette valorisation de la transgression, d'abord sexuelle, nous l'aurons compris, présentée élogieusement et érigée en caractère national, nous apparaît comme un élément extrêmement important dans la compréhension des construits discursifs légitimant et banalisant le viol à l'époque. Discours conscient de ses contradictions, la représentation

²⁴² Le nom commun « gauloiserie » est défini à l'époque, dans le *Littre*, comme un « néologisme » désignant un acte ou un « langage dont la liberté plaisante n'observe pas toutes les convenances ». Le Larousse historique en donne aussi une définition intéressante, faisant dériver le mot de l'adverbe « gauloisement » : « de manière truculente et licencieuse », dans Alain RAY (dir.), *Le Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert, Paris, 2010, p. 933. On remarquera que les deux définitions ont en commun de marquer la transgression inhérente à ce qui est « gaulois ».

²⁴³ À ce sujet, Corbin établit une corrélation immédiate entre la valorisation de cette forme de masculinité et la violence sexuelle : « Ce système de représentations, cet hymne à la vigueur, ces allusions à la victoire et à la défaite tendent à justifier la violence, fût-elle simulée. Ils pèsent sur l'appréciation du viol, dès lors censé se terminer en plaisir ; la violence faite à la femme est parfois qualifiée dans la chanson gauloise d'outrage bienheureux ». Alain CORBIN, *op. cit.*, p. 131.

²⁴⁴ « Rabelais. Il est, celui-là, Français dans les moelles ; il caractérise notre race gaillarde, rieuse, amoureuse, en qui le sang et le propos sont vifs » MAUPASSANT, *Chroniques II, op.cit.*, p. 93.

²⁴⁵ MAUPASSANT, « Un échec », p. 1264. Ce rapprochement entre ce qui est Gaulois et *épicé* semble revenir souvent : « nos aïeules [...] aimaient les histoires gaillardes saupoudrées de sel gaulois » (*Chroniques I, op.cit.*, p. 289).

de la gauloiserie se fait donc sur un mode souvent antithétique, où il s'agit d'accoler des contraires et donc de valoriser des comportements masculins à priori négatifs. « L'esprit gaulois » est d'abord ce qui « rend agréable la médiocrité » et fait des hommes qui l'incarnent, des « demi-brute[s] aimable[s]²⁴⁶ ».

La description du surmâle normand, pour y revenir, s'opère elle aussi largement sur la valorisation de comportements sexuels qu'on jugerait volontiers problématiques. De façon très intéressante, l'un des principaux clichés dans la représentation de cette figure virile consiste à insister sur ce que l'on pourrait appeler *l'expansionnisme sexuel* de la *race* normande. En réanimant une certaine lecture historique, ou mythique, du passé normand, Maupassant entend représenter ces personnages d'abord comme les dignes héritiers de leurs ancêtres, c'est-à-dire des pilleurs, adeptes de l'expédition punitive et surtout peut-être de la dissémination génétique en pays conquis. L'image du conquérant normand, expression choisie pour sa polysémie, revient avec une fréquence très éloquente.

Vous connaissez les d'Orgemol, ces deux géants, ces deux Normands des premiers temps, ces deux mâles de la vieille et puissante race de conquérants qui envahit la France, prit et garda l'Angleterre, s'établit sur toutes les côtes du vieux monde, éleva des villes partout, passa comme un flot sur la Sicile en y créant un art admirable, battit tous les rois, pillait les plus fières cités, roula les papes dans leurs ruses de prêtres et les joua, plus madrés que ces pontifes italiens, et surtout laissa des enfants dans tous les lits de la terre²⁴⁷.

Conquérant donc, et dans tous les sens du terme, le Normand est bien l'héritier « des Rois de la Mer, de ces immenses races normandes qui ont tout gardé de ce qu'elles ont conquis²⁴⁸ », « des Pirates qui faisaient pleurer Charlemagne²⁴⁹ », enfin de la «

²⁴⁶ MAUPASSANT, « Amour », p. 1513.

²⁴⁷ MAUPASSANT, « Les Bécasses », p. 1315.

²⁴⁸ BARBEY D'AUREVILLY, *L'Ensorcelée*, dans *op.cit.*, p.438.

vieille race des aventuriers qui allaient fonder des royaumes sur le rivage de tous les océans²⁵⁰ ». Donnant l'effet d'une virilité qui déborde hors de soi, qui peine à se contenir, l'expansionnisme sexuel des Normands participe véritablement à en faire des surmâles, des modèles d'une virilité indépassable.

Il y aurait certainement une étude plus poussée à faire sur l'importance et la persistance de la gauloiserie dans la définition du caractère national français et les possibles influences que ce construit discursif exerçait, et exerce encore, sur les attitudes sociales à l'égard des violences sexuelles faites aux femmes en France.

Maupassant, premier *coach* en séduction : les figures du séducteur audacieux et du timide. Avec le raffinement et les transformations observables dans les comportements constitutifs de la séduction à la fin du XIX^e siècle français, les auteurs semblent tiraillés par de nouveaux questionnements à ce sujet. Chez Maupassant qui incarne, nous le disions, une posture publique de séducteur aguerri, très nombreux sont les récits dont l'essentiel de la réflexion porte sur les comportements masculins à adopter pour séduire efficacement – lisibles tout à faire comme des marches à suivre, ce qu'ils prétendent carrément être parfois – en voie de vaincre la timidité, caractéristique conpuee, et de devenir le séducteur audacieux dont toutes les femmes rêveraient.

²⁴⁹ *Idem*, *Une vieille maîtresse* dans *ibid.*, p. 200. Barbey d'Aurevilly, lui aussi de cette région, semble très adepte de l'équivoque sur le mot « conquérant » : « Il était, je crois, de race normande, de la race de Guillaume le Conquérant, et il avait, dit-on, beaucoup conquis... », dans *Les Diaboliques*, *op.cit.*, p. 835.

²⁵⁰ MAUPASSANT, « Le Fermier », p. 1498.

Rappelons à ce sujet et pour commencer que ce discours est immédiatement lié et codépendant à celui qui présume que les femmes aiment être forcées et que nous avons élaboré déjà. Car les leçons de séduction sont souvent communiquées par des personnages féminins, comme dans cet exemple tiré de « Cri d'alarme » que nous citerons au long. Le personnage féminin commence par ridiculiser la cour trop timide de son soupirant :

[...] des fleurs... des vers... des compliments... encore des fleurs... et puis rien... de plus... J'ai failli te lâcher, mon bon, tant tu étais long à te décider. Et dire qu'il y a la moitié des hommes comme toi, tandis que l'autre moitié... Ah!... ah!... ah!... [...] Ah ! l'autre moitié va vite... trop vite... mais ils ont raison ceux-là tout de même. Il y a des jours où ça ne leur réussit pas, mais il y a aussi des jours où ça leur rapporte [...]. Mon cher... si tu savais... comme c'est drôle... deux hommes!... Vois-tu, les timides, comme toi, ça s'imaginerait jamais comment sont les autres... et ce qu'ils font... tout de suite... quand ils se trouvent seuls avec nous... Ce sont des risque-tout!... Ils ont des gifles... c'est vrai... mais qu'est-ce que ça leur fait... ils savent bien que nous ne bavarderons jamais. Ils nous connaissent bien eux.

Plus loin, le personnage masculin réfléchit à ce que la femme vient de lui dire :

On devine du premier coup d'œil que certains êtres, doués naturellement pour séduire ou seulement plus dégourdis, plus hardis que nous, arrivent, en une heure de causerie avec une femme qui leur plaît, à un degré d'intimité que nous n'atteignons pas en un an. Eh bien, ces hommes-là, ces séducteurs, ces entreprenants ont-ils, quand l'occasion s'en présente, des audaces de mains et de lèvres qui nous paraîtraient à nous, les tremblants, d'odieux outrages, mais que les femmes peut-être considèrent seulement comme de l'effronterie pardonnaible, comme d'indécents hommages à leur irrésistible grâce²⁵¹.

Il importe de relever quelques points essentiels ici. Ce discours, échantillon représentatif de nombreux autres, est construit sur une opposition très tranchée entre deux figures de séducteurs, et dont les notions de timidité et d'audace forment les deux termes structurants. C'est qu'il y a à l'époque une spécialisation lexicale déjà très réduite pour parler de la séduction dans laquelle les mots « audace » et « timidité » sont quasiment les

²⁵¹ MAUPASSANT, « Le Cri d'alarme », p. 1510.

seules expressions usitées. Les exhortations à l'audace, faites à soi-même ou aux lecteurs, sont légion dans la littérature : « Il me suffirait peut-être d'être audacieux. N'est-ce pas Danton qui disait : "De l'audace, de l'audace, et toujours de l'audace". Si ce n'est pas Danton, c'est Mirabeau. Enfin, qu'importe²⁵² ». Ce discours que Morin, le bourgeois ridicule et ignorant se tient à lui-même, sous la forme d'une citation d'un homme célèbre qu'il dévoie de son sens original, montre assez bien à notre avis que l'exhortation à l'audace apparaît déjà comme un élément de discours existant, peut-être cliché même, du discours sur la séduction²⁵³. C'est une *vérité* que l'on répète déjà sur tous les tons, et presque sous forme d'adage chez Proust : « l'audace réussit à ceux qui savent profiter des occasions²⁵⁴ ». Chez Maupassant tout autant : *Bel-Ami* semble être motivé par le principe que « la victoire est aux audacieux²⁵⁵ », ce que la fable du livre confirme bien d'ailleurs, puisque Duroy *parvient* en grande partie grâce à son audace sexuelle auprès des femmes, qu'il manipule et utilise ensuite à ses fins personnelles. Dans ses chroniques encore, cette fois sans l'intermédiaire du discours narratif, Maupassant s'adresse à ses lecteurs et leur prodigue des conseils : « En amour, il faut oser, oser sans cesse. Nous aurions bien peu de maîtresses agréables si nous n'étions pas plus audacieux que les maris, dans nos caresses,

²⁵² MAUPASSANT, « Ce Cochon de Morin », p. 447.

²⁵³ Dans *Bouvard et Pécuchet*, que l'on sait être un genre de bêtisier, une somme de tous les clichés et faussetés de son siècle, le discours sur la séduction et l'audace apparaît nettement sous une forme figée et tournée en ridicule : « Bouvard se blâma d'avoir raté l'occasion. Bah ! elle se retrouverait, et puis les femmes ne sont pas toutes les mêmes. Il faut brusquer les unes, l'audace vous perd avec les autres. » FLAUBERT, *Bouvard et Pécuchet*, Classiques Garnier, Paris, 1968, p. 173.

²⁵⁴ PROUST, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* dans *La Recherche du temps perdu*, op. cit., p. 729.

²⁵⁵ MAUPASSANT, *Bel-Ami*, p. 374.

si nous nous contentions de la plate, monotone et vulgaire habitude des nuits conjugales²⁵⁶ ».

Le séducteur audacieux, c'est donc celui qui n'a pas peur de courir des risques, quitte à outrepasser parfois les règles de la décence avec les femmes. C'est donc très souvent, du reste sans grand étonnement, que les personnages masculins des récits qui présentent des scènes de viols aux *dénouements heureux* sont des audacieux, comme *Bel-Ami*. Mais, de façon étonnante, la sexualité du timide est elle aussi présumée violente par un renversement qui semble plutôt systématique dans le discours. Lorsqu'il se « déniaise », qu'il ose passer à l'action, son manque d'assurance et de naturel le rend brusque et maladroit; on le dépeint principalement donc comme un violeur, dont l'audace inattendue et mal assurée effraye les femmes. Il est quelques fois aussi violeur par ressentiment pour les femmes²⁵⁷. Le personnage principal de *L'Écornifleur* de Jules Renard incarne très bien ces différentes facettes du timide : il « en veut aux femmes » pour sa « timidité » et lorsqu'il se décide enfin, il « embrasse avec violence, sans compter, très vite, pressé comme un poltron qui devient brave ». C'est le même qui, plus tard, s'avouant à lui-même qu'il a « peur des gifles, d'une lutte corps à corps, des cris qui réveilleraient » désespère de posséder un jour la femme qu'il convoite. Il se questionne alors – ironiquement sans doute – sur la façon de s'y prendre pour violer une femme : « Je ne sais pas du tout comment on viole une femme. Quelqu'un m'a dit qu'il fallait frapper un coup sec au bas du ventre. Est-ce avec la main ou avec la tête, comme un

²⁵⁶ MAUPASSANT, *Chroniques II*, *op.cit.*, p. 334.

²⁵⁷ C'est le cas notamment du comte Muffat dans *Nana*, *op.cit.*, p. 173.

bélier? D'autres prétendent qu'il suffit de presser sur le nombril, comme sur le bouton d'un timbre²⁵⁸ ».

Cette quête du mode d'emploi au viol, à prétention humoristique sans doute, n'est pas sans rappeler les conseils que Stendhal divulguait à Mérimée dans une lettre et qu'il reprit, les jugeant drôles ou peut-être même instructifs, dans son journal, adoptant le registre que Béatrice Didier appelle celui de « la recette » :

Je suis ainsi que beaucoup d'autres embarrassé lorsqu'il s'agit d'enfiler une femme honnête. Voici un moyen très simple. Lorsqu'elle est couchée, vous la baisotez, vous la branlez, etc., elle commence à y prendre goût. Cependant la coutume fait qu'elle se défend toujours. Il faut alors, sans qu'elle s'en aperçoive, lui mettre l'avant-bras gauche sur le cou, dessous le menton, de manière à l'étouffer. Le premier mouvement est d'y porter la main; pendant ce temps il faut prendre le vit entre l'index de la main droite et le grand doigt, tous deux tendus, et le mettre tranquillement dans la machine. Il faut cacher le mouvement décisif de l'avant-bras gauche par des giries²⁵⁹.

Visant généralement à ridiculiser les timides et leur manque de moyen, cette façon de les représenter fantasmant des plans de viols est fréquente²⁶⁰ et s'offre partout à lire comme des contre-exemples à l'intention du lecteur. Le timide, en tant que figure de la faillite virile, fait partie d'un groupe plus large de personnages qui font contrepoint aux modèles de la virilité traditionnelle. Ce sont, notamment, les homosexuels, les efféminés, les cocus, les impuissants, les infertiles, qui sont sans cesse convoqués pour rappeler combien il est souhaitable d'être un homme « normal ».

²⁵⁸ Jules RENARD, *L'Écornifleur*, op.cit., p. 207 et 250.

²⁵⁹ Reproduit dans l'article de Béatrice DIDIER, « Le Discours amoureux dans le Journal de Stendhal », *Romantisme*, n° 62, 1988, p. 63.

²⁶⁰ Voici un dernier exemple tiré de *L'Éducation sentimentale* de Flaubert, précurseur en la matière déjà à l'époque de *Madame Bovary*, roman dans lequel la forte opposition entre les personnages de Rodolphe l'audacieux et de Léon le timide permettait de réfléchir à ces questions. Ici, Frédéric, le jeune homme inexpérimenté et timide, enrage de son manque de courage : « Il pensait à des choses monstrueuses, absurdes, telles que des surprises, la nuit, avec des narcotiques et des fausses clefs – tout lui paraissant plus facile que d'affronter son dédain » (*L'Éducation sentimentale*, op.cit., p. 232).

Finalement, les leçons d'audace données par les écrivains de la fin de siècle proposent une vision profondément inquiétante de la séduction. Dans leurs discours, tout porte à croire qu'un viol ne pourrait être l'œuvre d'un séducteur naturellement audacieux, dont les licences prises avec les femmes sont toujours pardonnées, et que seul le timide serait tenu responsable pour ses brutalités. Il faut aussi, bien entendu, mettre en relation ce type de discours sur le viol avec la réflexion sur les notions de signe, dont nous avons déjà parlé, et de *flirt* à l'époque. En arguant que la perte de repères et la trop grande complexité des codes de la séduction rendent impossible la compréhension et le respect du consentement féminin, les auteurs qui, comme Maupassant, font de l'audace la valeur capitale en séduction, dans ce contexte, témoignent vraiment d'une transformation des idées à l'époque et donnent à voir la coexistence de deux modèles contradictoires. Importé tout droit du libertinage et de la littérature du siècle précédent, l'audacieux, vaguement casanovien, cultivant l'art du *baiser volé* et des techniques toutes faites pour réussir un viol, est parachuté donc avec plus ou moins de cohérence dans une fin de siècle où s'affinent les sensibilités par rapport au respect sexuel des femmes, où l'on promeut de plus en plus le modèle du flirt, basé sur un désir mutuel longuement différé, cultivé et se construisant sur une progression ascendante du lien de confiance entre les amants²⁶¹.

²⁶¹ Pour Fabienne Casta-Rosaz, le flirt apparaît comme « le miroir d'une époque : celle de la transition entre la fin de l'ère puritaine et la révolution sexuelle » et le mot, très à la mode à l'époque, évoque « à la fois la nouvelle éducation sentimentale des jeunes filles que le jeu de séduction des hommes et des femmes mariés » (CASTA-ROSAZ, *Histoire du flirt, op.cit.*, p. 72).

Solitude sexuelle et roman célibataire. Le discours sur la séduction qui se taille une place de choix dans l'ensemble thématique de la fin de siècle s'explique en grande partie par l'intérêt croissant porté aux différentes formes de misères sexuelles masculines, que l'on semble découvrir et investir massivement dans la littérature de l'époque. Ce que Jean Borie reconnaissait comme le genre du « roman célibataire²⁶² » forme un corpus aux contours cohérents et reconnaissables, marqué par la répétition de certains thèmes, épisodes et personnages archétypiques et dans lequel la fascination pour la sexualité masculine, et particulièrement sa souffrance sexuelle, forme à notre avis le principe organisateur²⁶³.

Dans ses deux derniers romans, *Fort comme la mort* et *Notre cœur*, Maupassant adopte plusieurs thèmes qui marqueront sa dernière période, plus mature peut-être, mais surtout beaucoup plus pessimiste. Ces récits se présentent comme de longues réflexions angoissées sur la solitude, le célibat, la peur de la mort et le vieillissement. Dans *Fort comme la mort*, le célibataire désabusé songe à se marier « par horreur de la solitude²⁶⁴ »,

²⁶² La formule de Borie eut le succès qu'on lui connaît malgré que les principales conclusions de son ouvrage nous semblent largement erronées et que celui-ci ne se penche finalement que très peu sur le phénomène littéraire du célibataire en tant que tel. Cette opinion sur l'ouvrage de Borie est partagée par Maurice AGULHON, « Le Célibataire français. L'historien et le célibataire. À propos de Jean Borie », *Romantisme*, n° 16, 1977, p. 95-100.

²⁶³ Notre développement est largement inspiré de remarques de Corbin déjà très complètes à ce sujet. Nous tenterons d'en présenter rapidement quelques exemples et d'insister plutôt sur les liens entre littérature célibataire, misère sexuelle et violences sexuelles. « La misère sexuelle des employés et ses palliatifs constituent un thème inépuisable de la littérature du second XIXe siècle. Trop pauvre pour se marier ou s'établir en ménage, le jeune employé a toutefois un revenu suffisant pour payer une fille. De Flaubert à Maupassant ou Charles-Louis Philippe, les romanciers se sont appliqués à décrire toute la gamme des procédures de l'amour vénal auxquelles l'employé, le commis ou l'artiste peuvent avoir recours quand ils échappent, par le célibat, à la misère sexuelle. C'est toutefois Huysmans, le plus pur représentant de cette littérature célibataire, dont Jean Borie a souligné l'émergence à partir de 1850, qui, au fil de ses romans, a dressé le meilleur catalogue des frustrations sexuelles et des palliatifs dont usent les membres de la petite bourgeoisie. » CORBIN, *Les Filles de noce*, op.cit., p. 368.

²⁶⁴ MAUPASSANT, *Fort comme la mort*, p. 915.

à « l'âge ou la vie de garçon devient intolérable²⁶⁵ ». Les personnages masculins de Maupassant y débattent des pour et des contres du célibat :

Le député semblait être dans un de ces rares jours d'effervescence égrillarde où les hommes graves font des bêtises. Il regardait deux cocottes dînant à une table voisine avec trois maigres jeunes messieurs superlativement corrects, et il interrogeait sournoisement Olivier sur toutes les filles connues et cotées dont il entendait chaque jour citer les noms. Puis il murmura avec un ton de profond regret : « Vous avez de la chance d'être resté garçon, vous. Vous pouvez faire et voir tant de choses. » Mais le peintre se récria [et] prit Guilleroy pour confident de ses tristesses et de son isolement. Quand il eut tout dit, récitait jusqu'au bout la litanie de ses mélancolies, et raconté naïvement, poussé par le besoin de soulager son cœur, combien il eut désiré l'amour et le frôlement d'une femme installée à son côté, le comte, à son tour, convint que le mariage avait du bon²⁶⁶.

L'importance quantitative des personnages de fonctionnaires célibataires dans la littérature de l'époque se conçoit aussi comme une porte ouverte à l'investigation dans de nouveaux sujets naturalistes. Les longues heures de bureau à *faire de la copie*, l'aliénation économique de cette classe moyenne vivant dans la précarité et prise entre deux cultures, le peu de liberté qu'ils ont de se déplacer, la vie en périphérie parisienne, forment la toile de fond sur laquelle se surimpose ce qui semble être la véritable cause de leur malheur, leur désolante solitude sexuelle. Le retrait fantasmé du célibataire, son exil *intérieur*, en font aussi un personnage proche de l'artiste et donc de l'écrivain; il est le personnage moderne et urbain par excellence, un observateur de la vie parisienne quand il déambule et regarde les passantes ou tente de *lever* une fille²⁶⁷ et lorsqu'il mange, pauvrement, dans les *gargotes*. La description des scènes d'insomnie²⁶⁸, particulièrement

²⁶⁵ *Ibid.*, p. 925.

²⁶⁶ *Ibid.*, p. 928-929.

²⁶⁷ « Vers neuf heures, toujours hanté par ce goût de la femme, qui est tenace comme l'instinct de chasse chez les chiens, je sortis pour prendre l'air et pour rôder », MAUPASSANT, « Allouma », p. 1699.

²⁶⁸ « Je n'avais pas encore pensé à la femme, et j'y songeai tout à coup en me glissant dans mon lit. J'y songeai même si bien que je fus longtemps à m'endormir », MAUPASSANT, « Divorce », p. 1638.

la hantise du lit trop vaste, trop froid, l'insistance sur les inconforts de la vie de vieux garçon, les déboires culinaires et les difficultés qu'il y a à tenir un logis sans le secours d'une habile ménagère, parfois même le détail des états financiers catastrophiques du petit *rond-de-cuir* qui dissipe l'essentiel de son budget en services variés qu'il s'éviterait s'il était en ménage, le recours aux différents « palliatifs » sexuels, mais surtout les interminables rengaines du célibataire se plaignant de sa solitude sexuelle, constituent quelques-uns des développements habituels des œuvres de Huysmans, Maupassant, Flaubert ou encore Charles-Louis Philippe, pour ne nommer qu'eux²⁶⁹. Hormis le bureaucrate, les principales itérations du célibataire sont le veuf et le divorcé, qui offrent, pour leur part, des exemples privilégiés pour observer les effets du *sevrage* sexuel masculin. Habituels « aux contacts fréquents de la femme », il faut sans doute entendre là une sexualité conjugale fréquente, la solitude sexuelle leur semble particulièrement douloureuse et les porte quelquefois naturellement, sinon irrémédiablement, à devenir des violeurs. Nous touchons ici à l'un des principaux angles d'explication de la violence sexuelle à l'époque et tâcherons d'en rendre compte brièvement.

Pour Vigarello dans son *Histoire du viol*, la fin du XIX^e siècle serait l'initiatrice d'un « regard nouveau porté à la frustration » et d'une « manière de croiser la violence sexuelle avec une possible souffrance masculine » qui expliquerait, et c'est le cas dans le roman célibataire, l'intérêt littéraire porté à la « tentation entre le désir et les obstacles à

²⁶⁹ Voici un exemple tout à fait typique de la *complainte* du célibataire chez Maupassant : « il allait rentrer chez lui, et soudain la pensée de son grand appartement vide, du valet de pied dormant dans l'antichambre, du cabinet où l'eau tiédie pour la toilette du soir chantait doucement sur le réchaud à gaz, du lit large, antique et solennel comme une couche mortuaire, lui fit entrer jusqu'au fond du cœur, jusqu'au fond de la chair, un autre froid plus douloureux encore que celui de l'air glacé. Depuis quelques années, il sentait s'appesantir sur lui ce poids de la solitude qui écrase quelquefois les vieux garçons. » MAUPASSANT, « Duchoux », p. 1625.

l'épanouissement ²⁷⁰ ». Le discours sur la misère sexuelle masculine se fait donc le support d'une vision nouvelle qui cherche à faire du violeur un homme normal et bien moins inquiétant que le suggère les *canards sanglants* ou la criminologie naissante qui présume l'existence de traits physiologiques identifiables dans sa conception du *criminel né*. Tout le contraire du satyre ou du pédophile, *désaxé mental* et *taré génétique* que présente le naturalisme zolien, le célibataire sevré de sexualité chez Maupassant et Huysmans est un homme « comme il faut » dont le récit de vie nous présente, sur un registre souvent apitoyé et compatissant, la solitude sexuelle et les nombreux « obstacles à l'épanouissement » de sa saine jouissance. L'un des lieux communs de cette représentation consiste alors à montrer le veuf devenant violeur par désœuvrement. Dans la nouvelle « L'Assassin », le veuf se fait par exemple meurtrier et alcoolique après la perte de sa femme, sans laquelle « il ne pouvait plus vivre²⁷¹ ».

Mais c'est dans la nouvelle « La Petite Roque » de Maupassant que ce personnage de violeur veuf apparaît le plus fouillé²⁷². Construite un peu à la manière d'un thriller policier, l'histoire raconte le viol et l'assassinat d'une « fillette », « presque une femme²⁷³ », par le maire du village, nouvellement veuf. L'enquête judiciaire, à laquelle il

²⁷⁰ Georges VIGARELLO, *op. cit.*, p. 225.

²⁷¹ MAUPASSANT, « L'Assassin », p. 1623.

²⁷² On le retrouve également dans *Le Journal d'une femme de chambre* d'Octave Mirbeau.

²⁷³ Le récit, avec une complaisance un peu malsaine, se fait voyeur et insiste sur les formes de la fillette : « voyez sa gorge », « Les deux seins, assez forts déjà, s'affaissaient sur la poitrine ». Un peu plus loin, les « yeux avides des garçons fouill[ent le] jeune corps découvert » et certains se baissent « pour le palper ». MAUPASSANT, « La Petite Roque », p. 1358 et p. 1360.

participe lui-même et qu'il tente de saboter²⁷⁴, procède par accumulation d'indices, en l'occurrence des détails sur sa forte physionomie de mâle, mais surtout sur sa frustration et sa misère sexuelle, qui se présentent comme les preuves accablantes de sa culpabilité. L'intuition initiale du médecin quant aux caractéristiques à rechercher pour identifier le violeur veut que ce dernier soit assurément un homme « sans femme²⁷⁵ ». La première description que l'on nous donne du coupable, M. Renardet, a donc sans doute pour fonction de nous aiguiller déjà : « c'était un gros et grand homme, lourd et rouge, fort comme un bœuf et très aimé dans le pays, bien que violent à l'excès » et « veuf depuis six mois²⁷⁶ ». On apprendra un peu plus tard qu'il est même Normand, nouvelle occasion pour Maupassant de jouer de ce cliché que nous déconstruisions plus haut et qu'il est, en conséquence, un « homme d'énergie et même de violence, né pour faire la guerre, ravager les pays conquis et massacrer les vaincus, pleins d'instincts sauvages de chasseur et de batailleur²⁷⁷ ». Dans la seconde partie du récit, la narration se penche sur les remords et la folie qui gagnent graduellement le personnage après ses crimes, tout à fait à la manière de Raskolnikov dans *Crime et Châtiment* d'ailleurs, devenant suicidaire, souhaitant se dénoncer, mais n'osant pas, toujours hanté par des obsessions morbides et revivant constamment la scène en rêve ou en pensées. Arrive un moment où le récit intérieur du personnage s'attarde sur les raisons de son crime :

²⁷⁴ Le maire, convoquant une autre représentation stéréotypée du violeur dont nous reparlerons, tente d'engager l'enquête sur la fausse piste d'un violeur vagabond, « un étranger, un passant, un vagabond sans feu ni lieu... ». *Ibid.*, p. 1358.

²⁷⁵ MAUPASSANT, *ibid.*, p. 1358.

²⁷⁶ *Ibid.*, p. 1356.

²⁷⁷ *Ibid.*, p. 1370.

Il lui semblait qu'une main inconnue, invisible, lui serrait le cou ; et il ne songeait presque à rien, ayant d'ordinaire peu d'idées dans la tête. Seule, une pensée vague le hantait depuis trois mois, la pensée de se remarier. Il souffrait de vivre seul, il en souffrait moralement et physiquement. Habitué depuis dix ans à sentir une femme près de lui, accoutumé à sa présence de tous les instants, à son étreinte quotidienne, il avait besoin, un besoin impérieux et confus de son contact incessant et de son baiser régulier. Depuis la mort de Mme Renardet, il souffrait sans cesse sans bien comprendre pourquoi, il souffrait de ne plus sentir sa robe frôler ses jambes tout le jour, et de ne plus pouvoir se calmer et s'affaiblir entre ses bras, surtout. Il était veuf depuis six mois à peine et il cherchait déjà dans les environs quelle jeune fille ou quelle veuve il pourrait épouser lorsque son deuil serait fini. Il avait une âme chaste, mais logée dans un corps puissant d'Hercule et des images charnelles commençaient à troubler son sommeil et ses veilles. Il les chassait; elles revenaient; et il murmurait par moments en souriant de lui-même : « Me voici comme saint Antoine ».

Le désir de viol, présenté comme une force extérieure, « une main inconnue, invisible » qui l'étrangle, est vécu comme une douleur physique et son accomplissement nécessaire est un « besoin », « un besoin impérieux²⁷⁸ ». Pour nous, quelque chose de très important se joue dans le « mais » des dernières phrases, où l'on dit qu'« il avait une âme chaste, *mais* logée dans un corps puissant d'Hercule ». Cette conjonction de coordination qui marque un rapport d'opposition nous explique finalement que la responsabilité de son comportement est à imputer à son corps puissant. Simplifiées à l'extrême, on voit bien que les causes du viol se rapportent à très peu de choses : un déterminisme physique qui prend la forme d'une force extérieure, aggravé par une misère sexuelle *intenable*.

La nouvelle « M. Jocaste » se lit, pour sa part, comme un plaidoyer en faveur d'une meilleure compréhension des responsables de crimes sexuels. L'amorce du récit, sous forme de discours direct au lecteur, pose le narrateur à la manière d'un redresseur de torts qui entreprend de défendre l'indéfendable :

Madame, vous rappelez-vous notre grande querelle, un soir, dans le petit salon japonais, à propos de ce père qui commit un inceste? Vous rappelez-vous votre indignation, les mots violents que me jetiez, toute l'exaltation de votre colère, et vous rappelez-vous tout ce que

²⁷⁸ Un peu plus loin : « il se sentait poussé vers elle par une force irrésistible, par un emportement bestial », *ibid.*, p. 1368-1369. On retrouve ici encore la mise en récit de l'« irrépressible désir » dont nous parlions.

j'ai dit pour défendre cet homme? Vous m'avez condamné. J'en appelle. Personne au monde, prétendiez-vous, personne ne pourrait absoudre l'infamie dont je me faisais l'avocat. Je vais aujourd'hui raconter ce drame au public. Peut-être se trouvera-t-il quelqu'un, non pour excuser le fait immonde et brutal, mais pour comprendre qu'on ne peut lutter contre certaines fatalités qui semblent des fantaisies horribles de la nature toute-puissante²⁷⁹!

On s'explique assez mal pourquoi il importe à Maupassant, par l'intermédiaire de ce récit, de réhabiliter ce type de personnage si ce n'est pour légitimer une certaine forme de sympathie envers ce veuf, poussé à l'inceste, encore une fois, par une misère sexuelle injuste et invivable. Le récit pose également le désir sexuel de façon tout à fait caractéristique : il est une « soif sauvage » qui rend « les bras frémissants du besoin de s'ouvrir et d'êtreindre²⁸⁰ ».

En somme, le nouvel intérêt compatissant pour la misère sexuelle masculine ainsi que la reconnaissance du droit à la jouissance, autrement dit, le renvoie à une vie sexuelle considérée dorénavant comme un besoin vital, produisent ce paradoxe du violeur pardonnable. Il renforce surtout cette idée que le viol est un crime dont « tout le monde est capable », « tout le monde en particulier et personne en général », comme le rappellent les personnages de médecins²⁸¹. En faisant du viol un événement banal et en lui trouvant des justifications qu'on soupèse longuement dans le roman célibataire, c'est bien plus les hommes qu'on érige en victimes que les femmes victimes de viols, assénant

²⁷⁹ MAUPASSANT, « M. Jocaste », p. 507.

²⁸⁰ *Ibid.*, p. 507.

²⁸¹ Ici le docteur Labarbe dans MAUPASSANT, « La Petite Roque », p. 1358. Le pharmacien Homais dans *Madame Bovary* reconduit exactement les mêmes conclusions sur la solitude sexuelle masculine : « il n'est pas naturel qu'un homme se passe de femmes ! On a vu des crimes... », dans FLAUBERT, *Madame Bovary*, *op.cit.*, p. 480. Le fait que les écrivains prêtent ces remarques à de prétendus spécialistes semble vouloir indiquer qu'elles sont des emprunts aux discours scientifiques et qu'elles sont convoquées comme telles.

par là un coup particulièrement pernicieux à la représentation des misères sexuelles féminines²⁸².

Le besoin et la carence : les métaphores du pain et de l'eau. Au-delà du personnage du célibataire qui en offre la personnification la plus frappante, c'est bien le sevrage sexuel qui intéresse les auteurs. La diffusion à l'époque, du moins dans les discours littéraires et médicaux, d'une conception du désir sexuel envisagé dorénavant comme un besoin vital, réorganise drastiquement le rapport aux manifestations libidinales masculines ce qui a pour conséquence aussi de transformer la sensibilité aux violences sexuelles faites aux femmes, qui tendent dès lors à s'occulter, dans la littérature naturaliste, au profit d'une compréhension, souvent empathique, par rapport aux douleurs et aux motifs des auteurs de viols.

Il se pourrait bien que l'intérêt scientifique et médical pour la sexualité à la fin de siècle, dont témoignent par exemple la naissance de la psychiatrie et les tentatives de systématisation d'une *science sexuelle*²⁸³, aboutisse à la trouvaille, sinon à la plus grande diffusion, de cette idée voulant que la *sexualité* soit un besoin et non plus un simple désir²⁸⁴. En témoignent les symptômes de sevrage, les traces somatiques et psychologiques que décèlent les médecins et que représente la littérature. Dans les

²⁸² Par exemple, dans *L'Assommoir*, Gervaise, qui, on le rappelle, est forcée de se prostituer et se fait maltraiter par un homme violent, trouve que ceux-ci « sont tout de même à plaindre quand ils vivent isolés », ZOLA, *L'Assommoir*, op.cit., p. 469.

²⁸³ On pense ici à la *Psychopathia Sexualis* de Krafft-Ebing.

²⁸⁴ C'est vrai surtout pour la sexualité masculine. La sexualité féminine restera pour longtemps encore « ce continent noir » dont parlait Freud et dont on ne parlait que très peu en médecine.

manuels médicaux à l'intention des époux, par exemple, on se montre très méfiants envers l'abstinence masculine qu'on soupçonne être la cause de plusieurs troubles. De fait, chez Huysmans, les personnages abstinentes ont quelquefois des épisodes de délires visuels comme dans *En Route* lorsque Durtal s' imagine voir des formes féminines et des scènes de copulation dans le ramage des arbres. Mais c'est plus fréquemment par la somatisation²⁸⁵ que s'expriment les dérèglements causés par ce que les personnages religieux de Huysmans comparent à de « longs jeûnes » ou à un « carême charnel²⁸⁶ ». Dans *Un dilemme*, de Huysmans toujours, la solitude sexuelle du personnage principal entraîne par exemple des complications physiques que relève son médecin : « depuis la mort de sa femme, il souffrait de migraines, de menaces de congestion que le médecin n'hésitait pas à attribuer à cette perpétuelle continence qu'il devait garder²⁸⁷ ». Au passage, sachant qu'il s'agit d'une croyance liée aux discours sur la dépense spermatique, on comprend mieux en quoi une « rétention » mène logiquement à une « congestion ». Les spécialistes de l'époque conçoivent aussi que le besoin est beaucoup plus pressant et fréquent chez les hommes que chez les femmes : « La crise génératrice se manifeste chez la plupart des femmes tous les vingt ou vingt-cinq jours. Chez les hommes adultes et valides, elle est beaucoup plus fréquente », « tous les trois ou quatre jours au plus tard²⁸⁸ ».

²⁸⁵ La misère sexuelle, portée comme un stigmat, à la façon d'ailleurs du vice masturbatoire, peut donner aux hommes « un visage blême de célibataire reclus ». Paul BONNETAIN, *Charlot s'amuse...*, op.cit., p. 140.

²⁸⁶ HUYSMANS, *En rade*, dans *Romans I*, op.cit., p. 838-839.

²⁸⁷ HUYSMANS, *Un dilemme* dans op.cit., p. 918.

²⁸⁸ Cité dans CORBIN, *Les Filles de noce*, op.cit., p. 362-363.

L'élaboration du discours littéraire qui tend à faire de la sexualité un besoin vital opère, lui, sur une logique extrêmement simple. La métaphore avec le pain et l'eau apparaît comme un élément de discours quasi inévitable et très efficace. « Il est deux supplices de cette terre que je ne te souhaite pas de connaître : le manque d'eau et le manque de femmes. Lequel est le plus affreux ? Je ne sais²⁸⁹ », dit un officier colonial racontant ses longs exils dans le Sahara. Hourdequin, le bourgeois nouvellement veuf de *La Terre*, confesse pour sa part un « besoin physique pour Jacqueline », sa servante, un besoin « comme on a le besoin du pain et de l'eau²⁹⁰ ». « Jeûnes » douloureux donc, tellement pressants nous le disions, qu'ils poussent aisément les hommes à violer, même leur propre grand-mère chez le Zola de *La Terre* qui, pour le coup, travaille fort à se mériter son titre de sensationnaliste : « elle se crut renversée, piétinée, étranglée; mais non, il avait trop jeûné depuis la mort de sa sœur Palmyre [car c'est à elle qu'il s'en prenait avant], sa colère se tournait en une rage de mâle, n'ayant conscience ni de la parenté ni de l'âge, à peine du sexe. La brute la violait²⁹¹ ».

Prostitution, renoncement et masturbation: les palliatifs à la misère sexuelle.

Lorsqu'il ne s'agit pas de présenter des hommes poussés au viol, l'une des déclinaisons logiques du roman célibataire consiste alors à élaborer sur les « palliatifs » possibles à la misère sexuelle. À ce titre, le roman de la prostitution, que nous évoquions au tout début

²⁸⁹ MAUPASSANT, « Marroca », p. 250.

²⁹⁰ ZOLA, *La Terre*, *op.cit.*, p.147. On pourrait donner quantité d'autres exemples encore chez Maupassant et Huysmans. En voici un dernier pour lequel on ferait difficilement plus clair, chez Flaubert, avec les personnages de Frédéric et Rosanette : « Il en avait soif, besoin ». FLAUBERT, *L'Éducation sentimentale*, *op. cit.*, p. 285.

²⁹¹ ZOLA, *ibid.*, p. 564.

de notre thèse, constitue en quelque sorte un genre voisin du roman célibataire lorsqu'il présente des personnages d'hommes seuls et misérables ayant recours aux prostituées pour « se soulager ». Toujours en sanctifiant le rôle de la prostituée, les auteurs ne manquent jamais de rappeler leur *mission sociale*, en quelque sorte humanitaire²⁹². Indémêlable de la conception qui veut que la prostitution soit un mal nécessaire au bon fonctionnement de la société, le discours sur la prostitution prend une tournure anxieuse, chez Huysmans par exemple, où les personnages de célibataires sont aux prises avec des comportements contradictoires qui sont présentés comme particulièrement souffrants. Oscillant entre les « pétitions angéliques et passionnées » et les « exploits de bordel », ce que Jean Borie appelait « le rythme cardiaque » de la sexualité masculine de l'époque, les personnages de Huysmans, malgré leur foi ou leur fantasme de mener une vie d'esthète et de continence religieuse, sont régulièrement dérangés par ce que l'auteur appelait des « crises juponnières » qui les jettent hors de chez eux, à la recherche d'une fille « à lever²⁹³ ». Essentielles à la *survie* du célibataire, les aventures passagères forment la trame narrative et étoffent de rebondissements les romans célibataires où pratiquement jamais rien ne se produit²⁹⁴. Chez les écrivains les plus soucieux du malheur sexuel

²⁹² En reprenant la métaphore du pain et de l'eau que nous venons tout juste d'évoquer, Mirbeau élabore, dans son ouvrage *L'Amour de la femme vénale*, sur l'absolue nécessité de la prostituée pour le bon fonctionnement social : « À sa façon, la prostituée est une ouvrière. Certains travaillent pour produire du pain, d'autres de la viande, ou des vêtements, ou des plaisirs de l'esprit. La prostituée, elle, assouvit des besoins non moins impétueux, non moins agréables, et tout aussi vitaux que le pain quotidien : l'orgasme indispensable à tous. » Octave MIRBEAU, *L'Amour de la femme vénale*, op.cit., p. 78.

²⁹³ Il faut lire le chapitre VI d'*En ménage* de Huysmans, lors duquel le personnage célibataire constate que « la femme manquait ». Décrites comme de véritables « crises », se déclarant « le soir surtout », les crises juponnières du personnage sont longuement décrites et réfléchies et donnent lieu à un développement nostalgique sur l'éducation sentimentale des jeunes collégiens où se dresse toute une généalogie du malheur sexuel masculin. HUYSMANS, *En ménage*, op. cit., p. 363-364.

²⁹⁴ Comme nous avons déjà traité largement du roman de la prostitution en première partie, nous nous contenterons de ces quelques remarques. À propos des liens entre prostitution et roman célibataire, il faut consulter, outre les ouvrages de Jean Borie, le collectif de Jean-Pierre BERTRAND, Michel BIRON,

masculin, Charles-Louis Philippe, Huysmans et Maupassant, la prostitution apparaît comme un moyen, imparfait certes, pour survivre à la solitude affective. Les épisodes de « rut » alternent toutefois avec le dégoût qui suit la relation sexuelle tarifée et plusieurs personnages fantasment plus ou moins clairement l'apaisement génital, l'impuissance²⁹⁵ ou la castration comme solution à leur malheur sexuel. Tant et si bien que certains savants ont pu parler d'écriture de la stérilité dans le cas de Huysmans notamment²⁹⁶. Chez Maupassant aussi, nombreux sont les personnages masculins à rêver au « refroidissement des sens » qui viendrait avec la vieillesse²⁹⁷. C'est sans évoquer même cette autre solution que constituerait l'homosexualité de substitution, particulièrement chez Huysmans encore une fois²⁹⁸.

Le roman sur la masturbation *Charlot s'amuse...* de Paul Bonnetain apparaît tout à fait comme une curiosité et une audace littéraire qui ne fut jamais vraiment réitérée ou égalée dans le paysage littéraire de l'époque. L'œuvre naturaliste se propose d'observer

Jacques DUBOIS et Jeannine PÂQUE, *Le Roman célibataire d'À rebours à Paludes*, Paris, José Corti, 1996.

²⁹⁵ C'est un thème que l'on retrouve chez Huysmans particulièrement. Des Esseintes, qui a trop eu recours « aux périlleuses caresses des virtuoses » est « satisfait d'avoir tout épuisé, comme fourbu de fatigues [et lorsque] ses sens tombèrent en léthargie, l'impuissance fut proche ». HUYSMANS, *À rebours* dans *Romans I, op.cit.*, p. 583.

²⁹⁶ Il y en aurait long à dire sur ce sujet. L'affranchissement de la sexualité chez Huysmans apparaît souvent comme le résultat d'une misogynie poussée à l'extrême : « La lassitude des bêtises féminines avait guéri André de la femme », *ibid.*, p. 39. Son roman *En rade* apparaît, à bien des égards, comme une exploration fantasmatique des effets du sevrage sexuel et du dégoût charnel. Les rêves étranges du protagoniste, notamment la promenade sur la lune, seraient à interpréter comme des allégories d'un besoin de compensation et ou de stérilité suite à la maladie de sa femme. Il faut lire, outre l'introduction de Dominique Millet-Gérard dans l'édition des *Romans 1* chez Robert Laffont, l'article de Daniel HERMOSIN, « En rade, une écriture de la stérilité », *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*, n° 91, 1998, p. 10-20.

²⁹⁷ « Il désirait la vieillesse pour en avoir fini avec cette angoisse-là, et se reposer dans une affection refroidie et calme ». MAUPASSANT, *Fort comme la mort*, p. 867.

²⁹⁸ Nous faisons référence ici au personnage de Des Esseintes dans *À rebours*.

scientifiquement, et ses prétentions à cet effet son manifestes et très appuyées, les effets physiologiques ou médicaux de la pathologie que constitue pour la science de l'époque la pratique de l'onanisme. De notre point de vue toutefois, l'intérêt de ce livre se situe où Henry Céard, disciple zolien, le situait déjà dans son élogieuse préface à la deuxième édition :

Est-ce qu'il n'y a pas dans *Charlot s'amuse...* une effroyable analyse de la condition de l'homme tout en besoins, courant Paris, sans le sou, rêvant au vice sans espoir de satisfaire son rêve, exaspérant son éréthisme devant les nudités photographiées qu'on expose sous le gaz des vitrines, et emmagasinant à chaque pas des désirs qu'aucun sexe n'apaisera, et dont sa main seule lui donnera la désespérante réalisation²⁹⁹.

Il n'est d'ailleurs pas anodin pour nous qu'un contemporain réaligne la réception critique de l'œuvre sur la thématique de la misère sexuelle masculine. L'exclusion sexuelle du personnage apparaît comme la cause de son dérèglement et la frustration qui en découle l'amène à rêver l'enlèvement d'une fillette. Avec une rare constance, ce livre met donc en lumière les liens entre misère et frustration, relation thématique essentielle à l'entreprise plus générale d'explication de la violence sexuelle masculine dans le discours social.

La pratique de la masturbation, très peu fréquente dans les œuvres littéraires de l'époque, s'explique néanmoins toujours par l'absence de femmes et provoque une « horreur malade de la femelle³⁰⁰ » qu'on guérit par la fréquentation des filles. C'est ce que les camarades de garnison de Charlot lui proposent lorsqu'ils l'entraînent au bordel où il faillira une première fois avant de réussir plus tard avec une fille de brasserie, ce qui le fera entamer sa carrière d'obsédé sexuel. Dans *Bouvard et Pécuchet*, ce dernier

²⁹⁹ BONNETAIN, *Charlot s'amuse...*, op.cit., p. 7.

³⁰⁰ *Ibid.*, p. 232. Tissot est le grand spécialiste médical sur la question à l'époque, les principaux développements d'Alain Corbin sur la masturbation au XIX^e sont inspirés de ses écrits.

soupçonne Victor, le jeune étudiant sous sa charge, d'avoir contracté « une mauvaise habitude ». Incertains sur les moyens à employer pour l'en guérir, les deux pédagogues amateurs ne s'entendent pas à savoir s'il faut lui faire lire les ouvrages de Tissot ou bien l'amener « chez les dames³⁰¹ ».

Les sevrés et les exclus : le vagabond, le prêtre et le marin. Avec l'apparition du roman célibataire et la nouvelle fascination exercée par la misère sexuelle masculine, c'est aussi tout un nouveau personnel romanesque qui est convoqué pour étayer les douleurs de la solitude sexuelle de l'homme. Autrement que le veuf et le personnage du petit fonctionnaire célibataire, il nous a semblé que les personnages du prêtre, du marin et du vagabond forment une triade dont la fonction spécialisée et la récurrence ont pour but de faire entrer les questions relatives à la misère sexuelle masculine de plain-pied dans l'imaginaire fin-de-siècle. En effet, celle-ci apparaît fascinée par les effets, jugés dangereux pour les viols ou nocifs à la saine gestion somatique, du sevrage sexuel et plus particulièrement aux modalités de l'exclusion sexuelle et aux ressentiments qui en découlent.

Cet intérêt se manifestera par exemple chez le romancier Paul Bourget, qui dans son essai sur la *Physiologie de l'amour moderne* dresse jusqu'à une typologie des « exclus » de la sexualité. Il existerait pour lui neuf raisons pour expliquer cette exclusion : timidité, manque de chance, donquichottisme, beauté, laideur, profession, scrupule, froideur, et mauvais goût. Il ajoute que « l'homme qui n'a jamais été ou qui n'est plus aimé vit à l'état de colère permanente contre tous les amants³⁰² ». L'exclusion

³⁰¹ FLAUBERT, *Bouvard et Pécuchet*, op. cit., p. 370.

³⁰² Paul BOURGET, *Physiologie de l'amour moderne*, Paris, Les Maitres du livre, 1917, p. 107.

sexuelle, qui ne va jamais sans une certaine rancœur on le voit, ici contre les hommes plus chanceux, mais plus généralement contre les femmes qui se refusent, est systématisée et classifiée, ce qui montre bien tout le sérieux méthodique qu'implique l'observation de ce phénomène à l'époque. Sur un mode parfois plus apitoyé, le roman célibataire insiste quant à lui sur la douleur intime vécue par les exclus : « ceux qui sont pauvres, ceux qui sont laids et ceux qui sont timides, se promènent parmi les restes de la fête et cherchent dans les coins quelques débris qu'on leur aura laissés³⁰³ ». Le ressentiment causé par la misère sexuelle masculine s'exprime partout comme une attitude justifiable, normale, naturelle ou, à tout le moins, compréhensible et excusable et c'est avec la figure du vagabond que la littérature de l'époque trouve d'ailleurs son archétype du *violateur pardonnable*.

Vers l'extrême fin de siècle, le vagabondage devient un problème social discuté et étudié par les élites, soucieuses de sécuriser les routes et les zones rurales³⁰⁴. L'énorme retentissement de *l'affaire Vacher*, qui rendit célèbre ce tueur en série et qui fit les choux-gras des canards sanglants, popularise aussi la figure du vagabond et en fige la représentation autour de thématiques criminelles. Dans *Les Vagabonds criminels*, un long article du juge Fourquet qui fait suite à la condamnation de Vacher, sont discutés les principaux angles à partir desquels est réfléchi le problème du vagabondage. Sans grand étonnement, le texte traite largement d'attentats aux mœurs et de viols qualifiés, mais

³⁰³ Charles-Louis PHILIPPE, *Bubu de Montparnasse*, dans *Romans de la prostitution*, op.cit., p. 658.

³⁰⁴ À titre d'exemple, on consultera des documents d'états produits sur la question en 1898 dans les *Archives d'Anthropologie criminelle de criminologie et de psychologie normale et pathologique*, par G. Tarde. Par exemple, le mémoire présenté par Alexandre Bérard, député de l'Ain, sur le « Le Vagabondage en France » disponible dans le volume treize de l'ouvrage précédemment cité et disponible en ligne sur google books.

c'est surtout la fréquence du mode psychologique, soucieux de comprendre les motifs du crime, qui a de quoi étonner :

Il ne faut pas oublier que, parmi ces errants, beaucoup, aigris par les déconvenues, la misère, le découragement, prennent la société en haine et sont dans une situation d'esprit éminemment favorable pour pratiquer en toute occasion le vol, l'assassinat et les attentats aux mœurs; en un mot, pour se laisser aller à satisfaire ces deux terribles penchants de la nature humaine : la passion et la cupidité³⁰⁵.

Ce développement, sur le modèle du misérable poussé à bout, privé de tout et devenant violent par esprit de vengeance, constitue le principal registre de représentation du violeur vagabond auquel puiseront aussi les écrivains. Dans la nouvelle « Le Vagabond » de Maupassant, le *triste sort* du personnage de Randel, compagnon charpentier sans emploi et errant sur les routes de France, nous est présenté avec compassion. Dépeint comme un solide gaillard aux « bras vigoureux », le personnage est travaillé par une haine féroce de la société qui le laisse mourir de faim et de soif, qui le gêne dans l'expression de tous ses désirs. De façon assez convenue et en faisant appel aux métaphores structurantes du pain et de l'eau que nous évoquions déjà, le récit rapproche, avec son dénouement où l'on voit Randel violer une fille de ferme, les différents *besoins vitaux* que seraient le pain, l'eau et le sexe. Aussi, c'est sans ambiguïté que le texte pose la justice et l'administration locale comme les vrais coupables du crime; le personnage est arrêté à plusieurs reprises et sans raison par les brigadiers et le maire du village fait une affaire personnelle de se « venger lui-même de ce vagabond³⁰⁶ ». Dans une gradation criminelle ascendante, le vagabond commence d'abord par rêver de vengeance : « il serrait son bâton dans sa main avec l'envie vague de frapper à tour de bras sur le premier

³⁰⁵ E. Fourquet, « Les Vagabonds criminels », *Revue des Deux Mondes*, t. 152, 1899.

³⁰⁶ MAUPASSANT, « Le Vagabond », p. 1529.

passant qu'il rencontrerait rentrant chez lui manger sa soupe³⁰⁷ ». Il donne des coups de pied à une vache, vole son lait, entre par infraction chez des paysans, mange leur repas et boit leur eau-de-vie, après quoi, ivre, il s'en prend finalement à une passante :

Elle dit, le voyant soudain devant elle : -- Cristi, vous m'avez fait peur ! Mais il ne l'entendait pas, il était ivre, il était fou, soulevé par une autre rage plus dévorante que la faim, enfiévré par l'alcool, par l'irrésistible furie d'un homme qui manque de tout, depuis deux mois, et qui est gris, et qui est jeune, ardent, brûlé par tous les appétits que la nature a semés dans la chair vigoureuse des mâles. La fille reculait devant lui, effrayée de son visage, de ses yeux, de sa bouche ouverte, de ses mains tendues. Il la saisit par les épaules, et, sans dire un mot, la culbuta sur le chemin. Elle laissa tomber ses seaux qui roulèrent à grand bruit en rependant leur lait, puis elle cria, puis, comprenant que rien ne servirait d'appeler dans ce désert, et voyant bien à présent qu'il n'en voulait pas à sa vie, elle céda, sans trop de peine, pas très fâchée, car il était fort, le gars, mais par trop brutal vraiment³⁰⁸.

Cet extrait, qui au passage contient quelques éléments déjà relevés par nous et fidèles aux principaux clichés de la représentation du viol (besoin « irrésistible », déterminisme physique, *dénouement heureux*) est tout à fait conforme à une représentation complaisante du viol, commis par un homme qu'on juge pardonnable compte tenu de sa profonde misère sexuelle et des provocations que lui fait subir la société.

Dans « La Chair de trois gueux » de Charles-Louis Philippe, c'est avec encore plus de compassion que l'auteur présente ses trois gueux, poussés eux aussi au viol par leur situation sociale.

Ah ! j'allais vers toi, grandiose et doux, ma force te voulait délicatement, et je me semblais un ouvrier aux gros doigts caressant quelqu'une de ses œuvres, légère. Voici que tu pars dans la peur, et tu pars, et tu me fuis, atroce. Oh ! va, cours, que m'importe ! Je suis là, fatal comme un avenir. Ha ! Ha ! Tu fuis ! Mais crois-tu pouvoir emporter le désir qui me hante ? [...] Ah ! la garce et la gueuse, elle fuit ! Sans doute, c'est pour quelque amant de là-bas que se hâte ta venue. Et tu vas, la gueuse ! épouser de ton corps le riche amant ! Moi je suis

³⁰⁷ *Ibid.*, p. 1522.

³⁰⁸ *Ibid.*, p. 1528.

un gueux, je suis le gueux redoutable des routes, et trop longtemps s'est évanouie ma chair³⁰⁹.

Ici, le discours rapporté de l'un des mendiants ressort distinctement d'une rhétorique vengeresse et on le dépeint toujours comme plus ou moins légitime dans ses velléités sexuelles et c'est encore une fois du côté de la misère sexuelle masculine que nous ramène la violence sexuelle faite aux femmes.

Le Marin. La figure littéraire du marin, dont les voyages au long cours et la précarité du mode de vie nomade font de lui un sevré de la sexualité, mais surtout de l'intimité affective, convoque pour sa part l'observation des alternances entre les « longs jeûnes » et le « soulagement » dans les villes portuaires. Daniel Grojnowski et Mireille Dottin-Orsini présentent dans leur compilation sur les romans de la prostitution, *Un joli monde*, plusieurs nouvelles ayant pour principal thème la prostitution dans le Riddyck d'Anvers. Disparu dans les refontes urbanistiques autour de 1880, le quartier demeure néanmoins bien plus longtemps dans la géographie littéraire de quelques-uns des principaux auteurs flamands, qui en font des portraits forts intéressants en ce qui concerne la représentation de la prostitution en milieu portuaire. Camille Lemonnier, par exemple, eut un temps l'intention d'en faire le sujet d'un de ses romans, duquel sont restées quelques ébauches. On y décrit, dans le style « macaque flamboyant » qui fut celui des jeunes auteurs belges de cette époque (sorte de prose poétique extrêmement fouillée et fastidieuse), la vie dans ces « bas-fonds » où d'inépuisables « poufiasses » versent aux marins « l'oubli des jeûnes et le mépris des mers³¹⁰ ». Les scènes de

³⁰⁹ Charles-Louis PHILIPPE, « La Chair de trois gueux », dans *Quatre histoires de pauvre amour*, Éditions de l'Enclos, Paris, 1897, p. 65-66.

³¹⁰ Camille LEMONNIER, « Le Riddyck », *Un joli monde*, dans *Romans de la prostitution*, op.cit., p. 605.

copulations, toujours très graphiques, insistent sur la dimension violente des relations sexuelles entre prostituées et marins, entendu que ceux-ci sont exaspérés par de trop longs sevrages :

N'était-ce pas – ces femelles et leurs antres – la tumultueuse ménagerie retentissante de râles et de fureurs où, corps à corps, d'athlétiques farauds, préparés par de sévères jeûnes aux décisifs travaux, luttaient avec leurs hardes chevelus, dans les nocturnes alcôves commuées en amoureuses et quelques fois tragiques arènes? Au bout des ongles et des dents griffant et mordant en de jaloux carnages les épaules et les gorges, la vie tout à coup jaillissait sous l'acier en jets roses, en roses et cruels bouillons. D'Afrique ou d'Asie, toujours un sauvage Othello, gorgé d'amour, accourant s'assouvir jusqu'aux écarlates baisers en ces gironnets offerts aux faims voraces du monde³¹¹.

Dans *La Turquie, roman parisien*, toujours avec cette exceptionnelle sensibilité à l'égard des exclus de la sexualité dont fait preuve Eugène Montfort, un marin s'apitoie sur son sort auprès de l'héroïne :

[...] le capitaine pensa qu'il avait une vie bête, que c'était bête d'être toujours sans femme, comme un vieux loup. [...] Alors il racontait sa vie [...] il se décrivait, tout seul toujours, au milieu de la mer, il rapportait ses grandes rêveries pendant les jours, quand il réfléchissait aux femmes. [...] Il disait tout ce dont il était privé, il n'avait jamais eu une femme, lui, une femme pour lui murmurer des paroles douces et délicieuses³¹².

Maupassant aussi, quoique plus rarement, fait appel à la figure littéraire du marin pour réfléchir aux effets de la misère sexuelle. « La Maison Tellier » met en scène une journée de sortie pour les filles de la maison close d'Yvetot, petite ville portuaire de Normandie. La nouvelle, parcourue de thématiques navales³¹³, nous montre les marins faisant le pied de grue devant le bordel momentanément déserté par les filles. D'abord mécontents, les marins font bientôt tout un grabuge dans les rues de la ville, exaspérés

³¹¹ *Ibid.*, p. 604.

³¹² MONTFORT, *op.cit.*, p. 940-941.

³¹³ Les clients comparent par exemple entres eux les prostituées à un « chargement de morues ». MAUPASSANT, « La Maison Tellier », p. 190.

« que la police laissât fermer ainsi un établissement d'utilité publique³¹⁴ ». Sur le point de tourner à l'émeute, la protestation des clients abandonnés montre, par une exagération ironique, à quel point le soulagement sexuel des marins ne saurait être longtemps différé³¹⁵.

Il y aurait, à l'évidence, une bien plus ample recherche à mener sur la représentation littéraire de la sexualité des marins. Il est très probable que nous retrouverions ailleurs dans le discours social, et peut-être jusque dans les romans d'aventures, la présence thématique de la misère sexuelle dans leur représentation.

Le prêtre La figure du prêtre en littérature obéit à des tendances contradictoires : d'une part l'anticléricalisme de la plupart des écrivains naturalistes les incline à représenter la sexualité des membres du clergé sous un angle très critique alors que, d'autre part, la tendance compatissante envers la solitude sexuelle des exclus les dirige plutôt vers l'exploration de certaines réalités inhérentes à la continence sexuelle religieuse.

D'abord, à l'évidence, tout un pan du discours naturaliste cherche à présenter la chasteté des hommes d'églises comme quelque chose de malsain, propice à exciter leur misogynie ou leur sadisme sexuel³¹⁶. C'est sans doute le personnage du frère Archangias dans *La Faute de l'abbé Mouret* qui incarne le mieux cette tendance anticléricale dans la

³¹⁴ *Ibid.*, p. 177.

³¹⁵ Dans la scène de bordel dans *Charlot s'amuse...*, on voit aussi « des matelots qui se ruaient au comptoir, bousculaient tout le monde, et insistaient pour vendre au patron des enseignes de sage-femme ou de limonadier qu'ils avaient décrochées en route. » BONNETAIN, *op.cit.*, p. 234.

³¹⁶ Nous prendrons surtout des exemples tirés des deux romans que Zola a consacrés à l'observation du milieu clérical, mais il est à noter que certains contes de Maupassant illustrent très bien aussi les principaux angles de représentation dont nous traiterons. Voir un récit comme « Clair de lune ».

représentation des prêtres. Puant « l'odeur d'un bouc qui ne se serait jamais satisfait³¹⁷ » et d'une rare violence verbale envers ses ouailles, il propose de couper le cou à toutes « les femelles » pour régler les problèmes de la paroisse. Il incarne l'échec charnel du prêtre. L'abbé Mouret, le personnage principal, mène lui aussi un combat, mais plus nuancé, contre la *Tentation* : se voulant lui-même une « créature châtrée », il constate que « la nature ne lui présentait que des pièges, qu'ordures³¹⁸ » et c'est en vain qu'« il fermait la porte de ses sens, cherchait à s'affranchir des nécessités du corps », car la hantise des passions charnelles le taraude assez pour le mener jusqu'à sa *faute*. Dans *La Conquête de Plassans*, l'abbé Faujas, comme plus ou moins tous les prêtres en régime naturaliste, est lui aussi misogyne : « L'abbé avait un mépris d'homme et de prêtre pour la femme; il l'écartait, ainsi qu'un obstacle honteux, indigne des forts. Malgré lui, ce mépris perçait souvent dans une parole plus rude³¹⁹ ». De façon très intéressante pour nous, ses tentations sexuelles sont expliquées en partie par sa forte physionomie; on dit de lui au village qu'il est « un beau gaillard [qui] aurait fait un fameux carabinier³²⁰ ». Mais c'est Maupassant encore qui se montre le plus clairement *physionomiste* dans sa vision de la misère sexuelle des prêtres. Dans « Le Saut du Berger », récit dont il reprendra en partie la structure dans une scène de son premier roman, le conteur présente « un jeune prêtre austère et violent » que la continence sexuelle rend sadique, misogyne et particulièrement vindicatif contre les bassesses charnelles de ses ouailles :

³¹⁷ ZOLA, *La Faute de l'abbé Mouret*, Paris, Le livre de poche, 1975, p. 134.

³¹⁸ *Ibid.*, p. 31.

³¹⁹ ZOLA, *La Conquête de Plassans*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2015, p. 112.

³²⁰ *Ibid.*, p. 42.

Il les assimilait aux brutes, ces gens-là qui ne connaissaient point l'amour, et qui s'unissaient seulement à la façon des animaux; et il les haïssait pour la grossièreté de leur âme, pour le sale assouvissement de leur instinct, pour la gaité répugnante des vieux lorsqu'ils parlaient encore de ces immondes plaisirs. Peut-être aussi était-il, malgré lui, torturé par l'angoisse d'appétits inapaisés et sourdement travaillé par la lutte de son corps révolté contre un esprit despotique et chaste³²¹.

Ne devient pas chaste qui le veut. C'est du moins ce que semble vouloir rappeler la démarche naturaliste lorsqu'elle s'intéresse à la chasteté forcée des prêtres. Les gens du peuple, représentés comme plus raisonnables en la matière, car plus près de leurs instincts, se font souvent le relais de discours qui ironisent sur la chasteté des prêtres : « ça se croit bâti autrement que les autres hommes, parce que c'est curé... », dit par exemple la Teuse, la servante de l'abbé Mouret³²². Germinie ne pense pas autrement non plus lorsqu'elle s'étonne des sacrifices des hommes d'églises : « Pas de femme ! En voilà un sevrage pour un homme mûr ! c'est-à-dire que depuis que je sais ce que c'est, je salue les curés : ils me font de la peine, parole d'honneur³²³ ! ». Cette idée que la chasteté soit douloureuse pour le prêtre, peu importe la constitution ou les inclinaisons personnelles, s'exprime un peu partout chez les principaux naturalistes. On présume alors qu'ils soient aussi tentés de vivre leur sexualité par d'étranges moyens de substitution.

Dans l'une de ses chroniques, Maupassant suppose par exemple que les « prêtres à la mode », ceux auprès de qui les coquettes parisiennes aiment se confesser et qui passionnent les dévotions féminines, sont secrètement « torturés » par les besoins charnels³²⁴. De façon complémentaire, on suppose aussi que les dévotes sont d'un *type*

³²¹ MAUPASSANT, « Le Saut du berger », p. 257.

³²² ZOLA, *La Faute de l'abbé Mouret*, *op.cit.*, p. 310.

³²³ GONCOURT, *Germinie Lacerteux*, *op.cit.*, p.206.

³²⁴ MAUPASSANT, *Chroniques I*, *op.cit.*, p. 329.

féminin particulier; c'est-à-dire qu'elles aimeraient de leur directeur spirituel qu'il soit brutal et despotique avec elles. Dans *La Conquête de Plassans*, les paroissiennes de l'abbé Mouret « le trouvaient bien un peu rude par moments; mais cette brutalité ne leur déplaisait pas, surtout dans le confessionnal, où elles aimaient à sentir [sa] main de fer s'abattre sur leur nuque³²⁵ ». La relation particulière des confesseurs avec les femmes pieuses apparaît comme l'un des principaux moyens de pallier une sexualité autrement absente pour eux. Les dévotions exubérantes à la vierge, comme celle de l'abbé Mouret dans sa jeunesse, seraient également à mettre au compte des palliatifs sexuels du clergé, ce que le très sévère frère Archangias ne manque pas de voir d'ailleurs : « cela amollissait les âmes, enjuponnait la religion, créait toute une sensiblerie pieuse, indigne des forts. Il gardait rancune à la vierge d'être femme, d'être belle, d'être mère; il se tenait en garde contre elle, pris de la crainte sourde de se sentir tenté par sa grâce, de succomber à sa douceur de séductrice³²⁶ ». Enfin, il n'est pas rare que le naturalisme anticlérical présente des religieux enfrenant carrément leurs vœux de chasteté; on les présente alors très souvent comme violents sexuellement, « conséquence inévitable » d'une rétention sexuelle contre-nature. Dans *La Turquie, roman parisien*, l'héroïne Sophie raconte par exemple sa nuit avec un moine violent sexuellement, dont les manies sadiques l'effrayent³²⁷. Dans *Charlot s'amuse...*, les frères ignorantins qui éduquent le jeune protagoniste sont représentés ni plus ni moins comme des obsédés sexuels et des

³²⁵ ZOLA, *La Faute de l'abbé Mouret*, op.cit., p. 204.

³²⁶ *Ibid.*, p. 106-107.

³²⁷ Eugène MONFORT, *La Turquie, roman parisien*, op.cit., p. 953.

pédophiles³²⁸. En parlant du frère supérieur qui s'en prend à Charlot, le narrateur explique qu'il « était profondément corrompu, comme tous les hommes ayant vécu solitaires » et qu'il avait « le cerveau d'un Sade ensoutané³²⁹ ».

Qu'il soit tout à fait sadique ou seulement secrètement torturé par les désirs charnels, le prêtre fascine donc les écrivains naturalistes, on serait tenté de le croire, d'abord et surtout pour sa sexualité. Sevré par excellence, il offre à l'observation prétendument scientifique des romanciers une figure exemplaire pour réfléchir aux conséquences du *jeûne charnel*, parmi lesquelles, bien entendu, on retrouve en bonne posture le danger potentiel de violences sexuelles. Il y aurait une plus vaste enquête à mener dans le discours social de l'époque quant à l'importance du débat sur le célibat des prêtres. Il faudrait mieux comprendre notamment comment l'Église en arrive à l'ériger pratiquement en dogme tout au long du XIX^e siècle, sachant qu'il ne l'a pas toujours été, alors que toute une frange de l'opinion publique redouble d'ardeur dans ses mises en garde contre ses conséquences, qu'on juge de plus en plus néfastes³³⁰. Les médecins en premier lieu, qui, « soucieux du bon accomplissement de toutes les fonctions organiques, déplorent alors, dans leurs écrits, l'existence du célibat ecclésiastique [en se] fond[ant] sur la fréquence – à les en croire – de l'hystérie, du cancer, des maladies des organes, des troubles de la menstruation à l'intérieur des communautés religieuses ainsi que sur la

³²⁸ Il faudrait consacrer au sujet de l'émergence de la figure du prêtre pédophile dans le discours social une bien plus vaste recherche. Notons que la littérature du XIX^e n'y fut sans doute pas tout à fait étrangère avec des œuvres comme celle de Bonnetain ou d'Octave Mirbeau qui en fait le sujet principal de son roman *Sébastien Roch* (1890).

³²⁹ BONNETAIN, *op.cit.*, p. 41.

³³⁰ Un essai comme *Les Immoralités des prêtres catholiques* (1868) d'Émile Alexis, qui se termine par un plaidoyer très senti en faveur de la castration des prêtres, constitue un échantillon intéressant pour mieux comprendre une certaine forme d'anticléricalisme radicale à l'époque.

mortalité précoce constatée en ce milieu³³¹ ». À titre anecdotique, c'est une croyance encore partagée près d'un siècle plus tard par le frère Marie-Victorin au Québec, qui confessait à son interlocutrice dans ses *Lettres biologiques* des aventures sexuelles tout à fait étonnantes en même temps que des avis controversés au sujet de la « nocivité de la chasteté masculine » au sein de l'Église catholique³³².

Dans un goût tout à fait fidèle aux thèmes de la littérature fin-de-siècle et sur lequel nous reviendrons tout de suite, le prêtre évoque enfin par sa contention sexuelle contre-nature une sorte d'anomalie *dans le genre*. Il semble qu'il ne soit pas, à bien des égards, tout à fait un homme, un « mâle » dans le plein sens du terme³³³. Par les soins particuliers qu'il doit apporter à sa toilette, par la constante probité qu'il doit observer en société, qu'il fréquente peu d'ailleurs, tenu à l'écart par son éducation des influences romanesques ou de toute autre forme d'initiation sentimentale ou sexuelle, amolli aux contacts réguliers des objets sacrés et à leur manipulation délicate et cérémoniale, menant une existence contemplative, il y a jusqu'à son habit long et ses manières gracieuses qui rapprochent, pour Zola à tout le moins, le prêtre à une forme de féminité. Mais c'est bien entendu sa chasteté avant tout qui l'apparente aux femmes. L'abbé Mouret qui, au temps de sa chasteté, « se sentait féminisé, rapproché de l'ange, lavé de son sexe [et] de son

³³¹ Alain CORBIN (dir.), *Histoire du corps*, 2. *De la Révolution à la Grande Guerre*, Seuil, 2005, Paris, p. 69.

³³² Frère MARIE-VICTORIN, *Lettres biologiques : recherches sur la sexualité humaine*, Montréal, Boréal, 2018, p. 132. La correspondance du biologiste québécois est fort instructive, entre bien d'autres choses, au sujet de la sexualité des membres du clergé. Voici par exemple une autre de ses réflexions, qui ne cache pas une certaine prétention médicale, à ce propos : « un certain fonctionnement sexuel automatique, provoqué par les stimulations naturelles du milieu, est nécessaire. [...] c'est le grand handicap des couvents et monastères entièrement cloîtrés. Il s'y développe des maladies mentales, des déséquilibres qui n'ont pas d'autres causes. » *Ibid.*, p. 105.

³³³ Rappelons que, comme nous l'avons précédemment exposé, les injonctions pesant sur la masculinité traditionnelle de l'époque font grand cas de la « possession féminine » dans la formation de l'identité virile.

odeur d'homme » ne devient homme qu'après « sa fièvre » érotique, avant laquelle il était décidément encore « trop fille ». C'est sera donc grâce à sa faute que le jeune religieux pourra « trouver enfin son sexe d'homme, l'énergie de ses muscles, le courage de son cœur, la santé dernière qui avait jusque-là manqué à sa longue adolescence³³⁴ ».

Mythe de l'androgynie et étranglement L'écriture de Maupassant, contrairement à celle de nombre de ses contemporains, fait somme toute très peu appel aux grands récits mythiques³³⁵. C'est pourquoi il nous a semblé parlant que l'un de ses très rares emprunts à cette tradition en soit un qui serve à questionner les rapports entre les genres.

Sous sa forme connue au XIX siècle, le mythe de l'Androgynie, genèse et explication de l'existence des deux sexes et de l'amour, se retrouve dans *Le Banquet* de Platon. On y explique que l'humanité était, à l'origine, une espèce composée d'un seul sexe, une sorte d'être parfait et harmonieux. Péchant par orgueil, l'humanité fut punie par Zeus et scindée en deux sexes. Cette séparation des deux moitiés eut pour conséquence de faire naître le désir entre ces formes incomplètes et la recherche de la grande réunion mystique et androgynie. Ce mythe connut une réactivation particulièrement intéressante à l'époque du romantisme en France où, s'accordant bien avec la nouvelle mystique amoureuse et passionnée des écrivains, il devint une des grandes allégories structurantes dans la représentation de la passion amoureuse. Initiée par Balzac dans son roman *Séraphîta*, qui lui imprime dès l'origine de fortes composantes catholiques et occultes, la

³³⁴ ZOLA, *La Faute de l'abbé Mouret*, op.cit., p. 132, 292 et 275.

³³⁵ S'il fait bien fréquemment mention de quelques mythes bibliques, comme celui de Dalila et Samson, par exemple, ce n'est jamais que superficiellement et sans pour autant affecter l'architecture de son récit.

récupération du mythe s'opère principalement, chez les romantiques, sur le rapprochement avec la figure de l'ange, dont l'ambiguïté du sexe et la nature divine s'accordent avec le mythe platonicien.

Mais vers la fin de siècle, les auteurs de la décadence se plaisent à renverser les principales composantes de ce mythe pour en offrir une version pervertie, « dégradée » selon Mircea Eliade qui en étudia les itérations dans les cultures européennes. Prenant le contre-pied du romantisme, qui célébrait dans ce mythe l'affranchissement de la sexualité, les amours platoniques et la passion éthérée, la décadence réengage la figure de l'androgynisme dans des avenues plus inquiétantes. Fascinée par ce qu'elle croit être une indifférenciation croissante entre les genres, la tangente conservatrice assimile largement le mythe de l'androgynisme à toutes sortes de formes de *perversions* : homosexualité, hermaphrodisme, travestissement... Chez Rachilde, par exemple, l'exercice consiste la plupart du temps à tourner en dérision l'amour romantique en le ramenant à un désir strictement sexuel entre deux êtres à l'identité de genre incertaine³³⁶.

L'image de la réunion androgynisme apparaît partout, d'un bout à l'autre de l'œuvre de Maupassant, comme le symbole d'une impossible réconciliation entre les sexes. Dans sa première œuvre publiée, son recueil *Des vers*, Maupassant fait plus d'une fois explicitement référence au mythe de l'Androgynisme platonicien³³⁷, ce qui prouve, si besoin était, que c'est bien encore de ce cette référence qu'il s'agira lorsqu'il y fera référence de

³³⁶ À ce sujet, les ouvrages de Frédéric Monneyron, spécialiste de la question : *L'Androgynisme romantique. Du mythe au mythe littéraire*, Ellug, Grenoble, 1994 et *L'Androgynisme décadent. Mythe, figure, fantasmes*, Ellug, Grenoble, 1996.

³³⁷ Dans « Histoire du vieux temps » deux fois et dans un poème de jeunesse écrit pour son ami Robert Caudebec en 1868 : « Un auteur prétend, et non sans justesse / Que l'homme est un fruit que Dieu coupe en deux, / Il faut qu'ici-bas il cherche sans cesse / Son autre moitié s'il veut être heureux ». *Des vers, op.cit.*, p. 155.

façon plus subtile. Sa reprise très personnelle de ce mythe a pour originalité, à notre sens, de présenter une vision profondément pessimiste de l'amour, mais surtout d'y rattacher un élément, pour lui essentiel à la mésentente entre les sexes : la sexualité masculine envisagée comme fondamentalement violente. C'est dans le poème « Un coup de soleil » qu'il fait pour la première fois usage de cette figure de l'étranglement amoureux :

Le soleil excitait les puissances du corps (...)
Une femme passait; elle me regarda (...)
Je ne sais de quel feu son œil sur moi darda,
De quel emportement mon âme fut saisie;
Mais il me vint soudain comme une frénésie
De me jeter sur elle, un désir furieux
De l'étreindre en mes bras et de baiser sa bouche !
Un nuage de sang, rouge, couvrit mes yeux (...)
Je la serrais, je la ployais, la renversant (...)
La pressant sur mon sein d'une étreinte si forte
Que dans mes bras crispés je vis qu'elle était morte³³⁸.

C'est une image qui parcourt le recueil en entier. Dans « Désirs », Maupassant écrit encore, en détaillant les goûts de chacun, que certains « voudraient pouvoir écraser des poitrines / En refermant dessus leurs bras écartés³³⁹ ». Le désir de ne former qu'un seul être se confond toujours plus ou moins chez le nouvelliste avec une pulsion d'annihiler l'être féminin : « Il aurait voulu l'étreindre, l'étrangler, la manger, la faire entrer en lui. Et il avait des frémissements d'impuissance, d'impatience, de rage, de ce qu'elle n'était point à lui complètement, comme s'ils n'eussent fait qu'un seul être³⁴⁰ ».

Dans ses romans, ce sont quelquefois les femmes qui expriment cet échec de la réunion androgyne, comme ici Jeanne dans *Une vie* : « elle sentait entre elle et lui comme un voile, un obstacle, s'apercevant pour la première fois que deux personnes ne se

³³⁸ *Ibid.*, p. 44.

³³⁹ « Désirs », dans *ibid.*, p.74.

³⁴⁰ MAUPASSANT, « La Martine », p. 707.

pénètrent jamais jusqu'à l'âme, jusqu'au fond des pensées, qu'elles marchent côte à côte, enlacées parfois, mais non mêlées, et l'être moral de chacun de nous reste éternellement seul par la vie³⁴¹ ». Mais c'est dans son dernier roman, *Notre cœur*, que cette rengaine devient la plus amère et la plus obsédante. Répétée autant par les personnages féminins³⁴² que masculin³⁴³, ce constat s'inscrit plus largement alors dans une vision pessimiste généralisée qui gagne peu à peu l'auteur. La clôture du roman donne d'ailleurs à voir encore cette image, cette fois érigée en allégorie, lisible tout à fait comme une synthèse de ce que sont les rapports entre les genres. La femme, symbolisée par le « chêne élancé », est dépeinte comme dédaigneuse de la sexualité alors que l'homme, « un hêtre vigoureux » devient un « agresseur », qui « outrage » et « viole » l'arbre auquel il s'en prend. Symbole de ses amours, Mariolle interprète la lutte entre ces deux arbres, situés d'ailleurs au lieu même qui a vu naître sa grande passion, comme un message « symbolique, effrayant et superbe³⁴⁴ ». Sur le modèle renversé de Tristan et Iseult, dont les tombes étaient fleuries respectivement d'une vigne et d'un chèvrefeuille, entrelacés et inséparables, les arbres symboliques de l'amour des protagonistes de *Notre cœur* semblent offrir une tout autre interprétation au lecteur :

Aucune image de son amour plus violente et plus émouvante ne pouvait frapper ses yeux et son âme: un hêtre vigoureux étreignait un chêne élancé. Comme un amoureux désespéré au corps puissant et tourmenté, le hêtre, tordant ainsi que des bras deux branches formidables, enserrait le tronc du chêne en les refermant sur lui. L'autre, tenu par cet embrassement,

³⁴¹ MAUPASSANT, *Une vie*, p.78.

³⁴² « Elle avait éprouvé une envie molle et bizarre d'appuyer sa tête sur l'épaule de cet homme, d'être plus près de lui, de chercher ce « tout près » qu'on ne trouve jamais », dans MAUPASSANT, *Notre cœur*, p. 1078.

³⁴³ « Vous avez été effleuré par le soupçon de cet irréalisable et torturant espoir de mêler sa vie, son âme et sa chair avec celles d'un autre être, de disparaître en lui et de le prendre en soi », *ibid.*, p. 1123.

³⁴⁴ *Ibid.*, p. 1172.

allongeait dans le ciel, bien au-dessus de son agresseur, sa taille droite, lisse et mince, qui semblait dédaigneuse. Mais, malgré cette fuite vers l'espace, cette fuite hautaine d'être outragé, il portait dans le flanc les deux entailles profondes et puis longtemps cicatrisées que les branches irrésistibles du hêtre avaient creusées dans son écorce. Soudés à jamais par ces blessures fermées, ils poussaient ensemble en mêlant leurs sèves, et dans les veines de l'arbre violé coulait et montait jusqu'à sa cime le sang de l'arbre vainqueur³⁴⁵.

La fréquence du renversement du mythe de l'androgynie et la singularité avec laquelle il est réinterprété atteste pour nous que la réflexion sur l'amour chez Maupassant est inséparable de la violence sexuelle et tout se passe comme si ces thématiques s'appelaient l'une l'autre. Le désir de faire corps avec l'être aimé se voit perverti par les pulsions sexuelles violentes de l'homme et donne à voir encore, en miniature, la dissension à l'origine de la *guerre des sexes* et par là, plus largement, la faillite de la passion amoureuse. « Maintenant, quelque chose d'irréparable est entre elle et lui. Le coup de poing a fendu le couple³⁴⁶. »

Conclusion partielle. S'il ne fallait retenir qu'une seule conclusion générale de tout ce que nous nous sommes proposé d'exposer en termes de représentations variées, contradictoires ou complémentaires, de violences sexuelles faites aux femmes, c'est que l'époque apparaît nettement comme un moment critique dans la redéfinition des idées et des sensibilités par rapport aux violences sexuelles.

Le XIX^e siècle, héritier de la Révolution, de l'esprit des Lumières et des Droits de l'Homme, est très difficilement réductible à une lecture qui voudrait en faire une lente ascension vers le progrès. C'est pourtant l'idée qui s'en dégage généralement quoiqu'il

³⁴⁵ *Ibid.*, p. 1171.

³⁴⁶ Jules BOIS, *La Guerre des sexes*, *op. cit.*, p. 365.

fût traversé également par des mouvements conservateurs ou réactionnaires, des forces d'inertie qui ont appuyé lourdement sur la réception et l'assimilation généralisée des idées et des comportements nouveaux. Il importe maintenant de ramener le particulier à des dimensions plus universelles et de tâcher de comprendre comment la modification des attitudes par rapport aux violences sexuelles faites aux femmes s'inscrit dans des mouvements plus larges de la pensée à l'époque.

Suivant l'intuition initiale de Vigarello dans son *Histoire du viol*, il nous apparaît ainsi qu'une histoire culturelle du viol a pour principaux objets « la mesure des seuils de tolérance à la violence sexuelle et l'analyse de leur évolution ». Pour le dire autrement, l'histoire du viol, au-delà des cumuls statistiques, de la comptabilité événementielle ou de la simple analyse des mécanismes légaux ou judiciaires, doit d'abord être une histoire des idées et des sensibilités, une histoire de la *réception sociale* du phénomène qu'est la violence sexuelle. Le fantasme savant consisterait alors à savoir à quel point exactement la violence sexuelle faite aux femmes apparaît intolérable, banale, ou indifférente, dans l'ensemble des champs intellectuels, et dont les traces discursives en tout genre constitueraient les éléments de preuves, contradictions et incohérences comprises, à une époque donnée. On comprend ici que l'exhaustivité est impossible et que les conclusions nettes et sans appel sont à proscrire. En se souvenant également, après Tocqueville et son paradoxe de l'insatisfaction croissante, que « plus un phénomène social désagréable diminue, plus ce qu'il en reste devient insupportable »³⁴⁷, il nous semble avoir un agencement conceptuel à peu près satisfaisant, à tout le moins prudent, pour tenter une explication générale, nécessairement un peu réductrice et simple, du phénomène

³⁴⁷ Voir Jean-Claude CHESNAIS, *Histoire de la violence*, Paris, Pluriel, 1981, p. 18.

d'intensification du questionnement social par rapport aux violences sexuelles faites aux femmes que donne à voir la fin de siècle.

Une réalité indéniable, mais délicate, s'impose donc d'emblée : l'observation sociohistorique du phénomène qu'est le viol dans l'histoire de l'occident, du Moyen-Âge à aujourd'hui, apparaît nettement comme l'histoire d'une lente – très lente – décroissance. Et c'est bien là qu'est le paradoxe : c'est cette décroissance même qui en fait un sujet de plus en plus discuté, de plus en plus intolérable. Inversement, c'est donc d'une *croissance de l'intolérance* à ce phénomène dont il faudrait plutôt parler. De fait, si les violences sexuelles faites aux femmes peuvent être, toutes nuances gardées³⁴⁸, rapprochées des autres formes de violences observables en société, leurs diminutions s'inscrivent dans un mouvement plus large d'intolérance à la violence sous toutes ses formes. En vrac, on évoquera par exemple l'abaissement général des seuils de tolérance au sang, à la douleur immédiatement visible, à la morbidité ou à la putridité, l'abandon de la torture en 1788, la quasi-disparition des grandes scènes de massacres urbains après la Commune, le recul de plusieurs pratiques jugées barbares, la disparition des spectacles d'exécutions publiques qui se déplacent à huis clos et, enfin, l'accalmie et la paix relative qui s'installe après la Commune et ce jusqu'à la Grande Guerre de 14-18. Cette paix, relative, correspond chose certaine à une époque de moindre exposition généralisée de la population européenne à la violence. La pénétration populaire des idées humanistes, égalitaires et démocratiques, sans évoquer même les penchants plus à gauche encore, s'impriment sur les sensibilités d'alors et entraînent un véritable recalibrage général des

³⁴⁸ Les violences sexuelles, en tant qu'atteinte à l'intégrité physique d'autrui, peuvent se rapprocher des voies de faits et autres crimes sur la personne. Cependant, la honte suivant l'agression sexuelle entraîne une très faible dénonciation et une moindre présence des victimes dans l'espace public. On peut difficilement penser à un autre crime sur la personne pour lequel la victime puisse se sentir coupable...

seuils de tolérance à la violence, redéfinissent, à l'échelle variable des subjectivités personnelles, les attitudes attendues et les dispositions émotives à adopter face à des phénomènes que l'on juge dorénavant intolérables.

Le fait qu'émergent simultanément à l'époque des intérêts croissants portés aux violences sexuelles faites aux femmes ainsi qu'une plus grande sensibilité aux misères sexuelles masculines apparaît à première vue contradictoire et procéder d'une logique qui poseraient ces deux termes en antagonistes et dont les manifestations respectives existeraient l'une contre l'autre et seraient, en quelque sorte, d'abord et essentiellement politiques. C'est surtout cet angle que nous avons priorisé dans notre développement, en montrant notamment que la littérature se fait – alternativement ou simultanément – le relais des idées conservatrices ou féministes, mais à ce sujet il importe également d'observer que l'un ou l'autre de ces régimes discursifs peuvent être considérés comme l'aboutissement d'un seul mouvement plus difficilement observable dans les mentalités, car beaucoup plus vaste et imprécis, qui s'apparente à une « invention du soi moderne ». Affinement du *sentiment de soi* et « extension illimitée du sensible³⁴⁹ », d'un nouveau rapport au corps³⁵⁰, souci grandissant pour la douleur intime³⁵¹, de tout ce qui relève du privé, du ressenti, de l'expérience subjective et conséquemment aussi du traumatique³⁵².

³⁴⁹ Il faut lire à ce sujet l'ouvrage de Georges VIGARELLO, *Le Sentiment de soi : histoire de la perception du corps XVIe-XXe siècle*, Seuil, 2014.

³⁵⁰ On peut penser notamment à l'essor des cosmétiques, de la haute-couture, de la parfumerie, bref du soin de soi grandissant. L'importance aussi des idées hygiénistes, la promotion d'un mode de vie actif et la croissance des pratiques sportives chez les deux sexes.

³⁵¹ L'époque témoignerait d'un « renouvellement du regard, plus accueillant à la souffrance personnelle et intime » et à un net recul des pratiques jugées « barbares » selon AMBROISE-RENDU, *Histoire de la pédophilie*, *op.cit.*, p. 31.

³⁵² Alain CORBIN, *Histoire du corps*, *op.cit.*, p. 251 : « C'est alors que l'on commence à dire le lent travail effectué par le viol dans la conscience du sujet; ce qui relègue à l'arrière-plan le discours sur la pudeur

On s'expliquera aussi, pour faire simple, que ces phénomènes sont des conséquences de l'individualisme des sociétés modernes industrialisées, réalité encore relativement nouvelle à l'époque, individualisme indissociable d'une certaine vision de l'individu moderne issue des Lumières et des Droits de l'Homme. Dans la culture, l'essor des idées romantiques, aux premiers plans desquelles sont par exemple la valorisation du génie personnel et la promotion d'une certaine forme de mobilité sociale, avait déjà mis à mal, quoiqu'involontairement peut-être, le rêve d'une vision humaniste voulant que la société, en tant qu'unité sociologique, soit une division opérante. Le naturalisme, pour sa part, apparaît à plusieurs égards, en mauvais élève du romantisme, comme une tentative contre-intuitive, amorcée à rebours, de recomposer le groupe, mais en partant des unités qui le composent. La manie individuelle, l'évènement traumatique, l'éducation « sentimentale » ou sexuelle, les circonstances particulières du milieu, bref l'arbitraire des événements, sont agencés dans le souci d'illustrer, leur unicité il est vrai, et donc quelque part la valeur de l'individuel et du contingent, mais surtout peut-être pour en montrer la cohérence avec certains déterminismes plus universels : sociaux, de classes, génétiques, de familles ou de *rac*es. À ce titre donc, l'importance du *sexuel* dans l'élaboration du récit de vie des personnages : les violences que les femmes subissent, les misères sexuelles que les hommes endurent, sont à la fois des conséquences et des amorces d'une pénétration de la vogue scientifique, plus tard psychologisante, dans la littérature et plus largement d'un intérêt accru pour la douleur intime. Dès lors, disions-nous, que l'intolérance à la violence s'accroît – et que ses manifestations les plus visibles diminuent

forcée. L'estimation du viol, à partir de cette fin du siècle, résulte de l'extension de la place faite à la psychiatrie. On évoque désormais, d'une manière ascendante, le dommage intérieur, le saccage intime, l'intégrité bafouée, l'identité compromise. Le viol est devenu évènement traumatique ».

progressivement – tout se passe comme si les sensibilités et les compassions tendaient à se déplacer vers les violences intimes que l'on semble mieux percevoir à présent que l'individu, l'être avec toutes ses singularités et son récit de vie, gagne en intérêt.

Le triomphe, dit-on, des valeurs et des mœurs bourgeoises serait également à mettre en ligne de compte. L'histoire culturelle observe en effet, pour y revenir une dernière fois, une transformation progressive des mœurs et des modes d'être en matière de sexualité, de vie de couple et de relation entre les genres. La diffusion de l'intimité bourgeoise, du ménage comme unité essentielle de la famille, la valorisation du mariage d'amour au détriment du mariage de « raison », la légalisation du divorce, la normalisation (relative) du concubinage et des relations intimes informelles ou extraconjugales, la lente transformation des pratiques sexuelles³⁵³, le recul relatif de la pudeur corporelle³⁵⁴, les changements rapides dans l'éducation des jeunes gens et surtout des filles³⁵⁵, l'invention de l'adolescence ou encore, et de façon très importante pour nous, l'invention du besoin qu'aurait l'individu moderne, besoin toujours plus grand et qui ne cessera dès lors jamais de s'accroître, d'une sexualité et surtout d'une intimité affective, sont autant de signes que le rapport à *l'amour* se transforme. Même dans sa dimension strictement mécanique, la sexualité tend à « se pimenter » ou à se *compliquer*

³⁵³ Il n'existe pas, à proprement parler, d'histoire des pratiques sexuelles. Fautes de données concrètes ou de vastes enquêtes sur le sujet à l'époque, on peut toutefois consulter les ouvrages d'Anne-Marie SOHN. Sinon, on peut tout de même donner rapidement quelques éléments à considérer et qui mériteraient d'être réfléchies plus longuement : apparition des premières formes de contraception, accroissement des pratiques « frauduleuses » que sont la masturbation réciproque, le sexe oral ou anal, la normalisation du baiser sur la bouche en public.

³⁵⁴ La pratique du bain de mer, la disparition, le *déplacement* ou la diminution des *zones érotiques* du corps féminin, l'évolution des modes vestimentaires...

³⁵⁵ C'est un sujet très documenté. On peut consulter, entre autres, quelques développements à ce sujet dans Fabienne CASTA-ROSAZ, *Histoire du flirt*, *op.cit.*

de sentiments qui n'étaient, jusqu'à récemment, que très peu considérés³⁵⁶. À notre sens, c'est surtout (et nous touchons là l'élément essentiel pour expliquer la transformation des sensibilités à l'égard de la violence sexuelle à l'époque) qu'est peut-être apparue quelque part, à un quelconque moment à l'époque, une exigence de *mutualité des plaisirs* dans la relation affective³⁵⁷. En témoigne la profonde transformation de l'offre prostitutionnelle d'alors que Corbin a bien démontrée. La perte de vitesse progressive de la maison close³⁵⁸, où les rapports tarifés sont froids, réglementés, choisis à la carte et formatés, au profit de la prostitution clandestine, celle des « filles de brasseries » notamment, qui joue d'une forme, réelle ou simulée, de séduction s'expliquerait principalement, selon l'histoire culturelle, par une exigence maintenant établie de simulacre d'amour dans les rapports sexuels. L'œuvre d'un Charles-Louis Philippe ou encore le roman *La Turquie : roman parisien* d'Eugène Montfort en donnent des représentations saisissantes en littérature. En insistant sur la dimension affective, si ce n'est pratiquement thérapeutique³⁵⁹, de la relation prostitutionnelle, ces écrivains mettent de l'avant une vision plus humaine, compatissante, de la relation entre le « miché », pauvre célibataire en manque d'amour et de chaleur humaine, et la prostituée, qui atteint là sa consécration

³⁵⁶ CORBIN, *Les Filles de noce*, *op.cit.*, p. 613.

³⁵⁷ C'est un constat que l'on retrouve partout chez les historiens culturels à propos de la fin de siècle. C'est Flaubert, en littérature, qui l'exprime avec la plus brillante concision et un habile usage des termes clichés de l'époque : « Il voulait qu'elle se donnât, et non la prendre. » FLAUBERT, *L'Éducation sentimentale*, *op.cit.*, p. 367.

³⁵⁸ Alain CORBIN, *Les filles de noce*, *op.cit.* Voir la conclusion à ce sujet.

³⁵⁹ « C'est drôle d'aller comme ça chez les femmes... Tu ne trouves pas que c'est drôle pour un homme, P'tit-Jy? Tu ne trouverais pas cela drôle s'il y avait des hommes comme nous chez qui les femmes iraient? – Bien sûr, dit P'tit-Jy. Mais tous les hommes ne vont pas chez les femmes. Il n'y a que le michet. Le michet, c'est un homme à part. – Pourquoi ça ? demande Sophie. – Oh ! tous des hommes à qui il manque quelque chose ! Les hommes sans femmes ! Ou bien pas riches, ou bien pas jeunes, ou bien bêtes. C'est comme un hospice. » Eugène MONFORT, *La Turquie, roman parisien*, *op. cit.*, p. 942-943.

mythique dans la représentation qui veut faire d'elle une martyre, mais aussi une sœur bienveillante et un baume d'amour pour les exclus de la sexualité et de l'affection. Après plus d'un siècle d'une littérature faisant l'éloge de la passion romantique, d'un sentimentalisme amoureux diffus, dans une société de plus en plus préoccupée par le bonheur³⁶⁰ (en témoigne la prégnance des utopismes de toutes sortes), bonheur qu'on conçoit dorénavant comme indissociable d'une vie amoureuse et sexuelle, c'est dorénavant jusqu'à la prostitution qui a à prendre en charge la nouvelle donnée affective. Le besoin de plaire³⁶¹, la douleur qu'il y a à être laid ou indésirable, la carence sexuelle envisagée comme un facteur important dans le malheur personnel, l'exploration des différentes inclinaisons personnelles en terme de préférences sexuelles et leurs impacts sur la vie des *marginiaux* de la sexualité³⁶², l'importance grandissante accordée au désir mutuel, au plaisir partagé; la relation sexuelle qui tend à se considérer davantage comme un échange affectif profond, susceptible de guérir ou d'aviver des blessures psychologiques ou intimes³⁶³, l'idée qu'il soit désormais déshonorant d'imposer l'amour accompagné enfin d'une valorisation du jeu ambigu de la séduction ou du flirt comme nouveau modèle comportemental³⁶⁴, fait d'un mélange de contenance, d'attirance voilée

³⁶⁰ « L'hédonisme fin de siècle et la littérature qui prône le droit, voire le devoir de volupté et qui, tout au moins, plaide pour une légitimité accrue du plaisir conduisent à saper la morale sexuelle. » CORBIN, *Histoire du corps*, op.cit., p.251.

³⁶¹ « Le client, il croit toujours un peu que tu lui as fait de l'œil parce qu'il est beau. Ça le flatte, il tient à ça. » Eugène MONTFORT, *La Turquie, roman parisien*, op.cit., p. 936.

³⁶² Les fétichismes sexuels intéressent certains auteurs, on pense notamment à Octave Mirbeau mais aussi à Rachilde ou Sacher-Masoch. En termes de préférences ou d'orientations sexuelles, le sujet est vaste et fort complexe ; nous ne prétendons pas nous y connaître assez pour en parler.

³⁶³ Ce sont, à bien des égards, des idées préfigurant l'invention de la méthode psychanalytique.

³⁶⁴ « Et Sophie comprenait : avant, ils la voulaient parce qu'elle ne les recherchait pas; ils ne voulaient plus, à présent, parce qu'elle les recherchait : c'était à séduire qu'ils aimaient, c'était à vaincre. Devenue quelque chose à acheter, elle avait perdu pour eux son attrait... », MONTFORT, op. cit., p. 924.

et dévoilée, parade amoureuse nécessairement valorisante pour les concernés et pratique sociale grâce à laquelle il est possible de tester ses *pouvoirs de séduction* et sa valeur sur le *marché* de la séduction : ce sont là autant de thèmes et de phénomènes ressassés par la littérature célibataire qui, on l'aura compris, s'inspire évidemment des nouvelles attitudes et sensibilités face à l'amour et la sexualité qui émergent confusément à l'époque. Ce besoin d'amour que se découvriraient alors les hommes de cette époque, envisageable à plusieurs égards comme une altération importante au modèle de la virilité traditionnelle, jette soudainement, du moins pour les intellectuels les plus sensibles à ces questions, un éclairage terriblement inquiétant sur le consentement féminin. S'il est désormais essentiel pour l'épanouissement des hommes – et c'est ce que semblent dire de plus en plus unanimement les productions culturelles de cette époque – de s'enrichir au contact affectif des femmes, de s'ouvrir à la part amoureuse et passionnée en eux, ils commencent à entrevoir du même coup les méprises sur lesquelles se fondaient leur identité et leur sexualité. S'il faut dorénavant, de plus en plus, être aimé pour pouvoir aimer pleinement, qu'il faille tendre à une réciprocité dans les plaisirs sexuels, le consentement féminin apparaît nettement comme le grand oublié de l'histoire de la sexualité.

C'est donc surtout, finalement, à une histoire du consentement féminin que nous ramène continuellement l'étude des représentations des violences sexuelles faites aux femmes. C'est-à-dire qu'il faudrait avant tout mieux comprendre l'autonomisation sexuelle du sujet social féminin, dans le sens de l'avènement progressif d'une *agentivité* sexuelle féminine qui habilite les femmes à refuser l'acte sexuel. Notre réflexion et nos

savoirs au sujet de l'histoire des femmes étant encore bien trop incomplets, nous nous arrêterons donc au seuil d'une enquête plus vaste qui nécessiterait, après l'exploration que nous avons voulu mener du rôle des hommes dans la violence sexuelle, d'y replacer les femmes au centre non plus en tant qu'*objet historique* sur lesquelles s'exercent les violences misogynes, mais en tant plutôt qu'*agent*, sans doute encore en potentialité ou en devenir à l'époque, mais investi d'une parole que les luttes féministes initieront et porteront jusqu'à nos jours. Cette notion de consentement est bien ce qui a tout changé dans le regard social porté à la sexualité. C'est aussi elle qui fonde l'approche légale moderne. Elle est, avec tout le lexique contemporain qui s'y rapporte, absolument essentielle à la compréhension des rapports sexuels aujourd'hui et gagnerait donc à être mieux documentée de façon diachronique. Après s'être interrogé sur les seuils de tolérance à la violence sexuelle faite aux femmes dans un état de société donnée, c'est dire qu'il faudrait maintenant s'atteler à une histoire du consentement et de ses représentations. Mais que serait exactement une tentative d'histoire culturelle du consentement ? Entreprise complexe qui emprunte des voies certainement similaires à l'histoire du viol, mais emboutissant sur des notions peut-être différentes. L'histoire du consentement mettrait en lumière surtout, au-delà d'un degré de tolérance à la violence sexuelle, tout un ensemble de dispositions affectives menant à l'estimation ou à la valorisation du plaisir sexuel partagé comme valeur capitale dans l'expérience sexuelle. Il faudrait alors étudier les évolutions de l'importance accordée à certaines valeurs telles que l'empathie et la consensualité. Une histoire du consentement s'intéressait peut-être, entre autres choses, à des attitudes aussi variées et difficilement saisissables que le respect de l'intégrité physique d'autrui, l'appréciation de la douleur intime des femmes

considérée comme une souffrance légitime, l'importance de la vie sexuelle dans le développement personnel. Dans une perspective qui emprunterait aux méthodes foucaaldiennes, il nous faudrait aussi mieux comprendre comment s'imbriquent les rapports entre pouvoir et sexualité, les liens qui existeraient entre la coercition, la domination et la sexualité masculine traditionnelle. Elle aurait aussi à s'inscrire en cohérence avec un contexte historique qui marque les débuts du capitalisme post-industriel en occident, et dont la rapide extension du domaine monétaire mène à une marchandisation plus grande des activités humaines (ou des services), y compris sexuelles, réalité qui impose dès lors une réflexion sur ce que pourrait être aussi le consentement dans le cadre d'un échange de services sexuels tarifié et illégal. Elle aurait à exposer les nuances complexes qui distinguent, par exemple, le consentement éclairé de celui exercé sous la contrainte et elle aurait, elle aussi – tout comme l'histoire du viol – à composer avec une série de clichés, d'éléments de langages et d'archaïsmes comportementaux qui tendent à vouloir faire du consentement féminin une notion inopérante ou à gêner son expression, à en étendre ses implications exagérément ou indument, de façon rétroactive, ou encore à en supposer l'irrévocabilité au cours d'un même acte sexuel. Plus près de notre démarche et de nos capacités, il faudrait s'intéresser évidemment à ces représentations dans différents régimes discursifs, et prioritairement à ceux produits par les femmes de ce temps, pour comprendre comment elles font elles-mêmes la mise en récit de l'acte sexuel, consensuel ou non, comment elles décrivent les modalités de l'acquiescement et du refus de soi. Si, de plus en plus, la lutte féministe contemporaine s'en prend aux construits culturels et aux représentations, attendu qu'ils constituent les forces d'inertie les plus efficaces, mais aussi les plus insidieuses dans la

persistance des inégalités entre les genres, une plus grande compréhension historique de l'époque qui fut le laboratoire et le banc d'essai des notions clés en matière de consentement sexuel nous apparaît dorénavant nécessaire.

Conclusion

Ce n'est qu'à première vue que la fin du XIX^e siècle français pourrait sembler éloignée de nos mentalités contemporaines. Mais pour peu qu'on s'y penche, « nous autres, victoriens³⁶⁵ », et précisément peut-être parce que nous ne l'avons jamais été, ni maintenant ni alors, sommes encore semblables à bien des égards aux gens de la fin de siècle et partageons, ou héritons, de plusieurs de leurs anxiétés par rapport aux relations entre les genres³⁶⁶.

Étudier cette période essentielle dans la transformation des rapports entre les sexes et par le biais de la littérature, permet, et c'est ce qui a motivé pour une grande part l'intérêt que nous portons personnellement à la question, de mieux saisir la transformation et la persistance de certaines idées dans le débat contemporain. Avec la popularité grandissante des idées du troisième féminisme, celles qui s'arriment aux questions du *genre* et au *transectionalisme* américain, une nouvelle joute du combat féministe s'ouvre depuis quelques années dans les sociétés occidentales. Tout comme au XIX^e siècle français, l'intérêt médiatique extrême qui est porté dernièrement aux notions

³⁶⁵ C'est le grand postulat de Foucault, depuis longtemps mis à mal par la recherche en histoire sociale et par Corbin notamment, et voulant que les sociétés européennes soient marquées par un tabou absolu en matière de sexualité.

³⁶⁶ Notre conclusion est une tentative de vérifier une intuition personnelle, que nous avons retrouvée plus tard telle quelle dans un article de Francine Descarries, à savoir que les discours antiféministes contemporains « reflétaient les mêmes préconceptions, les mêmes admonitions que celles exprimées au cours des siècles précédents, même si les mots pour les dire sont différents ». Comme les mouvements masculinistes forment déjà un sujet très documenté, nous nous contenterons d'en étudier seulement la tendance émergée très récemment, depuis 2015 et autour surtout de personnalités du web, très écoutées sur *Youtube*, pour la plupart canadiennes et toutes vaguement apparentées aux chaînes *Rebel Media* ou *Fox News*. Francine DESCARRIES, « L'Antiféminisme, expression sociopolitique du sexisme et de la misogynie », dans *Les antiféministes : analyse d'un discours réactionnaire*, Montréal, Remue-ménage, 2015, p. 83.

de consentement et de violence sexuelle³⁶⁷ ramène l’offensive directement au cœur de la sexualité masculine et questionne les construits de la virilité traditionnelle, ou de ce que certains appellent la *masculinité toxique*. L’idée qu’il puisse exister une *culture du viol*³⁶⁸, notion dont la réception semble encore très polémique, invite à porter un regard critique sur les objets culturels qui nous entourent et étudier les modèles d’érotisme qui sont proposés dans le cinéma, en art, en littérature, en publicité ou dans la pornographie³⁶⁹.

En réaction à ce contexte, nous assistons aussi à un énième soubresaut d’une forme de virilité anachronique qui n’en finit plus de mourir. Aux États-Unis, plusieurs auront interprété l’élection du candidat à la présidentielle fièrement misogyne qu’est Donald J. Trump comme le réveil de ces *angry white men* dont il fut abondamment question en 2017. La constitution en force politique identifiable de cette droite alternative (*Alt right*) dont l’antiféminisme, et plus largement la guerre aux idées progressistes sur les droits des personnes trans, sont des thèmes centraux, consolide une réalité occultée. Tenus un moment à l’écart du débat politique grand public, les tenants de cette droite politiquement incorrecte, très souvent antiféministe, trouvent maintenant, avec les médias sociaux, de nouveaux espaces pour s’exprimer. La masculinité contemporaine se prétend

³⁶⁷ Dernièrement, le mouvement #METOO et #BALANCETONPORC mais un peu avant : le mouvement contre les agressions non-dénoncées dans les universités montréalaises, l’affaire Gomeshi, l’affaire Brock Turner à Stanford, l’affaire Sklavounos au Québec, les événements de l’Université Laval...

³⁶⁸ Il existe une abondante production à ce sujet dernièrement. On peut lire notamment l’essai de Marlène SCHIAPPA, *La Culture du viol*, *op.cit.*

³⁶⁹ Le biais pro-pornographique d’une partie de la gauche (le féminisme dit *sex positive*), ce dont témoigne *Vice magazine* sur les médias sociaux par exemple, fait en sorte que le discours anti-pornographie appartient presque exclusivement à la droite. Pourtant, en matière de violences sexuelles, on ne fait pas plus questionnable que l’industrie californienne. Certains chercheurs indépendants ont produit des documentaires sur le sujet (voir la série *Hot Girls Wanted* et le documentaire français *Pornocratie*, voir également les dénonciations pour inconduites sexuelles de deux importantes *pornstars* masculines de l’industrie californienne, Ron Jeremy et James Deen). Les *Porn studies*, nouveau champ d’étude dans certaines facultés universitaires américaines, promouvant une pornographie qui serait respectueuse et diversifiée dans ses représentations, en laisse plusieurs sceptiques.

toujours en crise³⁷⁰. À droite du champ politique, la multiplicité des groupes et des plateformes web relayant des idées dites *masculinistes*³⁷¹ a de quoi étonner par son abondance et la diversité de ses thèmes. Les tendances internet informelles que sont *Redpill*, *Incels*, des groupes comme les *MGTOW* (*Men Going their Own Way*) invitent les hommes à mener une vie d'éternel célibataire et de continence sexuelle, soustraite à l'influence néfaste et parasitaire des femmes, dans un fantasme qui ressemble fort à la démarche d'abstinence religieuse d'un Joris-Karl Huysmans ou de Léon Bloy, s'épargnant ainsi les injustices d'une *compétition sexuelle* devenue déloyale pour les hommes *normaux*. Il y a jusqu'au discours sur la dépense spermatique qui s'offre une seconde vie, avec la mouvance *Nofap*³⁷², sorte de ligue anti-masturbatoire, qui prône la rétention des forces viriles en vue de devenir un séducteur plus efficace, un mâle plus *dominant*. Directement liée aussi, la popularité, à tout le moins auprès de la jeune génération Y et chez les milléniaux, des *coachs* en séduction (*pick-up artists*) de toutes

³⁷⁰ L'ouvrage récent de Francis Depuis-Déri fait une démonstration tout à fait claire que ce « mythe tenace » est un construit discursif vieux comme le monde et qu'il n'est pas plus opérant en plein patriarcat, comme au XIX^e siècle où il fut populaire, qu'aujourd'hui. Francis DEPUIS-DÉRI, *La Crise de la masculinité : autopsie d'un mythe tenace*, Montréal, Remue-ménage.

³⁷¹ Pour Francis Dupuis-Déri et Mélissa Blais, le masculinisme est « une des formes que prend l'antiféminisme, soit un discours prétendant que les féministes et les femmes dominent une société dans laquelle les hommes sont efféminés et n'ont plus de rôle significatif à jouer. [...] Les masculinistes proposent aux hommes de (re)développer leur capacité d'action et leur pouvoir, qu'ils auraient perdus au profit des femmes ». Mélissa BLAIS et Francis DUPUIS-DÉRI (dir.), *Le Mouvement masculiniste au Québec. L'antiféminisme démasqué*, Montréal, Remue-ménage, 2008, p. 15

³⁷² De nombreux blogueurs se réclamant de l'étiquette *Nofap* cumulent des millions de vues sur la plateforme Youtube. L'exercice consiste à condamner la masturbation, avec ou sans support pornographique, à l'aide d'un argumentaire quelquefois prétendument scientifique et tournant autour de l'idée d'une rétention des forces viriles. Selon l'argumentaire assez unanimement répandu parmi ces blogueurs, la masturbation fréquente serait la cause d'un détraquement de la santé libidinale, d'affaiblissement physique, d'un brouillard mental, d'une perte de cheveux, d'une perte de confiance en soi sinon carrément d'une dégringolade dans l'échelle sociale des hiérarchies de dominances implicites qui prévaudraient dans la séduction. Inutile de préciser que ce cliché du masturbateur maladif est tout droit tiré des discours médicaux et littéraires de l'époque que nous avons étudiée. Proche des champs connexes que sont, de façon surprenante, le culturisme et l'alimentation sportive, cet argumentaire prétend former, et certains vont jusqu'à l'extrapoler tel quel, des surhommes séduisants et performant sur le marché sexuel.

sortes³⁷³, qui exaltent l'audace masculine et réaniment la rhétorique du mâle alpha et de la hiérarchisation du *marché sexuel*, capitalisent sur le thème de la misère sexuelle masculine dont la fin du XIX^e siècle fut fort probablement l'inventrice.

Du antihéros célibataire de Huysmans, Jean Folantin, misérable petit-bourgeois sous-alimenté dans les restaurants, dont le domicile court à l'abandon sans la main habile d'une ménagère, jusqu'à la vie romanesque pitoyable du petit cadre contemporain, tout s'en va à *vau-l'eau* pour l'homme célibataire. En France, qu'un écrivain majeur comme Houellebecq ait fait son originalité dans le ressassement de ce thème, auteur qui serait – et il n'y a pas de hasard – le plus *dix-neuviémiste* des grands auteurs français contemporains³⁷⁴, montre bien le terreau fertile que constitue la notion controversée de misère sexuelle masculine.

Comme tous les mythes, celui de la virilité carbure à la nostalgie d'un âge d'or révolu. Pour plusieurs intellectuels de cette mouvance masculiniste en France, Éric Zemmour³⁷⁵ et Alain Soral³⁷⁶, pour n'en nommer que deux, il semble que le XIX^e siècle français fut justement ce *bon vieux temps* où les hommes étaient encore de vrais hommes

³⁷³ Une simple recherche internet sur Roosh V, pour ne s'en tenir qu'à lui, suffit bien à montrer la tangente inquiétante que prennent parfois ces *coachs* en séduction dont la rhétorique misogyne et la promotion de l'audace à tout prix reconduisent avec exactitude les pires postulats des auteurs fin-de-siècle.

³⁷⁴ On lui connaît notamment une passion pour Schopenhauer, Huysmans et Baudelaire. Voir *Michel Houellebecq : un homme contemporain du XIX^e siècle*, dossier audio sur Franceculture.fr. Plusieurs articles universitaires se penchent également sur la question : Jean-Michel WITTMANN, « Michel Houellebecq, entre individualisme postmoderne et décadence fin de siècle », dans *Roman 20-50*, 2013/2, No 56, p. 169-176.

³⁷⁵ Il faut lire *Le Premier Sexe* et *Le Suicide français*.

³⁷⁶ Avant d'être l'antisémite délirant qu'il est devenu, Alain Soral a connu une brève popularité publique et télévisuelle au début du millénaire, notamment suite à la publication de son *Journal du dragueur*, où il incarne l'ethos du séducteur audacieux. Avec *Misère du désir*, quelques années plus tard, il embrasse les principales idées du masculinisme moderne avec une rare virulence.

et où les femmes, tenues loin du salariat, étaient encore confinées à leur « rôle naturel », celui d'épouses fidèles et soumises. En déplorant les effets de la libération sexuelle et du féminisme, ces intellectuels posent l'homme occidental en victime de la nouvelle *hégémonie féminine*³⁷⁷. Sevré d'une sexualité conjugale régulière par le divorce et la brièveté des relations, mais aussi des secours de la prostitution bon marché par sa raréfaction et sa condamnation morale, déclassé économiquement, aliéné à sa virilité par le féminisme, supplanté par les *étrangers* qui en incarneraient une forme supposée plus traditionnelle (et donc plus attirante pour les femmes qu'on soupçonne d'être toutes secrètement attirées par les mâles dominants et donc violents sexuellement), privé de sa toute-puissance paternelle, gêné dans la libre expression de son désir sexuel (qui serait essentiellement violent), contraint par les complications *infiniment complexes* du consentement féminin, dénaturé même à sa propre culture qui exaltait jadis la galanterie à la française et la joyeuse gaularie³⁷⁸, le célibataire serait devenu quelque chose comme un castré impuissant qui traîne partout la misère de son désir. On parle, dans ces milieux de droite nostalgique, de la *mort de l'homme blanc*. Cette image, qui, faut-il l'admettre, ne manque pas d'un certain charme tragique, est avant tout un élément de langage répété pour lequel il serait bien malaisé de remonter aux preuves concrètes. Fin-de-siècle quoique début de siècle, notre époque trouve par là, elle aussi, son mythe crépusculaire, son obsession fin-de-sexe³⁷⁹. La pensée conservatrice, qui emprunte aux tics langagiers

³⁷⁷ Citons, pour rester dans le domaine francophone, l'essai récent de Lætitia STRAUCH-BONART, *Les Hommes sont-ils obsolètes?*, Fayard, Paris, 2018.

³⁷⁸ Dans la tribune du *Monde* des 100 femmes, parmi lesquelles Catherine Deneuve, les signataires défendent la liberté d'importuner qui fut rapprochée, plus tard dans le débat, à la notion de « galanterie à la française ». Lire l'article de Jessica LOPEZ, « La Galanterie à la française en débat », *Le Devoir*, 12 janvier 2018.

³⁷⁹ C'est une expression de l'écrivain homosexuel fin-de-siècle Jean Lorrain.

de la décadence, a pour originalité toutefois d'amalgamer la mort de la masculinité avec celle de l'occident tout entier, en évoquant le péril assimilationniste ou le *grand remplacement*³⁸⁰.

Au Québec, le Doc Mailloux, Duhaime, Fillion, Bock-Côté et Martineau, Lise Ravary et Denise Bombardier, surtout, relayent certaines de ces idées masculinistes : les uns déplorent la féminisation du système scolaire, les autres *la femme québécoise* qui serait castrante, les comportements affectifs des hommes québécois aussi, incapables d'audace, de bravoure, ou de toute autre *vigueur virile*. De façon surprenante toutefois et en deux moments paradoxaux, nombreux furent les médias qui prêtèrent leurs colonnes ou leur temps d'antenne à des prises de position qui visaient à invalider, à ridiculiser ou évacuer le débat sur la culture du viol et le consentement lors des affaires de l'Université Laval et du scandale autour de la dénonciation (puis de l'acquittement) du député Sklavounos, accusé par Alice Paquet, alors que la fin de l'année 2017 fut marquée par le mouvement #METOO et une solidarité médiatique unanime contre ce qui fut pour le Québec, et l'Occident plus largement, une énième résurgence du problème que constitue le *droit de cuissage*.

Enfin, la toute nouvelle percée grand public de concepts et de certaines figures médiatiques qui mettent à mal la binarité du genre apparaît comme l'insulte suprême à la masculinité traditionnelle agonisante. Un certain féminisme *fashion* triomphe à travers les outils idéologiques habituels du capitalisme tardif; Hollywood s'y met, des femmes trans font la couverture de magazines de mode, des lois et des pratiques commencent à

³⁸⁰ Le terme aurait été inventé par Renaud Camus mais est très largement partagé dans une certaine droite française, notamment par Erik Zemmour.

s'instaurer pour la reconnaissance des droits des personnes trans, les campagnes de sensibilisation aux violences sexuelles et au consentement se multiplient sur les campus universitaires et certaines notions féministes, jadis cloisonnées au monde militant, se diffusent dans le langage politique et commun grâce aux médias sociaux³⁸¹. Lois et pratiques qui, aux États-Unis comme au Canada, provoquent des levées de boucliers de la part d'intellectuels qui gagnent rapidement en importance sur internet. Jordan Peterson³⁸² et Gavin McInnes³⁸³ sont deux des principaux penseurs de cette *droitosphère* anglophone qui ont leur fonds de commerce dans les *Identity politics*. Ils popularisent principalement des arguments différentialistes empruntant aux méthodes biologiques ou psychologiques, dans une perspective de refus du genre comme construit social, et visent à mettre en garde contre *l'indifférenciation croissante* entre les genres et remettre en question certains des principaux acquis du féminisme. On pense, par exemple, aux argumentaires qui prétendent invalider la notion d'écart salarial en se fondant sur les différences de personnalités et de comportements dans le monde professionnel selon le sexe ou à la dévalorisation de l'entrée des femmes sur le marché du travail en s'appuyant sur le présumé besoin biologique qu'elles auraient d'élever des enfants pour mener une vie

³⁸¹ Ce sont des mots, qu'au Québec à tout le moins, le monde universitaire et militant ne traduit généralement pas et importe directement de l'anglais : empowerment, mansplaning, manspreading, cat-calling...

³⁸² Jordan Peterson est professeur de psychologie à l'Université de Toronto et est devenu célèbre en contestant l'adoption du BILL C-16 en Ontario sur l'usage des pronoms pour les personnes trans. Cumulant plusieurs dizaines de millions de vues, ses vidéos couvrent des sujets très variés, allant de la mythanalyse jungienne jusqu'aux sujets politiques de l'heure, en passant par les conseils de vies adressés aux jeunes hommes et à l'analyse de chef d'œuvres littéraires russes. Il incarne le penchant plus intellectuel et plus lissé d'une mouvance antiféministe et conservatrice opposée aux thèmes de la gauche libérale américaine et lutte pour l'exercice totale de la liberté d'expression (*freed speech*) et contre le *politiquement correct*.

³⁸³ Gavin McInnes, co-fondateur du magazine canadien *Vice*, duquel il est maintenant très loin idéologiquement, est un chroniqueur populaire sur Youtube et auparavant sur la chaîne *Fox Media*; il est entièrement assimilable à la mouvance masculiniste, avec de nettes tendances fascisantes. Il est également le leader et fondateur du groupuscule masculiniste *Proud Boys*.

saine et épanouissante³⁸⁴. Ces idées, à notre avis, sont peut-être les seules qui appartiennent en propre au débat contemporain, le reste nous apparaît comme directement issu, avec très peu de modifications même, d'éléments discursifs plus anciens et déjà présents au XIX^e siècle. Se pencher sur les discours masculinistes contemporains permettrait, à notre sens, de mieux comprendre ce que disent les hommes entre eux en matière de sexualité³⁸⁵, informations essentielles pour comprendre comment se perpétuent les idées misogynes et différentialistes, terreau sur lequel vivrait la culture du viol.

À l'aune de ces quelques éléments de comparaison, il est possible que nous vivions encore un moment important dans la redéfinition des sensibilités par rapport à la violence sexuelle et, plus largement, un recalibrage dans les rapports entre les genres. Notre contribution à l'étude des représentations de la violence sexuelle dans la littérature de la fin du XIX^e siècle montre, au moins dans ce champ réduit du patrimoine culturel écrit, qu'il existe bien une *culture* construite en partie sur l'érotisation du non-consentement, une longue entreprise de décrédibilisation du refus féminin ou encore une banalisation des violences sexuelles faites aux femmes. Enfin, voici terminé notre petit apport à la grande histoire des représentations du viol et du consentement sexuel féminin qui resteraient à faire. En multipliant les recherches de ce genre, il y a fort à parier que la masse des preuves que nous trouverions pour appuyer l'existence culturelle et historique de discours banalisant ou légitimant le viol dans l'ensemble du discours social suffirait à

³⁸⁴ On peut retrouver ces arguments de façons détaillées dans le livre de STRAUCH-BONART, *op.cit.*

³⁸⁵ Encore que l'une des stratégies de la sphère masculiniste sur le web consiste à faire parler des jeunes femmes de thèmes antiféministes. Lauren Southern et Faith Goldy, toutes deux canadiennes, en sont de bons exemples.

rendre l'opinion publique moins réticente à l'usage de la notion de culture du viol, qui semble dorénavant avoir une longue vie encore devant soi.

Bibliographie

Corpus primaire : Maupassant

MAUPASSANT Guy de, *Contes et Nouvelles*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2014, 1817 p.

_____, *Romans*, Gallimard, Paris, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1987, 1744 p.

_____, *Théâtre*, Éditions du Sandre, Paris, 2012, 506 p.

_____, *Œuvres poétiques complètes : Des Vers et autres poèmes*, Rouen, Publications de l'Université de Rouen et du Havre, 2001, 474 p.

_____, *Les dimanches d'un bourgeois de Paris*, Paris, SEDES, 1989, 169 p.

_____, *Au soleil et Sur l'eau*, Lausanne, Société coopérative éditions Rencontre, 1962, 395 p.

_____, *Chroniques. 1*, Paris, Éditions 10/18, 1993, 438 p.

_____, *Chroniques. 2*, Paris, Éditions 10/18, 1994, 444 p.

Corpus secondaire : œuvres fin-de-siècle

ADAM Paul, « Chair molle, roman naturaliste » dans *Un joli monde : romans de la prostitution*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2008, p. 369-472.

BARBEY D'AUREVILLY Jules, *Œuvres*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2010, 1074 p.

_____, *Les Bas-Bleus & autres ridicules du temps*, Paris, Obsidiane, 2010, 58 p.

BOIS Jules, *L'Ève Nouvelle*, Paris, Léon Chailley éditeur, 1896, 381 p.

_____, *La Guerre des sexes*, Paris, La Revue blanche, 1891, p. 363- 368 (disponible sur Gallica.fr).

BONNETAIN Paul, *Charlot s'amuse...*, Bruxelles, Kistemaeckers éditeur, 1883, 348 p.

BOURGET Paul, *Physiologie de l'amour moderne*, Paris, Les Maitres du livre, 1917, 522 p.

BLOY Léon, *Histoire désobligeantes*, Paris, Mercure de France, 2017, 302 p.

_____, *Le Désespéré*, Paris, Garnier-Flammarion, 2010, 547 p.

_____, *Sueur de Sang*, Paris, Éditions G. Crès, 1914, 239 p.

DUMAS Alexandre fils, *La Dame aux Camélias*, Montréal, Poche select, 1979, 299 p.

- _____, *L'Ami des femmes*, Paris, Calmann-Lévy, 1905, 172 p.
- _____, *L'Homme-Femme ; réponse à M. Henri D'Ideville*, Paris, Michel Lévy Frères, 1872, 177 p.
- FLAUBERT Gustave, *Trois Contes*, Paris, Garnier-Flammarion, 1965, 184 p.
- _____, *Madame Bovary*, Paris, Le Livre de Poche, 2016, 564 p.
- _____, *L'Éducation sentimentale*, Paris, France Loisirs, 1998, 593 p.
- _____, *Bouvard et Pécuchet*, Classiques Garnier, Paris, 1968, p. 173.
- GIRARDIN Émile de, *L'Homme et la Femme*, Paris, Michel Lévy Frères, 1872, 76 p.
- GONCOURT Edmond et Jules, *Germinie Lacerteux*, Paris, Garnier-Flammarion, 1990, 308 p.
- _____, « La Fille Élixa » dans *Un joli monde : romans de la prostitution*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2008, p. 63-146.
- GYP Sybille Riquetti de Mirabeau, *Autour du mariage*, Paris, Calmann Lévy Éditeur, 1890, 388 p.
- HARAUCOURT Edmond, *La légende des sexes; poèmes hystériques*, Bruxelles, autoédité, 1882, 183 p. disponible sur <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8618380c/f14.image>
- HUYSMANS Joris-Karl, « Marthe, histoire d'une fille » dans *Romans I*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2005 [1876], p. 11-66.
- _____, « Les Sœurs Vatard » dans *Romans I*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2005 [1879], p. 85-220.
- _____, « Sac au Dos » dans *Romans I*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2005 [1880], p. 223-284.
- _____, « En ménage » dans *Romans I*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2005 [1881], p. 295-475.
- _____, « À Vau L'Eau » dans *Romans I*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2005 [1882], p. 491-525.
- _____, « À Rebours » dans *Romans I*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2005 [1884], p. 561-762.
- _____, « En Rade » dans *Romans I*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2005 [1887], p. 781-902.
- _____, *En route*, Gallimard, coll. « Folio classique », 2017, 658 p.

_____, *Là-bas*, Gallimard, coll. « Folio classique », 2015, 403 p.

JARRY Alfred, *Le Surmâle*, Londres, FB Éditions, 2017, 91 p.

LACOUR Léopold, *Humanisme intégral*, Paris, P.-V. Stock éditeur, 1897, 360 p.

LORRAIN Jean, *Monsieur de Bougreton* dans *Romans fin-de-siècle*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1999, 1300 p.

_____, « La Maison Philibert » dans *Un joli monde : romans de la prostitution*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2008, p. 719-901.

LEMONNIER Camille, *Un mâle*, Bruxelles, Éditions Labor, coll. « Espace Nord », 2005, 318 p.

_____, « Le Riddyck » dans *Un joli monde : romans de la prostitution*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2008, p. 603-606.

LOTI Pierre, *Les Trois Dames de la Kasbah*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2006, 132 p.

MIRBEAU Octave, *L'Amour de la femme vénale*, Paris, Indigo & côté-femmes, coll. « Des femmes dans l'histoire », 2015, 91 p.

_____, *Le Journal d'une femme de chambre*, Paris, Le Livre de Poche, 2015, 502 p.

MONTFORT Eugène, « La Turque, roman parisien » dans *Un joli monde : romans de la prostitution*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2008, p. 907-981.

MUSSET Alfred de, *Gamiani ou deux nuits d'excès*, Paris, Hachette, 1976, 111 p.

PROUDHON Pierre-Joseph, *La Pornocratie ou les Femmes dans les Temps modernes*, Londres, Forgotten Books, 2017, 269 p.

PHILIPPE Charles-Louis, « Bubu de Montparnasse » dans *Un joli monde : romans de la prostitution*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2008, p. 657-717.

_____, *La Bonne Madeleine et la pauvre Marie : quatre histoires de pauvre amour*, Paris, Gallimard, 1916, 178 p. <https://archive.org/details/labonnemadelein00philgoo>

RENARD Jules, *L'Écornifleur*, Paris, Éditions 10/18, 1984, 345 p.

TABARANT Adolphe, « Virus d'amour » dans *Un joli monde : romans de la prostitution*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2008, p. 469-594.

VIGNY Alfred de, *Œuvres poétiques*, Garnier-Flammarion, 1978, 446 p.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM Auguste, *Contes cruels*, Paris, Le Livre de Poche, 2015, 380 p.

ZOLA Émile, *Thérèse Raquin*, Paris, Gallimard, 2010, 333 p.

_____, *La Conquête de Plassans*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2015, 464 p.

- _____, *La Bête humaine*, Paris, Le livre de poche, 1978, 435 p.
- _____, *Son excellence Eugène Rougon*, Paris, Le livre de poche, 1976, 443 p.
- _____, *L'œuvre*, Paris, Le livre de poche, 1975, 503 p.
- _____, *La Faute de l'abbé Mouret*, Paris, Le livre de poche, 1975, 503 p.
- _____, *Pot-bouille*, Paris, Garnier Flammarion, 1969, 439 p.
- _____, *L'Assommoir*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1987, 564 p.
- _____, *La Terre*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2014, 734 p.
- _____, *Nana*, Paris, Éditions J'ai Lu, 1979, 447 p.

Corpus critique sur Maupassant

Album Maupassant (Jacques Réda, éd.), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1987, 325 p.

BAYARD Pierre, *Maupassant, juste avant Freud*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1994, 228 p.

BENHAMOU Noëlle (dir.), *Guy de Maupassant*, Rodopi, coll. « CRIN », 2007, Amsterdam, 167 p.

BRAHIMI Denise, *Quelques Idées reçues sur Maupassant*, Paris, L'Harmattan, 2012, 265 p.

CALARGÉ Carla, « Une fissure dans l'édifice colonial : inquiétante étrangeté ou agentivité féminine? Le cas de quatre nouvelles de Maupassant », *Nineteenth-Century French Studies*, vol. 41, No. 1-2, Fall-Winter 2012-2013, p. 105-121.

DANGER Pierre, *Pulsion et désir dans les romans et nouvelles de Guy de Maupassant*, Paris, Nizet, 1993, 216 p.

FORESTIER Louis, *Maupassant et l'écriture : actes du colloque de Fécamp (21-23 mars 1993)*, Nathan, 1993, 302 p.

_____, « Chasse et imaginaire dans les contes de Maupassant », *Romantisme*, No.129 (2005), p. 41-60.

GINGRAS Chantale, *Bonne Table, bonne chair : Maupassant et l'appétit sexuel*, Littérature & Cuisine Numéro 126, Été 2002, p. 41-47.

HADLOCK Philip G., « (Per)versions of Masculinity in Maupassant's *La Mère aux monstres* », *French forum*, Vol. 7, No. 1 (2002), p. 59-79.

_____, « Narrating the gender riddle : The case of Maupassant's Yvette, M. Jocraste, and l'Ermite », *The Romanic Review*, Vol. 91, No.3, p. 225-244.

_____, « The Light Continent : On melancholia and Masculinity in Maupassant's *Lui?* and *Une famille* », *Style*, Vol. 35, No. 1 (Spring 2001), p. 79-98.

POYET Thierry, *Maupassant. Une littérature de la provocation*, Paris, Éditions Kimé, 2011, 191 p.

SATIAT Nadine, *Maupassant*, Paris, Flammarion, coll. « Grandes biographies », 2003, 711 p.

STIVALE Charles J., « Horny Dudes, Guy de Maupassant and the Masculine Feuille de rose », *L'Esprit Créateur*, Vol. 43, No.3 (Fall 2003), p. 57-67.

SIMARD Julie, *L'esthétique de la violence dans les contes et nouvelles de Maupassant*, Mémoire présenté à l'Université Laval, 2010, Québec, 126 p.

TARGE André, « Topographie de la violence », *Littérature*, vol. 20, n. 4 (1975), p. 49-61.

Violence sexuelle

ARON Jean-Paul, *Le Pénis et la démoralisation de l'occident*, Paris, Bernard Grasset, 1978, 306 p.

AMBROISE-RENDU Anne-Claude, *Histoire de la pédophilie ; XIXe – XXIe siècle*, Paris, Fayard, 2014, 352 p.

BAWIN-LEGROS et SALVAGGIO (dir.), *Prométhée contre les moralistes: de l'inceste à l'abus sexuel; une relecture éthique*, Cahiers Internationaux de Sociologie, Jan 1, 1990, Vol.88, p.141

BOURREAU Alain, *Le droit de cuissage : la fabrication d'un mythe XIIIe-XXe siècle*, Albin Michel, coll. « L'évolution de l'humanité », 1995, Paris, 325 p.

CHAUMONT Jean-Michel, *Le mythe de la traite des blanches*, Paris, La Découverte, 2009, 321 p.

CHAUVAUD et MALANDIN (dir.), *Impossibles victimes, impossibles coupables : les femmes devant la justice (XIXe-XXe siècle)*, PUR, 2009, Rennes, 315 p.

CHESNAIS Jean-Claude, *Histoire de la violence*, Paris, Pluriel, 1981, 511 p.

CORBIN Alain (dir.), *Violences sexuelles*, Imago, 1989, Paris, 165 p.

GEAY Ian, *Le malheureux Bourdon. Figures et figuration du viol dans la littérature fini*

séculaire. Thèse de doctorat Paris VIII, 2007

LOUIS Marie-Victoire, *Le droit de cuissage ; France, 1860-1930*, Éditions de l'atelier, 1994, Paris, 319 p.

VIGARELLO Georges, *Histoire du viol ; XVI^e-XX^e siècle*, Seuil, 1998, Paris, 364 p.

Histoire de la sexualité au XIX^e siècle

AUBENAT Sylvie et COMAR Philippe, *Obscénités. Photographies interdites d'Auguste Belloc*, Paris, Albin Michel et BNF, 2001, 95 p.

ANGENOT Marc, *Le Cru et le faisandé : sexe, discours social et littérature à la Belle Époque*, Bruxelles, Labor, 1986, 202 p.

BATAILLE Georges, *L'Érotisme*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2011, 284 p.

BORIE Jean, *Le Célibataire français*, Paris, LGF, 2002, 187 p.

CASTA-ROSAZ Fabienne, *Histoire du flirt. Les enjeux de l'innocence et de la perversité*, Paris, Grasset, 2000, 347 p.

CORBIN Alain, *L'Harmonie des plaisirs : les manières de jouir du siècle des Lumières à l'avènement de la sexologie*, Paris, Flammarion, coll. « Champs histoire », 2010, 666 p.

_____, *Le Temps, le désir et l'horreur : essais sur le XIX^e siècle*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1991, 244 p.

_____, *Les Filles de noce. Misère sexuelle et prostitution au XIX^e siècle*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1982,

CORBIN Alain (dir.), *Histoire du corps 2. De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Seuil, 2005, 442 p.

GAUTHIER Marie-Véronique, *Chanson, sociabilité et grivoiserie au XIX^e siècle*, Paris, Aubier, 1992, 311 p.

SAGAERT Claudine, *Histoire de la laideur féminine*, Paris, Auzas éditeurs, coll. « Imago », 2015, 260 p.

SOHN Anne-Marie, *Du Premier Baiser à l'alcôve : la sexualité des Français au quotidien (1850-1950)*, Paris, Aubier, coll. « Historique », 1996, 310 p.

_____, « Concubinage et illégitimité », *Encyclopedia of European Social History*, 4, Charles Scribner's Sons, 2001, p. 259-267, <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00085842/>

VIGARELLO Georges, *Le Sentiment de soi : histoire de la perception du corps XVI^e-XX^e siècle*, Paris, Seuil, 2014, 318 p.

Virilité

BOURDIEU Pierre, *La Domination masculine*, Paris, Seuil, coll. « Liber », 1998, 142 p.

CORBIN Alain (dir.), *Histoire de la virilité 2. Le triomphe de la virilité. Le XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2011, 513 p.

DUPUIS-DERI Francis, « Le Discours de la *crise de la masculinité* comme refus de l'égalité entre les sexes : histoire d'une rhétorique », *Recherches Féministes*, vol.25 (1), 2012, p. 89.

GAZALÉ Olivia, *Le Mythe de la virilité*, Paris, Robert Laffont, 2017, 418 p.

GRENAUDIER, MUELSCH et ANDERSON (dir.), *Écrire les hommes : personnages masculins et masculinité dans l'œuvre des écrivaines de la Belle Époque*, Paris, PUV, coll. « Culture et société », 2012, 315 p.

HADLOCK Philip G., « Men, Machines and the Modernity knowledge in Alfred Jarry's *Le Surmâle* », *SubStance*, Vol.35(3), 2006, p.131-148.

HICKMAN Tom, *Le bidule de Dieu. Une histoire du pénis*, Paris, Robert Laffont, coll. « Points », 254 p.

MAUGUE Anne-Lise, *L'Identité masculine en crise*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2001, 234 p.

RAUCH André, *Histoire du premier sexe : de la Révolution à nos jours*, Paris, Hachette littératures, coll. « Pluriel sociologie », 2004, 646 p.

SOHN Anne-Marie, « *Sois un homme !* » : la construction de la masculinité du XIX^e siècle, Paris, Seuil, coll. « l'univers historique », 2009, 457 p.

Histoire des femmes, féminisme et misogynie

ABISTUR MAITÉ, *Histoire du féminisme français*, Paris, Éditions des femmes, 1977, 731 p.

CHAPERON Sylvie, *La Médecine du sexe et les femmes. Anthologie des perversions féminines au XIX^e siècle*, Paris, La Musardine, 2008.

DARMON Pierre, *Femme, repaire de tous les vices*, Paris, André Versaille éditeur, 2012, 346 p.

DIJKSTRA Bram, *Les Idoles de la perversité. Figure de la femme fatale dans la culture fin de siècle*, Paris, Seuil, 1992.

DOTTIN-ORSINI Mireille, *Cette femme qu'ils disent fatale*, Paris, Grasset, 1993, 373 p.

FURLONG CLANCY Sinead, *The Depiction and Description of Female Body in Nineteenth-Century French Art, Literature, and society : Women in the Parks of Paris 1848-1900*, New York, The Edwin Mellen Press, 2014, 415 p.

GARGAM et LANÇON, *Histoire de la misogynie, de l'antiquité à nos jours*, Paris, Arkhê, 2013, 312 p.

LACQUEUR Thomas, *La Fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, Paris, Gallimard, 1992.

MCANALLY Deirdre, *Gender and Justice in Naturalist Narratives : Spaces, Moments, Violences*, Thèse présentée à la Pennsylvania State University, 2011, 256 p.

SHARPLEY-WHITING T. Denean, *Black Venus: Sexualized Savages, Primal Fears, and Primitive Narratives in French*, Duke University Press, 1999, 190 p.

TARAUD Christelle, *La Prostitution coloniale : Algérie, Tunisie, Maroc (1830-1962)*, Paris, Payot, 2003, 495 p.